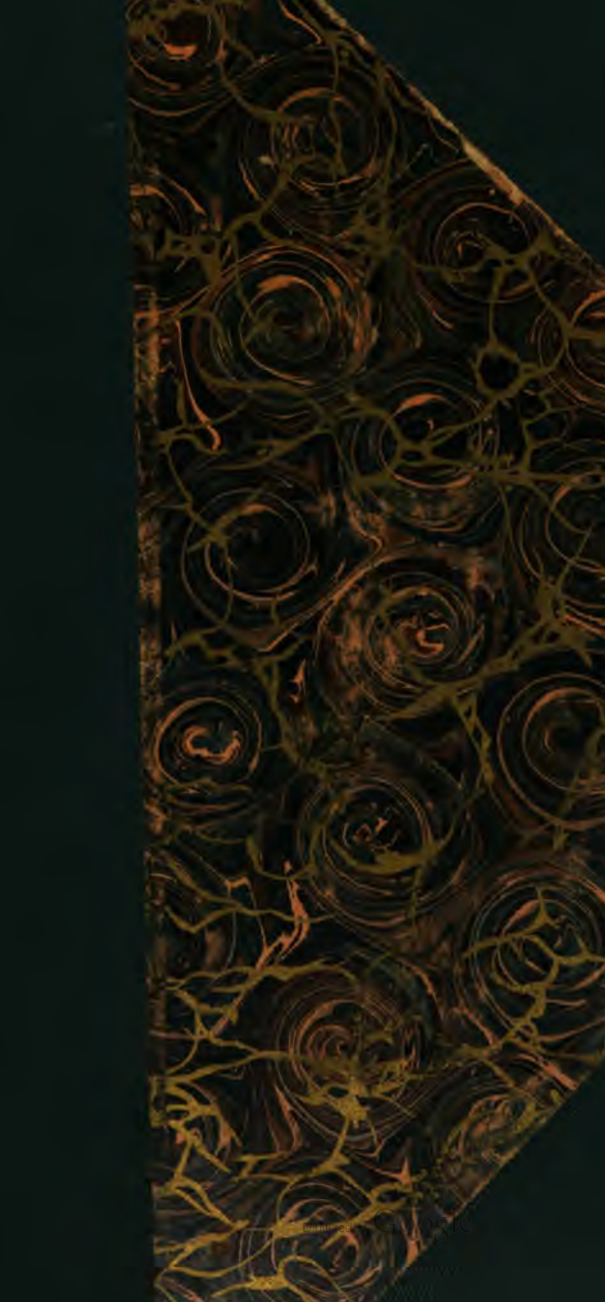
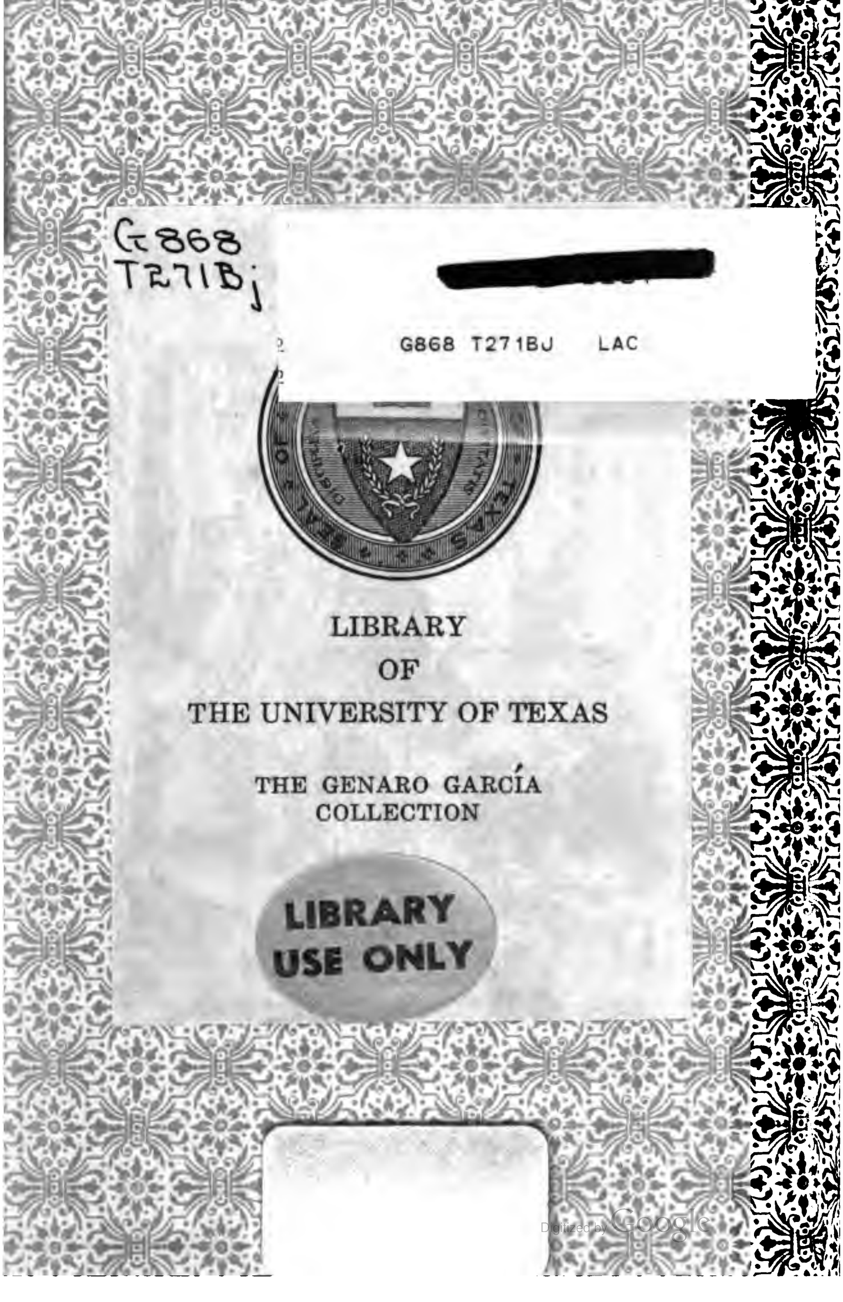
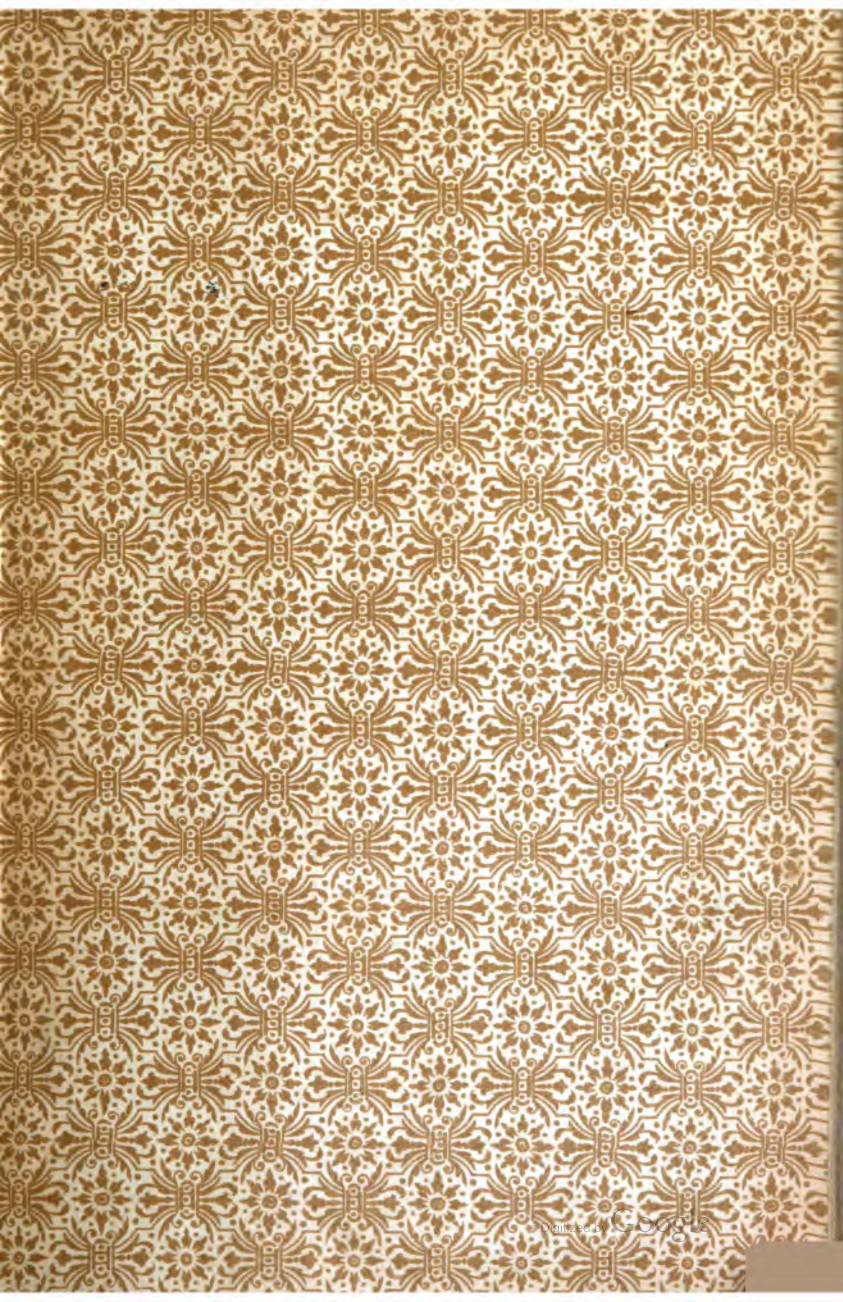






Sainte Thérèse

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY.

VOLUMES PARUS :

Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Deuxième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Cinquième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Odile, patronne de l'Alsace, par HENRI WELSCHINGER. *Deuxième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par M. l'Abbé A. LEPITRE. *Troisième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *Quatrième édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Troisième édition.*
Le Bienheureux Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Deuxième édition.*
Sainte Geneviève, par M. l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Quatrième édition.*
Saint Nicolas Ier, par JULES ROY. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par AMÉDÉE DE MARGERIE. *Quatrième édition.*
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE. *Quatrième édition.*
Saint Basile, par PAUL ALLARD. *Troisième édition.*
Sainte Mathilde, par EUGÈNE HALLBERG. *Troisième édition.*
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD. *Quatrième édition.*
Saint Henri, par M. l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par HENRI JOLY. *Cinquième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN. *Troisième édition.*
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par LÉONCE PINGAUD. *Troisième édition.*
Saint Vincent de Paul, par le PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE. *Huitième édition.*
La Psychologie des Saints, par HENRI JOLY. *Huitième édition.*
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. BROU (S. J.). *Quatrième édition.*
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Troisième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Sixième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Sixième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.
Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

48 150. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

"LES SAINTS"

Sainte Thérèse

(1515-1582)

par

HENRI JOLY

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1902

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 13 décembre 1902

✝ François, Card. RICHARD,

Arch. de Paris.

A

Ma bien-aimée fille

THÉRÈSE JOLY

EN RELIGION SŒUR THÉRÈSE DU SACRÉ-CŒUR

NÉE A DIJON LE 29 MAI 1879

Elle a réussi à faire aimer à son père et à sa mère le sacrifice si grand qu'elle leur a demandé.

AVIS

Je dois indiquer ici les principaux ouvrages ou documents dont je me suis servi pour ce travail et expliquer mes références habituelles.

I. — Avant tout sont les écrits mêmes de la sainte : Sa *Vie*. — Le *Livre des Fondations*. — Le *Chemin de la perfection*. — Le *Château intérieur*.

Je les cite d'après la traduction du P. Bouix (Librairie Lecoffre), et, en raison du nombre des éditions, où la pagination peut différer, je renvoie généralement aux chapitres.

Une source des plus importantes nous est fournie par ses *Lettres*. Ici c'est à la nouvelle édition du P. Grégoire de Saint-Joseph (3 vol. in-8°, Paris, 1900) que je renvoie. Il est indubitable que cette précieuse publication rectifie bien des points intéressants et qu'elle nous donne un très grand nombre de fragments qui, s'ils n'étaient pas tous inédits, au strict sens du mot, n'avaient jamais été traduits en français. Le plus souvent possible, je donne la date de la lettre, ce qui peut permettre, en certains cas, de se reporter à la traduction du P. Bouix.

Viennent ensuite : *La Manière de visiter les couvents de Religieuses*, brochure in-16 (non dans le commerce).

Règles et Constitutions des Carmelites, un petit vol. in-32 (non dans le commerce).

II. — *Histoire générale des Carmes et des Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse*, composée en Espagne par le P. François de Sainte-Marie, traduction nouvelle

(avec notes) par le P. Marie René. Ont paru 5 vol. in-4°, Abbaye de Lérins, 1896. (N'est pas dans le commerce.)

Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées, publié par les soins des Carmélites du premier monastère de Paris. 2 vol. grand in-8°. Reims, 1894. (N'est pas dans le commerce.)

P. Ribera, *Vie de sainte Thérèse* en 2 vol. in-8°. Paris Lecoffre.

Les *Bollandistes*.

L'Espagne thérésienne, album composé de planches reproduisant tous les carmels d'Espagne et divers souvenirs de la sainte, avec pages explicatives, publié Gand par Mr Hye Hoys (1893).

Je ne saurais enfin m'abstenir de payer une dette de reconnaissance et de bien haute estime, aux deux volumes de celle qui est désormais si connue sous l'humble nom de la « Carmélite de Caen » (Paris, Retaux, 2 vol. de 519 et 522 pages).

C'est surtout pour ne pas affronter trop témérairement une comparaison si périlleuse, que j'ai adopté, dans ce travail, un ordre moins rigoureusement chronologique, où, à défaut de longues narrations, j'ai peut-être pu mettre mieux en lumière certaines parties capitales de la vie de la sainte.

En la fête de Sainte-Thérèse
Paris, 15 *Octobre* 1901

SAINTE THÉRESE

CHAPITRE PREMIER

DANS LE MONDE (1515-1535)

Pour tous ceux qui vont de France à Madrid par la voie ordinaire des pays basques et de la Vieille Castille, c'est un enchantement que d'arriver devant la colline où se dresse Avila. Depuis de longues heures, après avoir perdu de vue les flèches aiguës de la cathédrale de Burgos, ils traversaient ces plaines monotones où le laboureur, a-t-on dit, peut marcher tout un jour sans rencontrer une autre ombre que celle de sa mule et de son fouet. Bientôt ils devront s'engager à nouveau dans la tristesse des étendues indéfinies, dans ces sables surmontés de hauteurs abruptes, où ils iront chercher les masses grises et symétriques de l'Escurial. Mais, tout d'un coup, ils se sont surpris dans une oasis. Ce n'est plus seulement une rapide vision comme celle de la vieille tour d'Arevalo. Le train s'est ralenti, ils ont pu contempler à leur aise des plans superposés qui se développent au loin avec largeur et harmonie; plus près d'eux, des arbres verts et des rochers, qui donnent

la sensation d'une sorte d'immobilité dans la durée, encadrent des cultures qui, sans être bien modernes, sentent néanmoins l'aisance; sur les bords d'une jolie rivière sinueuse, quelques industries locales suffisent à montrer que la ville est encore prospère. C'est au milieu de ce paysage, aux lignes et aux teintes reposantes en leur noblesse, que s'élève l'Avila des chevaliers, l'Avila du Roi, l'Avila des saints!

Tout y est archaïque et tout y paraît intact. Les vieux remparts crénelés et leurs tours reposant sur une base rocheuse enveloppent, sans interruption, la ville entière. L'ensemble est dominé, surveillé, protégé par la cathédrale, car celle-ci se termine par une demi-lune qui devait servir à la fois de lieu d'observation et de forteresse, et elle fait encore vivre sous les yeux du voyageur ces temps où la prière et le combat n'allaient pour ainsi dire jamais l'un sans l'autre.

Quand on pénètre dans la ville, sans doute l'illusion est compromise çà et là par plus d'un détail vulgaire. Et cependant, elle se prolonge devant ces couvents multipliés, devant ces hautes demeures seigneuriales, solides et rustiques, avec leurs portes cintrées où s'éventaillent des pierres gigantesques, leurs vestibules immenses, leurs murs pleins à peine coupés, à une hauteur respectueuse, par des fenêtres étroites et grillées. L'impression s'accentue encore lorsqu'on entre dans ces églises où domine de beaucoup le style roman, c'est-à-dire où le fidèle se sent tout d'abord enveloppé dans une obscurité où il faut que, du sein de son premier recueillement, ses yeux et son âme s'en aillent chercher la lumière en haut....

Peu à peu on descend jusqu'à une place où, devant la belle rosace de l'église San Pedro, le regard est

attiré par un monument, modeste en ses proportions architecturales, mais qui parle éloquemment des vieilles gloires de la cité. Sur ses différentes faces sont inscrits les noms des guerriers de terre et de mer, des littérateurs et des poètes, des savants, des saints nés dans Avila. Tel est le piédestal de la statue de la femme qui pour toute l'Espagne est « la sainte » par excellence, et qui semble donnée là comme la reine de tous ces héros, Thérèse de Ahumada, dans son costume de carmélite.

C'est en effet à Avila qu'elle naquit, le 28 mars 1515, et elle en fut fière toute sa vie. Elle aimait beaucoup ce climat froid et sain de la Castille et le préférait de beaucoup aux douceurs amollissantes de l'Andalousie. Mais ce qu'elle aimait surtout dans son pays natal, c'était la loyauté, la vaillance, la piété solide et raisonnée de ses populations. « J'ai oublié de vous dire, écrit-elle un jour à son frère revenant des Indes, quelle facilité vous trouverez dans Avila pour donner une excellente éducation à vos fils. Les Pères de la compagnie de Jésus ont un collège où ils enseignent aux enfants la grammaire; ils les confessent tous les huit jours et les forment si bien à la vertu qu'il y a vraiment de quoi en louer Dieu. Ils font également un cours de philosophie. Pour la théologie on va au couvent de Saint-Thomas[1]. Sans sortir d'Avila on trouve donc tout ce qu'il faut pour la vertu et pour la science. Il y a tant de piété dans la ville que tous ceux qui viennent d'ailleurs en sont édifiés. On s'y adonne beaucoup à la pratique de l'oraison et de la

1. Il existe encore aujourd'hui; il est encore occupé par les Dominicains qui y instruisent de nombreux novices. On y montre la grille à laquelle vint se confesser sainte Thérèse.



confession; il y a même des personnes séculières qui mènent une vie très parfaite. »

Si elle était fière de son pays, elle était fière aussi de son sexe. Elle en connaît bien les faiblesses; elle ne craint pas cependant de mettre en relief les raisons qu'ont les pères et mères de ne pas tant s'affliger — comme ils le font trop souvent — d'avoir plus de filles que de garçons[1]. Il est vrai que les femmes d'Avila n'étaient pas moins courageuses que les hommes. « L'histoire raconte comment, dans une circonstance mémorable, elles défendirent la ville en l'absence de leurs maris, ayant à leur tête la fameuse Chimène Vlasquez qui, en récompense de ce fait glorieux, reçut pour elle et pour toutes les femmes de sa descendance le privilège de siéger dans les assemblées politiques[2]. »

Vraiment une pareille ville n'était pas indigne d'être la patrie d'une telle sainte[3].

*
* *

La famille de sainte Thérèse était, de part et d'autre, illustre.

Elle s'en glorifiait aussi peu que possible; mais en

1. *Fondations*, p. 235.
2. *Hist. gén.*, I, 3.
3. A notre époque les descendantes de Chimène Vlasquez et de sainte Thérèse montrèrent un courage d'une autre nature. En 1868, au moment des troubles qui suivirent la chute d'Isabelle, les couvents furent menacés... une fois de plus; et l'on craignit particulièrement pour le Carmel. C'est alors que les Avilaises protestèrent avec énergie auprès du maréchal Serrano. Elles invoquèrent à la fois le souvenir de leur grande compatriote et les promesses de liberté faites au nom même de la révolution.

« Oui, Excellence, toutes d'une commune voix et les larmes

revanche elle aimait toujours à parler de la noblesse d'âme de ses parents et des vertus de ses frères et sœurs. Ici, nous ne devons pas craindre d'insister. C'est elle d'ailleurs qui va témoigner. « L'éminente piété de mes parents et les faveurs dont Dieu me combla dans mon enfance auraient dû suffire, si je n'avais été infidèle, pour me fixer dans le sentier de la vertu. Mon père se plaisait infiniment à la lecture des bons livres, et il tenait à en avoir d'écrits en langue castillane, afin que ses enfants pussent les lire.... On voyait en lui une admirable charité pour les pauvres et la compassion la plus vive pour les malades. Dans ses paroles se fit toujours remarquer un respect souverain pour la vérité.

« Dieu avait également doué ma mère des plus belles vertus. Les grandes infirmités dont sa vie ne fut qu'un enchaînement, firent éclater sa patience. Douée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime. Comptant à peine trente-trois ans quand elle mourut, elle avait déjà adopté cette sévérité de costume qui convient à un âge avancé de la vie. Elle charmait par la douceur de son caractère et par les grâces de son esprit.... Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté de Dieu, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents, tous, excepté moi. »

Son père, Alphonse Sanchez de Cepeda, fut marié deux fois. De sa première femme, Catherine del Peso,

aux yeux, nous vous supplions, au nom du principe d'association que la Révolution proclame, laissez-les dans leurs maisons, ces âmes si vertueuses, tranquillisez les consciences alarmées, et vous contribuerez puissamment ainsi à consolider les principes de la liberté (*La libertad christiana* de Madrid, 4 décembre 1868).

il eut trois enfants ; parmi eux était Marie de Cepeda, dont la sainte dira plus tard dans sa Vie : « J'avais une sœur en qui je voyais une vertu irréprochable et une bonté parfaite. » De sa seconde femme, Béatrix de Ahumada (dont sainte Thérèse porta le nom, suivant les usages d'alors), il eut neuf enfants : Ferdinand, qui fut un compagnon de Fernand Pizarre ; Rodrigue, l'ami d'enfance de Thérèse, le compagnon de ses naïfs projets de martyre, son préféré enfin, qui plus tard périt noyé aux Indes, après avoir fait d'elle l'héritière de tous ses biens.

Elle venait ensuite, et elle était suivie de Laurent, qu'après son retour d'Amérique elle forma à une haute piété et qu'elle considéra dès lors comme un religieux vivant dans le monde.

Après lui étaient nés : Antoine, qu'avant d'aller elle-même au couvent elle décida à entrer en religion et qui mourut novice chez les Dominicains; Pierre, qui fut aux Indes et en revint avec Laurent, mais pour affliger sa famille par sa « mélancolie » ; Jérôme, qui mourut au Pérou « comme un saint », c'est elle encore qui nous l'affirme; Augustin, capitaine distingué, assure-t-on, qui sortit victorieux de dix-sept batailles livrées contre les habitants du Chili, mais qui, avide de gloire et ambitieux, reçut de sa sœur l'avertissement surnaturel qu'il compromettrait son salut s'il acceptait de nouvelles charges : elle morte, il oublia ces paroles, et il repartit ; mais, arrivé à Lima, il fut frappé d'une maladie mortelle, et assisté, alors par la présence invisible de sa bienheureuse sœur, il accepta docilement sa mort, comme une punition miséricordieuse[1]. Restait un dernier enfant, Jeanne,

1. « C'est ce que le P. Louis de Valdivia, de la Cie de Jésus,

que sa sœur décrit ainsi : « C'est une âme angélique ». — « Le caractère de ma sœur, ajoute-t-elle, est plein d'aménité pour tout le monde ; le voudrait-elle, qu'elle ne pourrait pas, à mon avis, se montrer sévère pour personne ; telle est sa nature. » On le devine déjà, cette douceur, qui fit d'elle « une martyre en cette vie », quand elle eut perdu sa fortune, n'allait pas sans quelque faiblesse : elle ne sut pas toujours se montrer assez sévère à l'égard de ses enfants.

Quelle que soit donc ou la bravoure ou la piété ou la douceur des divers membres de cette belle famille, nous pressentons facilement que Thérèse les surpassera tous.

Elle-même nous parle sans détours de ses qualités naturelles, car elle a conscience de n'en pas faire plus de cas qu'elle ne le doit, et dès lors il ne lui vient pas à l'idée d'affecter une fausse modestie. « J'étais la plus chérie de mon père ; et tant que ma première candeur n'avait pas été ternie par le péché, sa prédilection pour moi n'était pas, ce me semble, sans quelque fondement. » Elle va plus loin : « Après cet âge si pur, vint le moment où mes yeux s'ouvrirent sur les grâces de la nature, et Dieu, disait-on, en avait été prodigue envers moi. » A sa beauté s'ajoutait le charme de son caractère. « C'est une grande grâce que Dieu m'a faite : partout où j'ai été, on m'a toujours vue avec plaisir. »

Elle aussi se plaisait à avoir des compagnons et des compagnes. On sait comment l'idée pieuse vint peu à peu, et toujours en grandissant, se mêler à ses fantaisies enfantines. Lorsqu'elle jouait avec d'autres

qui avait confessé Augustin dans sa dernière maladie, a attesté dans sa déposition pour la canonisation de notre sainte mère. » (*Hist. gén.*, I, 3.)

petites filles, son grand amusement était de construire avec elles de petits monastères. Elle jouait à la religieuse, comme ses frères probablement jouaient au soldat. Elle eut cependant bientôt un désir plus prononcé de vivre dans le désert et de donner sa vie pour Dieu. A l'inverse d'Ignace de Loyola, qui n'avait lu des vies de saints qu'après les romans de chevalerie, c'est par les premières qu'elle avait débuté. Ce qui l'y avait le plus émue, c'était la promesse et c'était aussi la conquête de l'éternité des récompenses. — « Que de fois cette pensée fut l'objet de nos entretiens! Nous aimions à redire sans nous lasser : Quoi! pour toujours, toujours, toujours! » Elle trouvait donc que les martyrs achetaient à bon compte, par un supplice d'un jour, un bonheur sans fin. C'est alors qu'âgée de sept ans, elle avait persuadé à son frère Rodrigue, de quelques années à peine plus âgé qu'elle, de s'en aller tous les deux, en mendiant leur pain, jusqu'au pays des Maures : là les infidèles leur procureraient assurément la béatitude et la gloire célestes. Ils s'en allèrent donc au delà de l'Ajara jusqu'à ce qu'un oncle les rencontrât à un tournant de la route montante[1] et les ramenât. Devant la réprimande maternelle Rodrigue s'excusa, quoique plus grand, en rejetant la faute sur la *nina* (la petite) qui avait imaginé cela et l'avait engagé à partir en même temps qu'elle.

Toujours amis et toujours pieux, ils se mirent à bâtir dans le jardin paternel de petits monastères et à y réciter le rosaire. Thérèse surtout ne cessait point de rêver à la plénitude d'une perfection sans

1. Là, dit-on, où se voit une sorte de monument (commémoratif peut-être), composé de quelques colonnes.

limites et sans nuages. Elle avait dans sa chambre une image qu'elle aimait beaucoup à regarder : c'était la Samaritaine s'entretenant avec Jésus et lui disant : « Seigneur, donnez-moi de cette eau qui fait qu'on n'a jamais soif. » — Elle faisait l'aumône « quand elle pouvait ».

Au cours de cette ferveur naïve et qui déjà cependant l'élevait si au-dessus des pensées ordinaires de son âge, alors qu'elle n'avait pas tout à fait dix ans, elle perdit sa mère. Laissons-la parler ici : « J'entrevis, dit-elle, la grandeur de la perte que je venais de faire. Dans ma douleur je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame, et, me jetant aux pieds de son image, je la conjurai, avec beaucoup de larmes, de me servir de mère. »

Celle de la terre, qui venait de partir, lui laissait un père, non pas plus vertueux, peut-être, mais encore plus judicieux qu'elle, et une belle-fille très capable de la remplacer. Par malheur, Béatrix de Ahumada, qui aimait beaucoup les romans de chevalerie, en avait laissé lire à sa fille, à l'insu ou contre le gré du chef de famille. Si différents que ces « romans » fussent des livres que nous appelons aujourd'hui de ce nom, ils séduisirent quelque peu l'imagination de la petite Thérèse, qui se mit même, avec la collaboration de Rodrigue, à en composer. De là, suivant ses aveux, un refroidissement de ses « bons désirs » et un éveil des désirs mondains. Elle prit goût à la parure ; elle devint presque coquette, voulant du moins « paraître bien », n'épargnant, à cet effet, ni parfums ni « aucune de ces frivoles industries de la vanité » pour lesquelles, à l'en croire, elle était « fort ingénieuse ».

Sur ces entrefaites des cousins germains (son père

n'en eût pas, dit-elle, admis d'autres) fréquentèrent la maison. — « Je laissais la conversation aller au gré de leurs désirs, et je savais lui donner de l'intérêt. Pour ne pas leur déplaire, j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations naissantes et de leurs rêves d'avenir. » Une société plus dangereuse peut-être, celle d'une parente aux allures légères et à la conversation indiscrète ou vaine, vint encore mettre en péril, non pas sa vertu, qui ne courut jamais aucun risque, non pas sa foi ni ses habitudes religieuses, mais l'ardeur de sa piété. Il est impossible de s'expliquer plus clairement qu'elle ne le fait. « Je dois ce témoignage à la vérité que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui aurait pu flétrir l'innocence, parce que j'avais naturellement une invincible horreur des choses déshonnêtes.... Ce qui me sauva, ce fut la crainte de Dieu, que je ne perdis jamais, et ma crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur. Ma résolution de le conserver intact était inébranlable, et rien au monde, ce me semble, n'aurait pu la changer; aucune amitié de la terre n'aurait été capable de me faire fléchir. Pourquoi faut-il que je ne me sois point servie, pour être toujours fidèle à Dieu, de ce mâle courage que je trouvais en moi pour ne blesser en rien l'honneur du monde? Par fierté naturelle j'ambitionnais avec passion de le garder sans tache, et je ne voyais pas combien ma prétention était insensée, puisque je négligeais les moyens nécessaires et que j'évitais seulement avec des soins extrêmes ce qui aurait pu lui porter une grave atteinte[1]. »

1. *Vie*, II. Disons, pour n'y plus revenir, que cette sorte d'immunité à l'endroit du péril des sens, elle la conserva

Trois mois — c'est elle qui nous renseigne exactement — s'écoulèrent ainsi dans l'oubli de sa première ferveur. Ce fut assez pour que la vivacité de son esprit et ses grâces mêmes y aidant près de la malice d'autrui, un léger nuage s'élevât sur sa réputation. Son père en conçut quelque crainte. Il résolut alors, sans bruit, de la mettre en pension dans le couvent des Dames Augustines. Le mariage de sa sœur du premier lit fournit une occasion qui ne laissait soupçonner à personne une mesure de rigueur ou de défiance.

*
* *

Jusque-là, elle avait fréquenté les couvents, comme le faisaient toutes ses compatriotes, et elle y apportait à coup sûr un esprit de dévotion sincère. Les religieuses qui lui survécurent aimaient à rappeler plus d'un détail de ces visites d'alors. « Je me souviens en particulier, ne dédaigne pas de dire une d'entre elles, qu'elle portait une robe de couleur oranger, bordée de velours noir. » Et elle ajoutait — ce qui lui tenait plus à cœur — : « Doña Maria de Cepeda, sa parente, raconte ce qui suit : Revenant un matin en compagnie de la sainte mère, celle-ci lui dit : « O ma sœur, si vous saviez quel est l'écuyer qui nous accompagne, comme vous seriez contente ! » — Je lui demandai quel était cet écuyer. — La sainte mère me répondit : « Le Christ portant sa croix[1] ».

toute sa vie. Elle dira plus tard dans une de ses *Relations* (*Lettres*, III, 429) : « Il n'y eut jamais rien en elle qui ne fût absolument chaste et pur. »

1. *Lettres*, III, fin. Elle était trop jeune pour qu'on puisse croire, ou à l'une de ces apparitions, ou à l'un de ces contacts spirituels, qui plus tard furent si fréquents dans sa vie.

Malgré tout, son entrée au couvent comme pensionnaire lui fit d'abord éprouver « un cruel ennui » ; elle dit plus loin « une immense répulsion..., un éloignement mortel » pour la vie du cloître. Elle en redoutait « certaines pratiques », tout en estimant, tout en aimant les religieuses, qu'elle trouvait « admirables de vertu, de régularité, de saint recueillement ». En quelques phrases transparentes elle nous laisse voir quelle fut, en un an et demi, l'oscillation de ses pensées intimes et comment sa tristesse se dissipa graduellement. Certains « messages », où elle croit que le démon avait sa part, vinrent tenter de la troubler, en lui faisant entrevoir quelque « honorable alliance ». La perspective de s'engager dans les liens du mariage ne laissait pas que de lui inspirer des craintes ; et cependant, lorsqu'elle demandait aux sœurs de prier pour que sa vocation lui fût clairement révélée, elle faisait à part elle ses réserves ; elle souhaitait que le bon plaisir de Dieu ne fût pas de l'appeler à la vie religieuse. Mais à son tour cette crainte allait tomber tout doucement. Le changement se dessina surtout dans ses entretiens avec la maîtresse des pensionnaires qui charma tout à la fois ses goûts naturels et son penchant à la piété ; car chez Marie Briceño (c'était le nom de cette religieuse) « la sainteté s'alliait à un jugement exquis et à la grâce de bien dire[1] ». La jeune pensionnaire se rend à elle-même cet autre témoignage, que, toute sa vie, elle a goûté un inexprimable bonheur à entendre parler de Dieu. Mais en entendre bien parler, sans fadeur et

Il est plus probable qu'il se faisait ici dans son imagination comme un gracieux mélange de rêverie pieuse et de douce raillerie sur l'absence d'un véritable écuyer.

1. *Vie*, III.

sans vulgarité, avec solidité, disons même avec élégance, ne pouvait rien gâter près de celle qui devait toujours avoir besoin de sa grande charité pour pouvoir supporter un mauvais prédicateur. Elle subit donc volontiers cette influence qui allait faire contrepoids à plus d'une autre et raviver en elle, avec plus de force que jamais, « la pensée et le désir des choses éternelles ». Oui, c'est bien par là qu'elle est entrée dans les voies, tout d'abord de la crainte (si elle ne met pas trop d'humilité dans les jugements qu'elle porte sur les élans de sa jeunesse) puis, à n'en pas douter, de l'amour. Ainsi durent s'évanouir ses préventions contre des habitudes et des pratiques qui, bien comprises, ont précisément pour résultat de faire oublier ou d'empêcher de regretter tout ce qui passe.

Elle devait rencontrer bien des fois, dans sa vie de fondatrice, de ces vocations de jeunes espagnoles se précipitant vers le cloître dans un subit élan d'héroïsme et jetant sur l'humilité voulue de leur sacrifice quelque chose de leur fierté native. Elle admira cette Catherine de Sandoval qui, à quatorze ans, repoussait avec dédain tous les partis qu'on lui présentait, trouvait étrange qu'on voulût l'assujettir à de tels hommes, se disait à elle-même qu'en vérité son père se contentait de bien peu, puis, tout à coup, ses yeux tombant sur un crucifix, sentait luire en son âme une lumière surnaturelle. Elle admira aussi, tout en prophétisant presque une demi-défaillance, pour un avenir peut-être proche, cette Casilde de Padilla qui, attachée passionnément à son fiancé, se surprit à ressentir chaque soir une profonde tristesse en s'apercevant qu'un jour encore était passé, que tous allaient passer de même les uns après les autres, que cette

félicité aurait donc une fin, et se mit dès lors à vouloir conquérir tout de suite, à l'abri du monde, la certitude complète de son salut et de son bonheur éternel. Sainte Thérèse, avons-nous dit, les admira. Il serait peut-être plus exact de dire qu'elle adora ces coups de la grâce. Mais, quant à elle, qui était si loin d'être inférieure à ces jeunes filles en enthousiasme chevaleresque, elle puisa plus lentement son courage à des sources plus profondes. Elle raisonna sa vocation pendant trois ans au moins. C'est dans les écrits dictés par de hautes intelligences qu'elle alla chercher des conseils pour les peser scrupuleusement.

Au bout de dix-huit mois de séjour aux Augustines, une maladie grave la fit sortir du pensionnat. On l'envoya[1] chez sa sœur Marie. Là elle reçut avec reconnaissance les soins affectueux que tous lui prodiguèrent ; mais rien ne fut de nature à ébranler les résolutions qu'elle avait déjà prises en secret. Certes elle subit alors, comme elle le dit, les plus rudes assauts de son existence, et les fièvres qui la travaillaient, les défaillances physiques qui en suivirent n'étaient pas de nature à la fortifier contre les doutes : car elle se demandait involontairement si la délicatesse de sa santé lui permettrait de supporter les austérités du cloître ; toutefois elle ne voulut voir là que des tentations contre lesquelles elle entendit bien combattre jusqu'au bout. Les conversations édifiantes d'un oncle et les lectures pieuses qu'elle fit auprès de lui la soutinrent.

Elle revint chez elle où des événements de famille, le départ de deux de ses frères — dont le petit Rodrigue — pour les Indes et l'armée de Pizarre, durent

1. Au commencement de 1533, dit l'*Hist. gén.*

la préoccuper. Elle n'en retira, nous pouvons le croire, qu'un peu plus encore de précoce maturité.

Enfin, elle fit une lecture décisive, celle des épîtres où saint Jérôme, avec tant de feu et tant de flamme, une ironie si puissante à l'égard du monde, une émotion si pénétrante dans l'éloge de la vie sainte, sut gagner à l'étude solitaire et à l'ascétisme des patriciennes comme Eustochie et comme Paula. Dès lors son parti fut pris définitivement et bien pris. Pour parler comme les Bollandistes, il ne s'agissait plus d'agir par sentiment (*ad sensualitatis consolationem*), mais avec la résolution de tout subordonner à la recherche du bien suprême de l'âme. Écoutons-la elle-même. « J'étais déjà amie des bons livres, et ils me donnèrent la vie. Je lisais les épîtres de saint Jérôme, je me sentis par cette lecture si inébranlablement affermie dans mon dessein d'être toute à Jésus-Christ, que je ne balançai plus à le déclarer à mon père. Un tel acte de ma part, c'était en quelque sorte prendre le saint habit. J'étais si jalouse de l'honneur de ma parole, qu'après l'avoir une fois donnée, rien au monde n'eût été capable de me faire retourner en arrière. »

La résistance de son père, qui voulait la garder auprès de lui tant qu'il vivrait, l'amena bientôt à prendre une résolution qui marquait bien son impatience. En la compagnie d'un de ses frères, de celui qui, sur ses conseils, se faisait lui-même dominicain, elle s'en alla frapper à la porte du monastère de l'Incarnation.

Cependant ce n'était point là un de ces coups de tête où l'on se cache à soi-même tous les motifs d'hésitation ou de regret. Écoutons-la encore : « Oui, je dis vrai, et le souvenir m'en est encore présent; lorsque je sortis de la maison de mon père, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie, et je ne crois pas que ma

dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles. Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. L'amour de Dieu n'était pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se réveillait plus tendre que jamais. »

Cette lutte intérieure si violente, elle sut cependant la dissimuler à tous les regards: « Au dehors, dit-elle, on ne voyait en moi qu'un inébranlable courage ». Ce courage en effet eut le dessus, et sa victoire fut accompagnée d'un sentiment de bonheur et de paix dans lequel elle sentit se dissiper ses dernières craintes et que vint consolider plus encore l'adhésion de son père bien-aimé.

*
* *

Avant de la suivre en cette vie religieuse où vont se développer tant de merveilles de la grâce, c'est le moment de s'arrêter pour regarder de plus près à tout ce qu'elle va y porter de dons naturels pour en faire, au point de vue purement humain, le sacrifice.

Le P. Ribera, jésuite, qui fut tour à tour l'un de ses confesseurs, son confident, son conseiller, son ami, a tenu à nous donner de sa personne une description minutieuse. Si cette description ne met pas précisément sous nos yeux la jeune fille, elle nous permet de la retrouver sans peine sous les traits de la femme déjà mûre.

« Elle était grande de taille. D'une remarquable beauté dans sa jeunesse, elle paraissait encore fort bien dans un âge avancé. Elle était corpulente et elle avait la peau très blanche. Son visage était rond, plein, d'une très belle coupe, très bien proportionné. Le teint, de lis et de roses; il s'enflammait quand elle était en oraison et lui donnait une beauté ravis-

sante. Sa figure était ineffablement limpide, tout y respirait une paix céleste. Ses cheveux étaient noirs et bouclés; son front large, uni et très beau. Les sourcils châtains, bien fournis et peu en arc; ses yeux étaient noirs, ronds, à fleur de tête, de grandeur ordinaire, mais admirablement disposés, vifs et gracieux ; quand elle souriait, l'allégresse s'y peignait, et ils respiraient la gravité quand elle voulait se montrer grave; son nez était petit, peu élevé vers le milieu, rond par le bout et un peu incliné vers le bas; ses narines en arcade et petites; sa bouche n'était ni grande ni petite; la lèvre supérieure était déliée et droite, la lèvre inférieure grosse et un peu pendante; ses dents étaient bonnes; son menton bien fait et proportionné; les oreilles ni petites ni grandes; le cou large et peu élevé; les mains petites et très belles; elle avait, au côté gauche de son visage, trois petits signes qui lui donnaient beaucoup de grâce, le premier plus bas que la moitié du nez, le second entre le nez et la bouche, et le troisième au-dessus de la bouche.... Enfin, tout paraissait parfait en elle. Son port était majestueux, sa démarche pleine de dignité et de grâce; elle était si aimable, si paisible, qu'il suffisait de la voir et de l'entendre pour lui porter du respect et l'aimer[1]. »

Dans l'énergie soutenue de ce mouvement qui la portait vers le cloître, à quoi faut-il faire une place prépondérante ? Est-ce à une sensibilité facile à l'émo-

1. Ribera, t. II, chap. 1. — Nous dirons peu de chose de ses portraits. Le moins inauthentique, celui de Séville, probablement l'œuvre du frère convers, « Jean de la Misère », est dû à un peintre médiocre, et il n'a été fait qu'aux approches de la vieillesse de la sainte — laquelle n'en fut pas très satisfaite.

tion? Est-ce à une imagination prompte, ardente, entraînante? Et sont-ce bien là les deux facultés qui l'emportaient dans son âme? Assurément, tout en elle était d'une richesse et d'une intensité exceptionnelles, et il faut bien se garder de la prendre au pied de la lettre quand elle nous dit, par exemple, que la compassion sensible envers le malheur fut chez elle un don de Dieu et un don plutôt tardif[1], qu'elle n'était point naturellement portée à la pitié, qu'elle ne savait enfin tirer aucun fruit de son imagination, dont elle déplorait « l'inertie ». Nous sommes habitués à voir les natures supérieures se plaindre avec une parfaite bonne foi de celles de leurs facultés qui leur rendent le plus de services; elles n'en sont jamais satisfaites parce qu'elles leur demandent toujours davantage et que les bienfaits mêmes qu'elles en reçoivent leur inspirent des exigences pour ainsi dire indéfinies. Des analyses que la sainte nous donne de ses états intellectuels, il ressort pourtant (et ici nous devons bien la croire) que sa sensibilité, c'est-à-dire sa capacité de jouir et de souffrir alla plutôt en augmentant de la jeunesse à l'âge mûr. Ajoutons seulement que, dans l'âge mûr comme dans la jeunesse, elle sut en comprimer l'expression et en cacher, s'il le fallait, à tous les yeux les troubles intérieurs. Il faut reconnaître aussi que chez elle l'imagination fut plutôt servante que maîtresse. Tous les récits qu'elle nous a laissés montrent bien qu'elle savait tenir cette imagination en bride sous la conduite d'un entendement avide de doctrine, que pour s'initier à la contemplation il lui fut difficile de se passer du livre et d'une pensée nettement

1. *Lettres*, III, p. 372 et suivantes.

arrêtée sur les mystères relatifs à l'humanité du Sauveur. Enfin elle avait besoin de la vue réelle des personnes, des choses, des paysages. Ce qu'elle pouvait créer dans son esprit ne lui suffisait pas, il lui fallait avoir de beaux coins de campagne à voir, de même qu'elle demandait un jour des images « qu'elle eût plaisir à regarder » de ses yeux. C'est plus tard seulement que les visions célestes lui parurent plus belles que la belle nature[1]. Encore est-il vrai qu'elle en revint ensuite, et plus d'une fois, à aimer, à recommander la vue des jolis sites, à ne pouvoir souffrir un monastère qui en manquât, et qu'elle ne put s'empêcher de dire à Jean de la Misère, quand il eut terminé son portrait : « Dieu vous pardonne, frère Jean, de m'avoir faite si laide ! »

Si elle fût restée dans le monde, elle eût pu être un des écrivains vantés pour la seule grâce de leur style. Mais, de fait, n'est-elle pas, même à cet égard, une des gloires de son époque ?

Ses poésies ont une certaine monotonie qui vient de ce qu'un sentiment unique lui suffisait alors et qu'elle dédaignait les « variations » des sentiments accessoires; elles sont cependant coupées de ces antithèses et de ces chutes qui sentent bien le goût espagnol. Ce goût se sent encore plus dans ses récits pleins d'épisodes largement contés; mais partout dominent une clarté, une force pénétrante, une certitude de soi dans l'enthousiasme et jusque dans le délire apparent de l'amour qui font d'elle un écrivain méritant d'être considéré comme un classique dans toutes les littératures et toutes les langues.

Que nous dit enfin Ribera ? « Elle avait un juge-

1. *Lettres*, III, p. 359 (elle avait alors quarante-cinq ans).

ment calme, nullement troublé par la précipitation, mais plein de maturité et de sagesse. Elle réfléchissait avant d'agir et elle ne faisait point un acte dont elle ne connût toute la portée.... Son courage était bien au-dessus de celui d'une femme : c'était un courage tellement fort et viril qu'elle venait à bout de tout ce qu'elle voulait et qu'avec l'aide de Dieu elle maîtrisait les passions naturelles. »

Tels étaient les dons exquis que cette vierge lucide et vaillante allait, dirons-nous ensevelir? non, mais consacrer, développer et faire fructifier dans une vie toute en Dieu et toute pour Dieu.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Suivant des vraisemblances qui paraissent définitivement écarter toute autre conjecture[1], c'est le 2 novembre 1535, qu'à l'âge de vingt ans Thérèse entra au monastère de l'Incarnation. Elle devait y retrouver une religieuse qu'elle aimait beaucoup, Jeanne Suarez; mais ce qu'elle venait chercher là, nous l'avons vu, ce n'était pas une satisfaction sensible du cœur; ce n'était même pas le repos, c'était le bien de son âme et les moyens de servir son Dieu. Dans quelle mesure les trouva-t-elle, après avoir surmonté la terrible crise du jour de son entrée?

Dans ce vaste monastère, demeuré à peu près intact[2], les sœurs étaient nombreuses. Dans une lettre

1. Je passe rapidement sur les problèmes de chronologie et sur les longues discussions qu'ils ont soulevées. L'opinion que j'adopte est fondée : 1° sur une relation où sainte Thérèse, à la date de 1575, écrit : « Il y a quarante ans que cette religieuse (elle-même) a pris l'habit de l'ordre »; or l'habit se prenait alors le jour même de l'entrée; 2° sur une relation manuscrite que le P. Grégoire de Saint-Joseph a vue à l'Incarnation, et qui donne formellement la date du 2 novembre 1535. — Voyez *Lettres*, III, p. 419 et note.

2. On a agrandi la chapelle au détriment de l'ancienne cellule de la sainte. Les parloirs sont restés ce qu'ils étaient.

de 1581, sainte Thérèse dit avec précision : « Avant de commencer mes fondations, j'ai habité vingt-cinq ans un monastère où il y avait cent quatre-vingts religieuses ». C'était beaucoup, et nous verrons plus tard que la grande réformatrice s'en souvint pour répéter plus d'une fois qu'il n'y a rien de plus difficile que de tenir un grand nombre de femmes rassemblées. En attendant, son travail consista plutôt à s'isoler, tout en rendant des services secrets et cachés. Dans cette même lettre elle résume ainsi, par les avis qu'elle donne, la méthode qu'elle avait elle-même adoptée. « Vous devez vous considérer de façon à ne voir que Dieu et vous dans votre couvent. Tant que vous ne serez pas obligée par votre office de vous occuper des autres, restez tranquille; pratiquez la vertu que vous voyez dans chacune de vos sœurs, et aimez-la pour elle-même; enfin ne vous souvenez des défauts de votre prochain que pour en tirer profit. Voilà ce qui m'a aidée à pratiquer la vertu. Le nombre des religieuses du couvent ne me troublait pas plus que s'il n'y avait eu aucune autre sœur; car enfin nous pouvons partout aimer ce Dieu souverain, et personne ne saurait nous en empêcher. » Sans doute il faut faire ici la part de la leçon que sainte Thérèse adressait à une religieuse voulant quitter son couvent pour essayer — sans succès d'ailleurs — d'être admise dans un des nouveaux monastères. Celle-ci devait alléguer, on le devine, les contrariétés qu'elle éprouvait dans ses rapports avec un trop grand nombre de sœurs. La sainte, qui ne veut pas la recevoir, — la règle le lui défend, — lui enseigne donc le moyen de tirer parti de la situation qu'elle s'est faite. Elle reconnaît qu'il y a là un obstacle à surmonter comme il en faut surmonter

tant d'autres. C'est dans ce même esprit et avec la même nuance délicate qu'elle dira un jour : « Le désir de la solitude vaut mieux que la solitude même ».

Elle ne s'absorbait cependant pas dans la prière, encore moins dans la multiplicité des petites pratiques. « Je ne suis point une faiseuse de signes de croix », dira-t-elle un jour familièrement. Et plus explicitement encore[1] : « Jamais je n'ai aimé ni pu souffrir certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies dans lesquelles les femmes, en particulier, trouvent un attrait qui les trompe ». Elle ne goûtait donc que les prières « très approuvées » ; mais, d'autre part, elle aimait singulièrement les actes de charité, et elle les recherchait. Nous le savons par d'autres que par elle. « Si, en faisant l'examen du soir dans son oratoire, elle s'apercevait qu'elle n'avait accompli aucun acte de charité dans sa journée, elle se rendait au chœur; là elle raccommodait tous les manteaux qu'elle trouvait sur les prie-dieu et qui en avaient besoin. D'autres fois elle s'en allait, une petite lanterne à la main, éclairer l'escalier, afin que les sœurs qui marchaient dans l'obscurité ne tombassent pas, ou donner de la lumière à celles qui en cherchaient. » S'il lui arrive à elle-même de nous parler d'une carmélite affligée d'une horrible plaie au ventre et qu'elle soigna tendrement, elle glisse très vite et ne retire de ce souvenir qu'une louange donnée à la pauvre infirme; « son mal effrayait les autres; moi je portais envie à son inaltérable patience ».

Elle continuait les lectures solides, et il paraît

1. *Vie*, VI. Cf. Ribera, t. II, p. 4, 22.

évident qu'elle lut avec grande attention, dès cette époque, les *Moralia* de saint Grégoire le Grand. Ainsi fortifiée par l'action et par la doctrine, elle prenait un goût très vif pour toutes ces « observances » du cloître qui l'avaient d'abord effrayée. Ce qui tardait un peu plus à venir, si du moins nous l'en croyons, c'était la parfaite humilité. Elle n'aimait pas trop les réprimandes[1], et il lui faisait plaisir de se voir estimée. Pourtant elle commençait à « pleurer sur ses péchés », et les exercices de piété lui arrachaient aussi des larmes. Il est probable qu'en cela, comme dans le reste, elle devançait déjà la plupart des habitantes du monastère qui, nous dit-elle, « n'était pas établi sur les bases d'une perfection très élevée », et où les fautes vénielles ou graves des pénitentes trouvaient chez les confesseurs une indulgence quelque peu relâchée[2]. Aussi ne comprenait-on pas généralement la nature et la cause de ses larmes : on croyait à du mécontentement et à des regrets.

Une certaine tristesse toute naturelle, il est vrai, vint s'ajouter à ces douleurs mystiques. Le changement de vie, les austérités, et sans doute une cause inconnue de nous[3] la mirent peu à peu dans un état

1. Elle déclare, du reste, que beaucoup étaient imméritées.

2. Pour être d'une exactitude rigoureuse, disons qu'elle était plus sévère pour les confesseurs ordinaires de l'Incarnation que pour leurs pénitentes. Il est certain d'ailleurs que celles-ci comptaient parmi elles des religieuses de haute vertu. Voyez *Hist. gén.*, I, II.

3. Elle nous dit en termes exprès qu'elle avait demandé à Dieu la maladie et que Dieu l'avait exaucée. Mais qu'était-ce que cette affection? Un rapport détaillé du Dr Goux à la société de Saint-Luc (association parisienne de médecins chrétiens) adopte cette conclusion, que la maladie dont sainte Thérèse

de santé qui prit enfin la forme d'une maladie des plus graves. L'Incarnation n'étant pas soumise à la clôture, son père obtint la permission de l'envoyer, avec sa grande amie Jeanne Suarez, à Bécédas, pour y recevoir les soins d'une femme empirique. Elles partirent au mois d'octobre 1538[1]; mais on pensa que l'hiver n'était pas favorable à la cure. Elle s'arrêta donc de nouveau chez son pieux oncle, à Ortigosa; elle y fit connaissance d'un livre dont elle se servit beaucoup dans la suite, « le troisième abécédaire » du franciscain François de Ossuna (c'était un traité de l'oraison). Ce fut seulement au printemps que son père, sa sœur et Jeanne Suarez la transportèrent à Bécédas avec des précautions infinies.



Là se passa tout d'abord un épisode sur lequel elle-même a cru devoir insister avec un mélange très intéressant de franchise et de délicatesse. Elle rencontra un ecclésiastique de naissance très distinguée et de beaucoup d'esprit naturel, mais d'une instruction médiocre et d'une moralité pire encore. Tout en continuant de monter à l'autel, il était engagé dans un commerce criminel avec une femme : celle-ci avait pensé le tenir plus étroitement en esclavage en lui

fut atteinte à vingt et un ans fut une expression morbide de l'impaludisme, et qu'elle souffrit d'un état de nervosisme grave, dont la cause peut être attribuée, avec vraisemblance, à une cachexie d'origine palustre, qu'aggrava bientôt la cachexie anémique. — Le renseignement le plus précis que nous ayons d'elle est qu'elle avait « une fièvre double quarte ».

1. Ceux qui ont avancé l'année de sa profession avancent aussi l'année de ce voyage. La date de 1538 est celle de l'*Hist. gén.* (édition de 1896).

faisant porter au cou une petite idole de cuivre à laquelle, paraît-il, « elle avait mis des charmes ». Ce prêtre, qui avait un reste de foi et de dévotion, ne put s'empêcher d'être profondément troublé par tout ce qu'il aperçut d'amour de Dieu et de sainte exagération du repentir dans l'âme de sa pénitente. « A un tel langage dans une personne si jeune encore, il se sentit ému et pénétré de confusion. » Et Thérèse ajoute : « Enfin, sûr de l'intérêt qne je lui portais, il me découvrit, dans un élan de confiance, l'état de son âme ; ses aveux me remplirent de compassion ; car son dévouement pour moi me l'avait rendu cher ». Elle obtint qu'il lui remît la petite idole, elle la fit disparaître, et il se crut aussitôt délivré.

Il n'y a guère à en douter, le sentiment que le coupable éprouva pour la jeune carmélite prit dès lors une autre nature. Elle reconnaît sans doute que ce sentiment n'avait jamais eu rien que d'honnête ; mais elle avoue qu' « il aurait pu être d'une pureté plus élevée ». En d'autres termes, lui se sentait en présence d'une âme, non seulement angélique, mais clairvoyante et résolue, et il était saisi d'un respect salutaire. Elle, de son côté, voyait un effet utile et pieux à retirer de l'inclination mélangée qu'elle avait fait naître et qui acheminait plus doucement le pécheur de sa vie ancienne à une vie nouvelle : car un amour déjà plus pur le préparait peut-être à l'amour de Dieu ; et ce fut en effet ce qui arriva. Tout en songeant plus tard qu'elle n'avait pas été sans un peu d'imprudence, et en le disant, sainte Thérèse nous résume cet épisode en quelques lignes : « Dans nos rapports, cette foi si vive qui nous montrait Dieu partout présent écartait jusqu'à l'ombre du danger.

J'étais alors, je le répète, inébranlablement résolue à ne rien faire où j'aurais cru péché mortel; et selon moi, c'était précisément la vue de ces sentiments si purs qui me faisait aimer de lui. Je crois même que tous les hommes sentiront toujours de la prédilection pour les femmes qu'ils verront inclinées à la vertu. Oui, la vertu est pour elles le moyen le plus sûr d'acquérir de l'ascendant et d'exercer de l'empire sur les cœurs. Je tiens pour assuré que, si Dieu a exaucé mes prières, celui pour qui j'ai tant prié est dans la voie du salut éternel. Il mourut dans les plus beaux sentiments de foi et dans l'éloignement le plus complet de l'occasion qui l'avait égaré. Ainsi il semblerait que le Seigneur voulût se servir de moi pour ouvrir le ciel à cette âme. »



Elle continuait cependant le traitement qu'on était venu essayer pour elle; et ce traitement, aussi violent qu'irrationnel, faillit la mettre au tombeau. Après trois mois de remèdes et de médecines multipliées, dévorée par la fièvre et par les dégoûts, triste de sa faiblesse profonde, il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Elle fut ramenée chez son père, et là, continua plus de quatre mois encore un véritable martyre. Elle eût voulu se préparer à la fête de l'Assomption. Son père « si catholique » cependant, ne voulut point, de crainte de l'alarmer, qu'on lui amenât son confesseur; et il en fut bientôt plein de remords, car le soir même se déclara une crise de quatre jours pendant lesquels on la crut tantôt mourante, tantôt morte. Sa fosse fut creusée dans son couvent et resta ouverte un jour et demi. Enfin elle revint à elle et,

comme se réveillant d'une extase, elle sembla laisser échapper par quelques paroles[1] le secret de visions sublimes.

Exacte et profonde observatrice, comme toujours, de ce qu'elle voit en elle et chez les autres, la sainte nous donne ici de son mal une description qu'il faut connaître. « De ces quatre jours d'effroyable crise, écrit-elle, il me resta des tourments qui ne peuvent être connus que de Dieu. Ma langue était en lambeaux à force de l'avoir mordue. N'ayant rien pris dans ces intervalles, faible d'ailleurs à ne pouvoir presque respirer, j'avais le gosier si sec qu'il se refusait à laisser passer même une goutte d'eau. Je sentais tout mon corps comme disloqué et ma tête dans un désordre étrange. Mes nerfs s'étaient tellement contractés, que je me voyais en quelque sorte ramassée en peloton. Voilà où me réduisirent ces quelques jours. Je ne pouvais, sans un secours étranger, remuer ni bras, ni pieds, ni mains, ni tête; j'étais aussi immobile que si la mort eût glacé mes membres; j'avais seulement la force de mouvoir un doigt de la main droite. On n'osait en quelque sorte m'approcher; tout mon corps était lamentablement meurtri; je ne pouvais supporter le contact d'aucune main; il fallait me remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par un bout. Je restai ainsi jusqu'à Pâques fleuries. Par bonheur, lorsqu'on me laissait tranquille, les douleurs venaient assez sou-

1. Elle les désavoua plus tard en les traitant de rêveries de malade; ce qu'elle ne fit point dans tant d'autres cas. Elle sut toujours discerner les divers états par lesquels elle passait et n'admettait jamais à la légère, il s'en faut de beaucoup, aucun fait surnaturel. C'est ce que nous verrons plus amplement par la suite.

vent à cesser. Un peu de repos goûté était alors à mes yeux un grand pas de fait vers la guérison. Je craignais que la patience ne vînt à m'échapper. Grande fut donc ma joie quand je me vis délivrée de douleurs si aiguës et si continuelles. Par intervalles, j'en éprouvais néanmoins encore d'insupportables; c'était quand une fièvre double quarte très violente, qui m'était restée, faisait sentir ses frissons. Je gardais aussi un profond dégoût pour toute sorte d'aliments. »

Il y a là certainement des traits où quelques médecins de nos jours peuvent se plaire à relever des symptômes de maladie nerveuse et, pour prononcer le mot, d'hystérie. Pour ceux qui ne reconnaissent une maladie caractérisée qu'à la suite coordonnée de symptômes se déterminant les uns les autres et tendant à un ensemble complet, une telle hypothèse est à rejeter. Si longtemps qu'aient duré, si violents qu'aient été chez la patiente les effets de sa fièvre intermittente, aggravée par des médications barbares, on ne peut pas dire qu'à aucun moment elle ait été le sujet d'une névrose fondamentale. Elle eut toute sa vie peu de santé, et ne passa guère un seul jour sans souffrir; mais à coup sûr elle n'eut jamais ni l'égoïsme, ni l'indifférence, ni les perversions de la sensibilité, ni l'irrésolution pour les choses raisonnables et l'entêtement dans le puéril et dans l'absurde, qui sont parmi les signes psychologiques les plus certains de la « diathèse » en question. Elle n'eut pas davantage ces signes physiques classiques, qui sont : la boule hystérique, les sanglots, les soupirs, les convulsions, et les attitudes « clowniques »; on en est d'autant plus sûr que, tous ces symptômes, elle les avait vus chez d'autres et qu'elle les connaît

assez pour les décrire, mais pour déclarer tout aussitôt qu'elle ne les a jamais éprouvés[1].

Elle était encore torturée par son mal quand elle voulut rentrer dans son couvent et qu'elle y rentra. Elle sut si bien user de sa souffrance qu'elle sentit germer en elle de nouvelles vertus et que même elle y trouva « la sauvegarde de son âme ». Hors d'état d'exercer encore la charité par des actes, elle entendit l'exercer au moins dans ses discours. Elle fut

1. « J'ai dit, ce me semble (écrit-elle au chap. II des *Quatrièmes demeures*, dans le *château de l'Ame*), que les contentements spirituels étaient quelquefois excités en partie par nos passions et produisaient en nous un certain trouble; ils font pousser des soupirs et des sanglots; ils vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, causer des mouvements extérieurs dont on ne peut se défendre, faire couler le sang par les narines et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurais rien dire. »

Un éminent médecin, M. le professeur Grasset, croit, il est vrai, trouver un certain nombre d'hystéries distinctes, suivant que le mal est localisé ici ou là. Il distingue ainsi l'hystérie cérébrale (la plus fréquente), l'hystérie bulbaire, l'hystérie de la moelle. Il pousse même l'analyse encore plus loin; il crée des formes particulières, suivant que l'affection frappe de préférence les cordons antérieurs ou les cordons postérieurs, etc. A ce compte, il serait plus facile de trouver chez sainte Thérèse, par exemple, l'hystérie bulbaire, à l'exclusion de toute hystérie cérébrale.... Mais il ne faut pas perdre de vue que ces localisations partielles relèvent toujours d'un état général qui n'a rien de transitoire et qui se manifeste habituellement par des phases telles que, pour prendre une expression familière, « tout y passe ». Ce n'est certainement point le cas de sainte Thérèse. — Je me borne à renvoyer ici à ce que j'ai dit de ces accusations d'hystérie dans ma *Psychologie des Saints*. La suite de la présente étude nous fournira d'ailleurs plus d'une occasion de mettre encore en lumière l'exacte vérité.

si fidèle à cette résolution que les autres religieuses, peu à l'abri jusque-là, semble-t-il, du péché de médisance, « contractèrent la même habitude », à son contact et à son exemple. Elle connut les brisements de cœur d'une âme avide de perfection et désolée de ne pas faire assez pour répondre aux grâces de son Dieu. « Jamais cependant, nous dit-elle, la crainte n'y eut la moindre part. La cause unique était le souvenir des faveurs dont Dieu me comblait et la vue de l'ingratitude par laquelle je répondais à tant de bienfaits. » Loin de laisser errer son intelligence, elle l'éclairait sans relâche aux lumières les plus pures. « La lecture des bons livres faisait mes plus chères délices. » Loin de se complaire en son mal tout en l'exagérant (comme font la plupart des hystériques), elle voulait guérir. Mais elle le voulait, pourquoi? Pour mieux servir Dieu en agissant. Aussi demandait-elle avec instance à saint Joseph de la tirer de l'état où « languissait son corps ». C'est alors qu'elle inaugura le culte raisonné qu'elle eut pour lui et qu'elle devait propager dans le monde catholique avec tant de persévérance et de succès. Mais elle a soin de nous avertir qu'elle le fit sans aucune pratique qui sentît la superstition. Enfin, au bout de longues prières, de nombreuses messes célébrées sur les autels de son grand saint, elle se leva, elle marcha, elle reprit sa place et ses occupations parmi ses sœurs du monastère.

*
* *

Elle les reprit si bien qu'elle se laissa bientôt entraîner, dans la vie commune, à ce que plus tard, avec une pieuse exagération, elle devait appeler la dissipation, les passe-temps, les vanités. Ce qu'elle jugera

en termes si sévères, c'est d'abord une certaine liberté d'allures, une certaine indépendance dans l'emploi de son temps. Elle parait son oratoire, elle y multipliait les images, elle s'appliquait à de jolis travaux; car, dit-elle à cette occasion, « j'avais le vain talent de réussir dans ces choses qui sont un titre d'estime dans le monde ». Le charme de sa jeunesse, rendue plus intéressante encore par la maladie dont elle relevait à peine, son esprit, sa bonté, sa piété déjà très édifiante, tout cela faisait qu'on l'aimait fort et qu'on lui laissait autant ou plus de liberté qu'aux plus anciennes religieuses. De là, ce qui fut la source la plus abondante de ses remords, sa complaisance à recevoir de nombreuses visites. Ces conversations au parloir, rendez-vous de toute la société polie d'Avila, étaient dans les habitudes espagnoles. La sainte affirme que dans d'autres couvents — qu'elle ne nomme pas — l'abus était encore plus grand qu'à l'Incarnation. Ici, non seulement on lui permettait ces entretiens; mais on les encourageait, surtout quand ils étaient tenus avec des personnes de mérite et qui, lui disait-on, ne pouvaient, par leurs relations avec elle, que donner un nouveau lustre à son honneur. Si donc une carmélite plus âgée, plus expérimentée par conséquent, et grande servante de Dieu, l'avertissait de ne pas trop glisser sur cette pente, la jeune sœur ne prenait pas très bien son avis : elle trouvait que c'était là se scandaliser sans raison.

Quel fut cependant le mal qu'elle ne tarda point à apercevoir? Oh! la perte du temps! Il n'y eut jamais rien de plus grave, elle le dit expressément; mais le souvenir de celui-là suffit plus tard à faire couler ses larmes. C'est que ce temps gaspillé, c'était celui qu'elle avait commencé, qu'elle aurait dû continuer

de donner à Notre-Seigneur. Honorée de grâces particulières, elle n'y répondait plus comme autrefois. Tel fut son « crime », et il a fallu se donner beaucoup de mal pour démontrer à des lecteurs surpris qu'elle n'en avait jamais commis d'autres. Une jeune femme, récemment mariée, se laisse retenir, sans nécessité, loin de son mari. Bientôt elle se rappelle qu'une tendresse peu ordinaire avait présidé à leur union, et elle écrit : « Que d'instants de bonheur, que nous avions rêvés, perdus par ma faute! » Un tel cri ne peut donner qu'une faible idée de celui que poussa si souvent la grande carmélite en demandant pardon à Dieu de l'avoir si longtemps délaissé.

Par suite de quels événements intérieurs et extérieurs, naturels et surnaturels, sortit-elle de cet état de tiédeur et — suivant elle — de dissipation? Nul ne pourra jamais l'expliquer mieux qu'elle. Il faut donc se reporter une fois de plus à ses récits.

D'abord, elle eut successivement deux apparitions. Dans la première, le divin Maître lui apparut « avec un visage sévère ». Etait-ce une hallucination? Non; car, s'expliquant comme elle le fera tant de fois, elle dit, à deux reprises différentes, qu'elle le vit des yeux de l'âme beaucoup plus clairement qu'elle n'eût pu le voir des yeux du corps. Elle crut à une illusion sans caractère divin, et elle continua ses parloirs.

Une autre fois, tandis qu'elle causait avec la même personne (laquelle était fort distinguée), elle et les autres visiteurs présents virent venir une espèce de monstre semblable à un crapaud d'une grandeur plus qu'ordinaire, et beaucoup plus rapide dans sa course. « Il m'a été impossible, écrit-elle, de m'expliquer comment, au lieu d'où il vint, il pouvait y avoir, en plein midi, un animal de ce genre, et jamais, de fait,

on n'en avait vu là. L'impression que j'en reçus ne me semblait pas sans mystère. »

A cette action extérieure la sainte répondit enfin dans ce « second mouvement » dont parle si admirablement saint Ignace, et elle y mit tout ce que son caractère personnel avait de vigueur originale. Qu'on l'écoute d'ailleurs! Ses paroles sont assez claires. Dieu ne cessait de la combler, et sa reconnaissance était loin d'égaler tant de bonté. A mesure qu'elle y réfléchissait, elle sentait en elle ce repentir précurseur des héroïques résolutions. « *Avec mon caractère* il m'était infiniment plus cruel, quand j'étais tombée dans de grandes fautes, de recevoir des faveurs que des châtiments. Oui, une seule de ces faveurs me confondait, m'accablait, me faisait plus rentrer dans mon néant que plusieurs maladies jointes aux plus fortes tribulations. Dans celles-ci du moins je voyais un châtiment mérité et une satisfaction, très légère sans doute, pour mes nombreux péchés ; mais me voir comblée de nouvelles faveurs, quand je répondais si mal à celles que j'avais reçues, était pour moi un tourment terrible ; et ce tourment se fera sentir, je n'en doute pas, à tous ceux qui ont quelque connaissance et quelque amour de Dieu. *Il suffit, pour le comprendre, d'interroger les sentiments d'un cœur noble et généreux.* »

Elle avait un autre sujet de réflexions et un autre motif de retour. Alors qu'elle avait, soit par fausse humilité, soit par faiblesse, abandonné l'oraison, elle la recommandait autour d'elle, et particulièrement à son père, qu'elle chérissait autant qu'elle le vénérait. Et alors que, lui, était fidèle à ces leçons passant par la bouche de sa fille bien-aimée, elle, elle ne l'était plus. Très confuse, elle s'en excusait,

et elle alléguait des raisons que sa droiture ne tarda point à condamner.

Sur ces entrefaites Alphonse de Cepeda fut atteint de la maladie dont il allait mourir et qui ne dura que quelques jours. Elle alla près de lui, comme la règle le lui permettait encore; et elle s'efforça, ainsi qu'elle le dit, de le payer un peu de retour pour les soins qu'elle avait reçus de lui dans les années précédentes. « Accablée d'infirmités, je surmontais tout pour le servir. En le perdant, je le voyais, j'allais perdre un père qui avait toujours été pour moi le soutien, le charme et la consolation de ma vie. Mon courage fut assez grand pour concentrer ma douleur sans la laisser paraître à ses yeux, et jusqu'à sa mort il parut calme. » Une fin toute sainte couronnant une vie qu'elle estimait avoir été parfaite, fut pour elle une leçon nouvelle. Acheva-t-elle de la détacher d'un monde d'où l'être qu'elle aimait le plus sur la terre avait disparu? En tout cas, sur les conseils de celui qui avait été le confesseur de son père et qui fut le premier guide auquel elle put enfin demander un sérieux appui, elle retourna vite à l'oraison, et elle ne la quitta plus.

A ceux qui croient trop facilement à des saintetés toutes faites, il est bon de rappeler que cette conversion (car enfin, au sens primitif du mot, c'en était une) eut encore de nombreux degrés.

Durant des années entières, à l'en croire, elle eut souvent peine à se recueillir aussi profondément qu'elle l'eût voulu : elle se préoccupait « moins d'utiles et saintes réflexions que du désir d'entendre sonner l'horloge annonçant la fin de la prière ». Il lui fallait le secours du livre ou bien encore — était-ce vraiment une imperfection comme elle le dit? —

la vue des champs, de l'eau, des fleurs, qui étaient pour elle comme un autre livre « où elle lisait les bienfaits et la grandeur de Dieu ».

Ainsi, dit Ribera, elle passa près de vingt ans, tombant, se relevant, ne goûtant pas bien les consolations de Dieu parce qu'elle ne se disposait pas à les recevoir, et ne pouvant bien goûter celles du monde parce que, quand elle s'y livrait, le souvenir de ce qu'elle devait à Dieu et des nombreuses fautes qu'elle commettait contre lui venait y répandre de l'amertume.

Pénétrée de cette idée que son infidélité dans l'amour l'avait faite une grande pécheresse, elle voulut s'adresser aux saints et aux saintes qui avaient le plus offensé Dieu, à sainte Madeleine, à saint Augustin. Elle les associa l'un et l'autre à deux événements où elle se plut toujours à voir les faveurs les plus décisives qu'elle eût reçues. Voici la première.

« Fatiguée d'une lutte si longue et si cruelle, mon âme aspirait au repos; mais les tristes chaînes de mes habitudes ne lui permettaient pas d'en savourer la douceur. Dieu cependant, qui m'entendait gémir, allait laisser tomber sur moi un regard de compassion. J'entre un jour dans un oratoire; là se trouvait, pour être exposée dans une fête prochaine, une statue de Notre-Seigneur tout couvert de plaies. Elle frappe soudainement mes regards; les blessures du divin Maître semblaient si récentes, c'était une représentation si touchante et si vive de ce qu'il endura pour nous, qu'en le voyant dans cet état je me sentis profondément bouleversée. A l'aspect de ces plaies reçues pour moi et de l'ingratitude dont j'avais payé tant d'amour, je fus saisie d'une si pénétrante douleur qu'il me semblait sentir mon

cœur se fendre. A l'instant même je tombe à genoux près de mon adorable Sauveur, je verse un torrent de larmes, et je le supplie de me fortifier de telle sorte que je ne l'offense plus désormais. En ce moment sainte Madeleine me fit éprouver son secours.... Je me recommandais à cette glorieuse amante du Christ, et je la conjurais d'obtenir de lui mon pardon.... Cessant alors de me fier à moi-même, je mis en ce bon Maître toute ma confiance. Je lui dis, ce me semble, que je ne me lèverais point de là qu'il n'eût favorablement accueilli ce cri si profond de ma prière. Je tiens pour certain qu'il l'exauça, car, dès ce jour, je ne cessai plus de faire de rapides progrès dans les voies intérieures. »

Un peu plus tard, elle lut pour la première fois les *Confessions* de saint Augustin. Arrivée à la page où la conversion est rendue définitive par la voix du ciel entendue dans le jardin, elle se sentit « succomber à la tendresse du regret », les larmes l'inondèrent : on croit qu'elle n'avait alors pas moins de quarante ans.

Telle fut la suite des principaux faits qui signalèrent les étapes de sa vie religieuse au couvent de l'Incarnation. Mais, depuis longtemps déjà, on le comprend, elle était initiée aux émotions de la vie mystique, à ses tourments, à ses délices, à ses surprises, à ses appels souvent si troublants et qu'il fallait comprendre avant de pouvoir y répondre. Il est temps d'essayer nous-mêmes, grâce à elle et à ses explications si précises en leur sublimité, de pénétrer dans ces augustes mystères. Là, en effet, est la partie culminante de son existence ; là est le réservoir où, dans le silence du cloître, s'alimentèrent pendant vingt ans les grandes vertus, les grandes œuvres, en un mot l'héroïsme de sa vie.

CHAPITRE III

LES DONS SURNATURELS

Je viens de parler de vie mystique. Les mots « mysticisme, vie mystique », pris dans leur plus grande généralité, désignent l'amour de Dieu ayant pris possession de l'âme tout entière[1]. Or, l'amour cherche l'union : s'il n'y parvient pas toujours, toujours il y aspire, et ce mouvement est son essence même. Mais il y a ici deux êtres infiniment inégaux, et cette inégalité se retrouve dans les divers modes du mouvement qui tend à les rapprocher l'un de l'autre. Ce que l'âme humaine est apte à faire d'elle-même dans ce sens, avec les moyens ordinaires pouvant être départis à tout chrétien en état de grâce, peut être appelé le mysticisme pur et simple. Ce qui, ne pouvant être atteint par ces moyens, réclame une intervention spéciale et un don particulier de la divinité, est bien encore du mysticisme; mais sainte Thérèse elle-même en voit la forme supérieure dans ce qu'elle nomme (en un sens qui sera bientôt expliqué) oraison surnaturelle. Ce n'est pas ici le surnaturel « ordinaire » sans lequel la vie chrétienne n'existerait pas; c'est un état exceptionnel auquel n'arrivent pas tous les mystiques. Celle que

1. Voir la *Psychologie des Saints*, chap. I.

nous étudions a parcouru, quant à elle, tous les degrés de cette vie privilégiée.

Nous avons ici une richesse et une complexité de phénomènes qui rendent la tâche bien difficile. Pour essayer de recueillir toute la lumière qui peut éclairer les divers aspects de cette grande âme, il faut nécessairement diviser ce qui, en elle, était intimement uni. Essayons donc, dans un premier chapitre, de suivre l'expérience personnelle qu'elle a eue de tous ces états mystiques, complétés par des dons surnaturels. Nous la suivrons ensuite dans la psychologie qu'elle-même en donne, et enfin dans la doctrine à l'aide de laquelle elle en explique, en seconde, en surveille et, autant qu'une créature humaine le peut faire, en gouverne même, jusqu'à un certain point, les opérations, en elle et chez les autres.

Cette méthode paraîtra-t-elle trop artificielle? La séparation qu'elle implique ne risque-t-elle pas d'être à chaque instant méconnue dans le cours d'un récit? Au moment où j'hésite encore, un texte de la sainte vient lever tous mes scrupules; car voici ce que je lis dans sa *Vie* : « *Recevoir de Dieu quelques faveurs est une première grâce; connaître la nature du don reçu en est une seconde; enfin c'en est une troisième de pouvoir l'expliquer et en donner l'intelligence.* » Or, que nous proposons-nous, sinon de la suivre dans l'essor que prennent en elle ces trois dons dont elle a eu la surabondance, et n'avons-nous pas le devoir de les étudier chacun à part, puisqu'elle les a elle-même si nettement distingués?

*
* *

La prière est le devoir de tout chrétien. Mais pour qu'elle soit autre chose qu'une demande plus ou

moins intéressée et plus ou moins tempérée d'humilité, il lui faut subir cette transformation qu'on nomme l'oraison. Combien de fois ce mot revient dans les écrits de celle qui nous occupe, tous ceux qui les ont simplement entr'ouverts le savent. Mais beaucoup ont dû se demander plus d'une fois ce qu'il désigne exactement dans la langue mystique et en quoi l'oraison diffère de la prière. Or, voici la réponse la plus claire qui ait peut-être jamais été faite (*Vie*, ch. VIII) :

« D'après moi, l'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu et ne se lasse pas d'exprimer son amour à celui dont elle sait qu'elle est aimée. »

On voit aisément la différence. Certes, sainte Thérèse n'avait jamais abandonné la prière proprement dite, la prière vocale, qui consiste habituellement dans la récitation d'un texte sacré. D'autre part, elle avait, nous l'avons vu, abandonné l'oraison, et du jour où elle l'avait reprise, elle n'avait pas été sans y trouver quelques difficultés.

Si l'on en croit les personnes qui ont le privilège de pouvoir étudier ces cas en elles-mêmes ou dans les âmes qu'elles dirigent, la promptitude et la facilité dans l'oraison ne sont pas toujours des gages de sainteté. L'exemple de la vierge d'Avila, comme de quelques autres, est même bien fait pour donner à croire qu'il en est souvent ici comme dans l'histoire des arts[1]. Il est des organisations précoces qui, dès leurs jeunes années, ont éprouvé à l'audition d'un air de musique ou à la vue d'un tableau des jouissances allant jusqu'à une sorte d'extase, comme il en est

1. Voyez notre *Psychologie des grands hommes*.

d'autres qui ont su d'aussi bonne heure grouper de longues chaînes de chiffres et calculer mentalement. On voit là volontiers le signe d'une vocation supérieure, et bien souvent on est déçu. Cette précocité n'exclut pas toujours le génie; mais elle est peut-être encore plus loin de le garantir. Il n'est point d'art, en effet, qui n'exige une multitude de dons à acquérir, à coordonner, à appliquer, à perfectionner par l'exécution; et il est probable que le plaisir même éprouvé trop tôt et avec une trop grande intensité rend l'âme paresseuse; elle se contente alors de ces premières jouissances vite senties et du talent facile qui suffit à les procurer; elle n'a ni la patience ni la force de monter plus haut. Celui au contraire qui a marché par la voie plus rude de l'effort et qui a pu y persévérer finit par aller bien au delà; car il a créé en lui par cet effort même des énergies dont la conscience lui donne le courage nécessaire pour inventer de plus grands desseins, mais surtout pour les exécuter. Peut-être en est-il ainsi souvent dans la vie mystique. En tout cas il en a été ainsi dans celle qui passe, non sans raison, pour la mystique par excellence (*mater spiritualium*); car elle nous dit expressément au chapitre XVIII des Fondations : « J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est en lisant. » Elle eut donc besoin, elle va l'expliquer, de beaucoup peiner pour se recueillir, pour « mourir peu à peu à ce désir naturel de voir et d'entendre ». La richesse même de son intelligence et la multiplicité de ses idées accumulaient devant elle tous ces obstacles que sa ferme volonté de servir Dieu voulait à tout prix surmonter. « Ce saint exercice de l'oraison, dit-elle encore au chapitre XI de sa *Vie*, a été si pénible pour moi pendant plusieurs

années, que je regardais comme une faveur de Dieu de pouvoir tirer une goutte de ce puits sacré. Ces souffrances sont très grandes, je le sais; il faut à mon gré plus de courage pour les soutenir que pour supporter bien des traverses du monde. Mais, comme je l'ai vu clairement, Dieu, dès cette vie même, les récompense par un magnifique salaire. Oui, une seule de ces heures où le Seigneur m'a fait goûter sa délectable douceur, m'a surabondamment payée de toutes les angoisses que j'ai si longtemps souffertes pour persévérer dans l'oraison. »

Dans cette lutte si difficile plusieurs considérations la soutenaient. La première, c'est qu'elle se voyait n'être point, pour ainsi dire, en reste avec Dieu, puisqu'elle avait le courage de le servir, non comme un mercenaire qui réclame sa paie tout de suite, mais comme un ami ou un enfant, heureux d'offrir gratuitement son travail et ses peines. Elle ne pouvait plus s'écrier dans de tels moments : « Tout recevoir et ne rien donner est un martyre auquel je succombe ». Or, la paie des mystiques, c'est le contentement de l'imagination, ce sont les douceurs sensibles de la tendresse qui jouit de sa propre émotion. Qu'elle les vît, quant à elle, souvent ajournés ou suspendus, elle n'en était pas moins avide de perfections, et elle sentait bien que c'en était une que d'agir ainsi avec un courage mâle et désintéressé : elle eût même rougi de se contenter lâchement d'un prétexte pour ne pas aller dans cet état au-devant des grandes choses.

Ce désintéressement, à son tour, lui donnait ce qu'elle prisait à un si haut degré, la liberté d'esprit, c'est-à-dire l'indifférence à l'égard de tout ce qui aurait pu l'empêcher de marcher aux sacrifices. Un

tel élan ne va pas sans confiance. Celle qu'elle avait, non pas en elle, il est inutile de le dire, mais en Dieu, était sans ombres et sans limites. Sa foi d'abord était telle que, se voyant un jour soupçonnée, et apprenant qu'on la menaçait de l'Inquisition, elle ne put même pas s'en indigner, encore moins en être effrayée. « L'avis, dit-elle, me parut plaisant et je ne pus m'empêcher d'en rire; car j'étais sûre de mes dispositions intérieures pour tout ce qui regarde la foi, et je me sentais prête à donner mille fois ma vie, non seulement pour chacune des vérités de l'Écriture Sainte, mais encore pour la moindre des cérémonies de l'Église[1]. »

On comprend qu'avec une foi pareille il lui en coutât infiniment moins de faire crédit à Dieu. Elle était — c'est une de ces comparaisons qu'elle aimait — comme un soldat qui ne veut pas prendre certaines initiatives, parce qu'il ne se fie pas à ses lumières propres et qu'il sait d'ailleurs ce que c'est que la discipline et l'obéissance au commandement, mais qui attend avec impatience les ordres de son chef et qui estime qu'on ne lui en demandera jamais assez. Elle eût beaucoup donné pour être délivrée de ces confesseurs qui, avec de bonnes intentions, font marcher leurs pénitentes « à pas de tortue »; et combien de fois ne répétera-t-elle pas en gémissant qu'elle a été vingt ans sans en trouver un qui la comprît! « Eh, quoi! se disait-elle, est-ce que saint Pierre y a perdu, de s'être jeté à la mer, malgré la peur dont il fut saisi? » Voilà ce qu'elle aimait à se mettre sous les yeux, comme elle aimait à s'écrier avec saint Paul: « Je puis tout en Dieu; » ou avec saint

1. *Vie*, XXXIII.

Augustin (car d'instinct elle n'aimait que les grandes autorités) : « Seigneur, commandez-moi ce que vous voulez, et donnez-moi ce que vous me commandez ! »

Jusqu'ici elle était dans le premier degré de l'oraison, où elle ne se mettait, où elle ne se maintenait le plus souvent qu'avec effort. Aussi se compare-t-elle à celui qui, pour arroser son jardin, a besoin de tirer lui-même l'eau du puits, à force de bras. L'eau de la grâce est encore rare, et elle repose en des couches profondes où il faut aller la chercher à la sueur de son front. Mais voici que Dieu vient en aide à l'âme comme l'ingénieur vient en aide au jardinier. A celui-ci on donne une machine, une *noria* qui, avec une peine bien réduite, quoique réelle encore, amène si bien l'eau à fleur de terre qu'on n'a plus qu'à la diriger facilement sur toutes les fleurs du jardin. Ainsi fait Dieu au second degré de la vie mystique. Ce nouveau contact de l'âme avec l'eau de la grâce étant accompagné de moins d'effort, on l'appelle oraison de quiétude. Celle qui en éprouve les bienfaits les caractérise très nettement : « dès que je commençai à avoir une oraison surnaturelle, j'entends de quiétude. » Elle insiste ailleurs (au ch. XXXII du *Chemin de la Perfection*) : « A mon avis, c'est avec cette sorte d'oraison que Dieu donne le premier signe qu'il exauce notre demande et qu'il va, dans ce monde, nous faire entrer en possession de son royaume. Cette oraison est surnaturelle et par conséquent au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. »

Un tel état faisait-il en quelque sorte le vide dans son âme et suspendait-il sa vie spirituelle ? Certes, ce n'est point là ce qu'elle a expérimenté. C'est le péché qui « a fait le vide » dans l'âme ; et ce vide,

Dieu vient le combler : il le comble avec le sentiment qu'il lui donne d'être rapprochée de la source unique et féconde de toutes les vertus. La conscience de ce rapprochement supprime l'effort, il ne supprime pas la volonté. Du côté de Dieu, il est vrai, celle-ci se borne à donner son consentement; mais du côté des facultés dont elle dispose, elle reste bien maîtresse, et elle garde assez d'empire sur l'entendement et la mémoire pour les faire rentrer peu à peu dans le recueillement. Ce recueillement enfin, sachons bien le voir tel qu'il est dans les descriptions que la sainte nous en donne, ou sous forme de conseil, ou en avouant purement et simplement les merveilles qu'elle expérimente. Sans doute elle fuit les raisonnements et elle estime qu'en de pareilles circonstances l'entendement n'est qu'un « faiseur de bruit »; ou bien encore que vouloir argumenter serait jeter sur l'étincelle divine des morceaux de bois grossiers qui l'éteindraient. Mais que faisait-elle donc, elle, la mystique à l'intelligence si fine et si pénétrante[1]? « L'entendement, dit-elle, se trouve si près de la lumière qu'il se voit investi de ses clartés; et moi-même, malgré ma misère, je ne puis plus me reconnaître. Voici ce qui m'est arrivé dans cette oraison de quiétude. Quoique d'ordinaire je n'entende presque rien dans les prières latines et surtout dans les psaumes, souvent néanmoins je comprenais le verset latin comme s'il eût été du castillan; j'allais plus loin, j'en découvrais avec bonheur le sens caché. »

Le plus souvent elle se bornait à prier Dieu de lui continuer ainsi ses grâces. Elle priait pour l'Église, pour ceux qui s'étaient recommandés à elle, pour les

1. *Vie*, XV.

âmes du purgatoire, et cela « sans bruit de paroles, mais avec un vif désir d'être exaucée ». En toutes ces prières, elle reconnaissait son néant, et elle trouvait son bonheur dans le dépouillement universel de tout ce qu'elle sentait encore d'humain et de terrestre. Elle en était récompensée par un courage calme, se sentant prêt à tout, et par une ferme confiance dans son salut. Bref l'amour prenait plus solidement que jamais la place de la crainte; car, dit-elle, « la confiance que ces grâces proviennent de Notre-Seigneur, produit plus d'effet que toutes les craintes imaginables sur certaines âmes naturellement aimantes et sensibles aux bienfaits[1]. Le souvenir des faveurs reçues est plus puissant pour ramener à Dieu des âmes ainsi faites que la plus vive peinture de tous les châtiments de l'enfer. C'est du moins ce qu'éprouvait la mienne, quoiqu'elle fût faible dans la vertu. » Et de quelle façon l'éprouvait-elle? Il lui est impossible de s'en taire. « Seigneur, s'écrie-t-elle, dans le récit de sa vie, avec quelle grandeur vous avez daigné faire éclater à mon égard la magnificence de votre miséricorde! Ceux qui en sont témoins en demeurent éperdus, et souvent j'en tombe moi-même ravie : je puis mieux alors faire monter vers vous mes cantiques de louange. »

*
* *

Cependant l'eau de la grâce monte encore, c'est maintenant une source jaillissante, c'est une rivière qui court et qui arrose tout là où elle passe : il n'y a plus d'effort à faire pour l'amener, « il n'y a plus

1. Deux expressions qui s'appliquent à elle plus qu'à toute autre.

qu'à la conduire ». — Enivrée de cette eau que Dieu lui verse à longs traits, l'âme sent l'union devenir plus étroite; presque entièrement mort aux plaisirs du monde, l'être tout entier n'aspire plus qu'à se reposer avec ravissement dans la jouissance de son Dieu.

Dans la description qu'elle donne au sortir même d'un de ces moments de la troisième union, la sainte jette sur ces nouveaux phénomènes une lumière dont elle se réjouit comme d'une grâce de plus. Jusque-là ses facultés intellectuelles étaient encore occupées des choses extérieures et du passé. Maintenant continuent-elles à agir? oui, mais uniquement pour déverser, pour ainsi dire, au dehors le bonheur dont elle est inondée. « Elle est comme la femme de l'Évangile qui, après avoir retrouvé la drachme perdue, appelle ses voisines et les convie à partager sa joie. A l'exemple de David, elle chante, elle compose des poésies. » Ce n'est pas un travail de son esprit, mais un jet de son âme tourmentée par l'amour. Elle est pleine de vie, mais d'une vie qui s'abandonne, elle se voit changée, enrichie de dons nouveaux, métamorphosée sans savoir comment. Son âme s'unit manifestement avec Dieu.

Cette sublime union comporte toutefois chez elle certains degrés par lesquels, à son avis, elle s'approchait plus ou moins de l'union parfaite. Tantôt elle se sentait mener tout à la fois la vie contemplative et la vie active. Elle pouvait s'occuper d'œuvres de charité, de lectures, d'affaires relatives à son état ; mais en faisant tout cela elle sentait bien que la meilleure partie de son âme était ailleurs. Il lui arrivait enfin de voir son entendement et sa volonté enchaînés, alors que son imagination et sa mémoire vagabon-

daient. Mais elle avait beau souffrir de cette lutte, l'union l'emportait : son corps partageait le plaisir dont son âme était remplie, et toutes ses vertus en recevaient une vigueur croissante.

Dans cet accroissement continu des dons surnaturels reste une dernière forme de l'union : l'âme de la contemplative ne peut plus s'occuper absolument de rien d'humain. Ce n'est plus alors une eau qui coule, c'est une eau qui tombe de toutes parts, comme la pluie qui féconde et du bienfait de laquelle n'est privée aucune parcelle du jardin.

A quoi devons-nous ici, quant à nous, prêter le plus d'attention ? A ce que le phénomène a de divin et de surnaturel ou à ce qu'il garde encore de vie humaine et à ce qu'il en fait ? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, même au point de vue religieux et pour la gloire de la véritable vie mystique, il y a lieu d'insister surtout sur le second de ces deux groupes de phénomènes ; car la méconnaissance qu'on en affecte est peut-être ce qui est aujourd'hui le plus de nature à défigurer la physionomie des saints ; on les confond tous uniformément dans une sorte d'anéantissement universel, et on dit ensuite : Si l'action de Dieu supprime tout, quelle est donc cette grâce purement destructive ? Où est son bienfait et que devient la divinité de son caractère ?

Or, la grande carmélite nous le dit expressément : elle s'aperçoit bien, dans de tels états, que ses sens se ferment, qu'elle ne peut ni former ni prononcer une parole ; mais le fond de son âme n'est pas atteint par cette défaillance superficielle. Loin de là ! La vie qui abandonne la surface se réfugie toute à l'intérieur et s'y exalte sans avoir besoin d'autre aliment que le sentiment de la présence de Dieu. « Toutes les forces

extérieures l'abandonnent : sentant par là croître les siennes, elle peut mieux jouir de sa gloire[1]. » Mais nous parlions tout à l'heure de défaillance ; même pour le corps, le mot n'est pas exact, ou il faut tout au moins le bien comprendre. Si le corps n'a plus rien à donner à ses relations sensibles avec le monde, il garde ou plutôt il retrouve au-dedans de lui-même une vigueur inaccoutumée. « Quelque temps que dure cette oraison, elle ne nuit pas à la santé ; il en a été du moins ainsi pour moi, et je ne me souviens point d'avoir reçu de Dieu une telle faveur, même au plus fort de mes maladies, sans en éprouver un mieux très sensible. »

Ce surcroît d'énergie intime est-il uniquement l'effet de l'accroissement des forces spirituelles dont il est accompagné ? Est-il à son tour pour quelque chose dans la forme particulière que celles-ci vont revêtir ? En tout cas, écoutons encore une fois la sainte : « L'âme, après cette faveur, se sent un tel courage, que si, en ce moment, on mettait son corps en lambeaux pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la plus vive consolation. C'est alors que germent en elle comme à l'envi les promesses et les résolutions héroïques, la vivacité des désirs.... » Elle est donc bien loin de se rétrécir et de se ramasser sur elle-même en une jouissance maladive et en une rêverie sans conscience la mettant indifféremment à la merci de toute suggestion quelle qu'elle soit. Au moment même où Dieu commence à lui prodiguer ses faveurs, elle raisonne, pour ainsi dire, avec lui, elle prend les intérêts de sa gloire, et le supplie dans son humilité de ne pas les compromettre en sa personne. « Souvent

1. *Vie*, XVIII.

dit-elle, j'ai laissé échapper ces paroles : Seigneur, prenez garde à ce que vous faites, ne perdez pas si tôt le souvenir de mes si grandes offenses. Ne vous suffit-il pas d'avoir voulu les oublier afin de m'en accorder le pardon ? Je vous supplie d'en garder la mémoire pour modérer vos largesses. Ne mettez pas, ô mon créateur, une liqueur si précieuse dans un vase si fragile. Ne déposez pas un semblable trésor dans un cœur où le désir des consolations humaines n'est pas, comme il devrait l'être, encore entièrement éteint. » Et ce n'est point là un pur gémissement[1]. « Pleinement convaincue que les fruits du jardin ne viennent pas d'elle, elle peut désormais commencer à les distribuer sans crainte de s'appauvrir. Elle fait connaître par divers signes les trésors du ciel dont elle est enrichie ; elle souhaite ardemment d'en faire part aux autres et demande instamment à Dieu de n'être pas seule à les posséder. Déjà elle travaille au bien spirituel de son prochain sans presque s'en apercevoir.... »

Quand parle-t-elle ainsi ? Ce n'est pas seulement dans les élans lyriques de ce que le dédain de quelques-uns appellera ses crises ; c'est dans les lettres remplies de bon sens où elle fait l'éducation mystique de son frère, et où les explications qu'elle lui donne pourraient se résumer dans la formule suivante : les sentiments passent, les grâces restent.

« Lorsque le Seigneur s'empare d'une âme, il lui donne graduellement un empire souverain sur toutes les choses créées. Le sentiment de sa présence et la suavité que l'âme goûte alors passent, il est vrai, comme si vous n'aviez rien éprouvé ; c'est précisément

1. *Vie*, XVIII et XIX

ce dont vous vous plaignez ; mais cela doit s'entendre seulement des impressions des sens que Dieu a voulu appeler à partager la joie dont l'âme est inondée, et non de l'âme qui possède toujours cette faveur et qui n'en demeure pas moins très riche de grâces, comme les effets ne tardent pas à le démontrer. »



Nous n'en avons pas fini cependant avec les effets sensibles et plus ou moins passagers de cette action surnaturelle.

Jusqu'ici tout se passait « à l'intérieur », presque toujours de la même manière, avec une suite d'états ayant leur commencement, leur milieu, leur fin — ce sont les expressions mêmes de celle que nous n'avons guère ici qu'à écouter. Nous en venons maintenant avec elle à des faits dont une partie se passe à « l'extérieur ». Cela veut-il dire qu'étant plus corporels et plus physiques, ils soient d'une essence moins noble et aient une valeur plus douteuse? Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend; car elle dit expressément que ces phénomènes sont « d'un ordre plus élevé », et elle le prouve dans les descriptions si sincères qu'elle en donne sous le coup même ou au lendemain de ces sublimes contacts. Il est bien certain que tant que dure cette partie exclusivement contemplative de sa vie, jamais on ne remarque en elle, ni amoindrissement, ni recul de spiritualité. Son âme ravie a beau soulever son corps et en troubler les fonctions; nous la voyons constamment marcher vers un amour de plus en plus pur et vers la création, vers l'emploi, vers l'application de plus en plus efficace de ce qu'elle aime tant à appeler « les forces apostoliques ».

Dans sa *Vie*, écrite vers 1565, elle groupe ensemble

ce qu'elle appelle ravissement, élévation ou vol de l'esprit, transport, extase : tous ces noms, dit-elle alors, expriment la même chose.

Or, dans l'union, qui précédait tous ces états, « nous trouvant encore, pour ainsi dire, dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et avec un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement, on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur nous avec une impétuosité si soudaine et si forte, que vous voyez, que vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever. »

Le lecteur ne pourra échapper ici au souvenir de ces beaux vers du poète.

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur....

Mais si « inspiré » que soit le poète, au sens convenu du mot, nul d'entre nous ne voit dans ces vers autre chose qu'une suite de belles métaphores. Si nous disons maintenant que la mystique éprouvait réellement dans tout son corps les effets de cette force extérieure qui la transportait, nous renverra-t-on de nouveau vers les grandes formes de la névrose? Mais nous sommes ici à mille lieues de l'état passif ou de l'agitation désorganisatrice de la maladie. En réalité, l'état surnaturel que nous étudions est aussi supérieur à l'un qu'à l'autre de ces deux états, quoique superficiellement il ressemble à tous les deux.

« Comme vous ne savez où vous allez, nous dit la sainte, la faible nature éprouve à ce moment, si

délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. » — « L'âme, ajoute-t-elle, doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents. Il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut lui arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire par lui, où il lui plaît. » En vain elle-même, par une sorte de honte, fruit de l'humilité, lutte-t-elle, se cramponne-t-elle ou se jette-t-elle à terre pour dissimuler ces phénomènes aux yeux des autres.

« Tous mes efforts, dit-elle, étaient inutiles; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre. »

La description des effets physiques, il est vrai, ne s'arrête pas là. Elle s'en souvient, son corps devenait souvent si léger qu'il n'avait plus de pesanteur. Il restait en même temps comme mort, dans une impuissance absolue d'agir, conservant « l'attitude où il avait été surpris ». Impossible de nier, dira-t-on; c'est la catalepsie! — En effet! mais en médecine même un symptôme ne vaut que par la place qu'il tient dans une série de faits qui évoluent en se déterminant les uns les autres; c'est de l'ordre dans lequel ils se succèdent, c'est de la fin où ils tendent et aboutissent qu'ils tiennent leur signification véritable. Or, avons-nous donc ici devant nous la catalepsie du vulgaire somnambule?

Admettons cependant (allons jusque-là!) que naturellement et physiquement sainte Thérèse ait été dans l'état de cet hypnotisé qui va subir une suggestion irrésistible. Nous le savons, la suggestion

qui agit sur un sujet préparé, suspend les sens, en crée presque de nouveaux, transforme l'imagination, entraîne la volonté sans trouver en elle de résistance, impose enfin des mouvements que le sujet exécute par cela seul qu'on l'oblige à se les représenter. Eh bien! où est dans notre mystique la suggestion première de laquelle tout dépend? La voici : « Tout d'un coup, l'âme sent en elle je ne sais quel désir de Dieu. » Et le reste suit! Quels sont maintenant les effets? Celle qui les éprouve les analyse avec une sagacité surprenante : elle sent la puissance souveraine de Dieu, elle la craint, mais en même temps elle l'aime et elle la bénit. Elle devient plus étrangère que jamais aux choses de la terre, mais elle se rend compte qu'elle est encore trop éloignée des choses du ciel, et, affligée de se voir absente d'un bien qui renferme tous les biens, « elle sent croître sa soif de Dieu et la rigueur de sa solitude. Elle se voit comme crucifiée entre ciel et terre, et il lui semble qu'elle va se consumer dans le désir de mourir. » C'est un martyre assurément, mais qui, comme le martyre proprement dit, est accompagné de foi, d'amour et d'espérance : aussi le corps même va-t-il se sentir bientôt régénéré. « Souvent infirme et travaillé de grandes douleurs avant l'extase, il se sent plein de santé et admirablement disposé pour l'action. » — « Parvenue à cette hauteur, l'âme ne forme pas seulement des désirs pour Dieu, mais elle reçoit de lui la force de les réaliser.... »

« L'âme n'est plus ce jeune oiseau couvert d'un léger duvet, elle a de puissantes ailes pour prendre son essor vers le ciel. Le moment est venu pour elle de lever hautement l'étendard de Jésus-Christ. Elle monte, ou plutôt le Seigneur la transporte à la plus

haute tour de la forteresse dont elle a la garde, et elle arbore à son sommet la bannière de Dieu. De cette hauteur où elle se voit en sûreté, elle regarde ceux qui sont dans la plaine; loin de redouter les dangers des combats, elle les appelle, parce que Dieu lui donne comme la certitude de la victoire.... La voilà maintenant, cette âme, chargée tout ensemble et de la défense de la forteresse et de la culture du mystique jardin. Elle ne respire que pour accomplir en tout la volonté de son maître.... Son unique vœu est désormais de ne rien posséder en propre, et que le Seigneur dispose de tout selon son bon plaisir et selon les intérêts de sa gloire.... »

Environ dix ans après avoir écrit ces lignes, elle reprenait une fois de plus l'analyse de ses états et elle confirmait l'exactitude de la description qu'on vient de lire. La seule différence qu'elle aperçut[1], après une expérience et une attention réitérée, était celle-ci : « Si l'extase est un état où l'âme, secouée plus vivement, comprend mieux que dans l'union les biens dont elle jouit, à son tour, le ravissement proprement dit est supérieur à l'extase : il est plus prompt, il dérive plus vite d'une simple connaissance que Dieu donne au plus intime de l'âme, et les vertus qui en découlent sont encore plus grandes que dans l'extase. Bref, le ravissement confine davantage au vol de l'esprit et au transport, états où l'âme se sent à la fois plus libre et plus prête à se donner à Dieu. »

De plus en plus, nous en acquérons la certitude, les phénomènes physiques n'apparaissent en notre héroïne que comme un épisode inévitable entre les

1. Voir *Relation au P. Rodrigue Alvarez*, *Lettres*, III, 434.

efforts de l'oraison croissante et la jouissance des dons spirituels venus au-devant d'elle pour transformer tout son être. Ici le corps n'est point agent, il est patient, il ne suggère rien ; et si le sentiment qu'il a de sa force réparée contribue dans une certaine mesure au mâle courage qui s'apprête à se servir de lui, cet accroissement même de vigueur, il ne le tient que d'une influence spirituelle, et il rend ainsi à l'âme ce qu'il en a reçu.

Cette relation de 1575 n'est pourtant pas encore le dernier mot de la grande contemplative qui s'étudie, qui se connaît, qui se raconte si bien. En 1578 elle écrivait le *Château de l'âme*. Les allégories diffèrent, les analogies explicatives évoquent des images d'un autre genre ; mais le fond est le même[1], et le mouvement de la vie mystiqne se dessine dans la même ligne, toujours soutenue, toujours ascendante dans ce que Platon eût appelé sa dialectique intérieure. Nous reviendrons bientôt à ce sublime ouvrage pour y chercher ce qui s'y trouve surtout, des conseils donnés aux contemplatifs avec plus d'autorité et plus de clarté que jamais. Ce qu'au point de vue qui nous occupe actuellement il ajoute aux confidences précédentes, c'est la description plus complète de la *dernière demeure* où l'âme de la sainte est parvenue.

Jusque-là le mariage spirituel était préparé ; l'at-

1. Sainte Thérèse dit d'ailleurs en son avant-propos : « Je n'ajouterai guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit sur cette matière, et je crains, à vrai dire, de répéter presque la même chose ». Pourtant au chap. II, elle se laisse aller à dire : « Saisissant mieux, ce me semble, aujourd'hui certaines choses et surtout les plus difficiles, je pourrai en parler d'une manière moins incomplète ».



tente causait à l'âme privilégiée un vrai martyre, qui à la vérité n'avait rien de commun ni avec la maladie naturelle, ni avec les tourments causés par le démon : il laissait même la volonté retrempée et l'intelligence éclairée, car il n'avait pour cause que des désirs plus assurés que jamais de la valeur des biens si attendus. L'union cependant n'était pas consommée. Elle va l'être enfin. Alors, plus de troubles ni de peines intérieures ; le désir même de souffrir ne cause plus d'inquiétude. Les ravissements impétueux, les extases, les vols de l'esprit deviennent rares. « Soit qu'elle ait trouvé le lieu de son repos[1], soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans ces demeures elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse parce qu'elle se trouve en compagnie de son divin époux, Notre-Seigneur ne l'a pas plutôt mise dans ces demeures et ne lui en a pas plutôt fait voir toutes les beautés, qu'elle perd cette grande faiblesse qui lui était si continuelle et si pénible. »

Ainsi, tout redevient intérieur, et du fond de l'âme si éprouvée surgit une force toujours plus prête et toujours plus apte à l'action. « C'est là, mes filles, que tend l'oraison, et dans le dessein de Dieu ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais des forces tout apostoliques pour servir notre Époux. »

Tel est bien l'état où arriva cette prétendue névrosée. En 1581, elle fait parvenir la rédaction de sa *Dernière demeure* au P. Rodrigue Alvarez, par l'intermédiaire de Marie de Saint-Joseph, et elle écrit :

1. Voyez le *Château intérieur*, 7[es] demeures, chap. III et IV.

« Dites-lui que la personne qu'il connaît est arrivée à cette demeure et jouit de la paix dont il y est parlé, qu'elle vit dans un repos profond ». Mais, nous le verrons bientôt, ce repos n'était pas l'engourdissement : il était la possession de soi-même dans la direction féconde d'un héroïque apostolat.

*
* *

Il nous faut pourtant revenir sur nos pas ; car nous devons examiner avec Thérèse d'autres dons, qui certainement sont liés aux premiers, mais qui s'en distinguent. Ils s'en distinguent parce que la vie personnelle de la servante de Dieu n'y prend pas, semble-t-il, une part aussi active. Ils s'en distinguent parce que le caractère surnaturel en est plus accusé, au point de se rapprocher de plus en plus du miracle. Ils s'en distinguent encore parce que s'ils sont, dans le cas présent, une récompense de l'extraordinaire sainteté de celle qu'ils honorent, celle-ci, en définitive, ne veut pas les confondre avec la sainteté même. Elle les accepte avec respect et reconnaissance, mais elle ne les accepte pas sans tremblement ; ils la convient, elle le sent, à des vertus plus hautes, ils lui en font comme un devoir redoutable ; mais enfin ils ne sont pas ces vertus, et alors qu'il n'y a jamais doute sur la valeur de l'humilité, du dévouement, de la prière et de l'amour de Dieu, il peut toujours y avoir doute sur ce que ces phénomènes extraordinaires vaudront pour le salut de celui qui les éprouve.

Que sont donc ces phénomènes ? On le sent d'avance : ce sont les visions, les apparitions, les révélations, et certains dons qu'il est permis d'appeler secondaires (à côté des autres), comme le discernement des esprits, la seconde vue ou la prophétie.

Ces faits tombent-ils, pour ainsi dire, dans sa vie comme des coups de foudre isolés ? Non. « Lorsqu'il a plu à Dieu, dit-elle, d'élever une âme dans cet état, il lui découvre peu à peu les plus profonds secrets... ; c'est dans ces ravissements et dans ces extases qu'il lui accorde les véritables révélations, les faveurs insignes et les hautes visions. »

Disons d'abord ce que ces visions ne furent pas. « Jamais elle n'a rien vu des yeux du corps », ainsi qu'elle le déclare souvent, et en particulier dans sa Relation de 1575 au P. Rodrigue Alvarez. Dix ans plus tard, dans le chapitre des *Sixièmes demeures*, du *Château de l'âme*, elle renouvelle cette déclaration. « Arrive-t-il qu'on voie même des yeux du corps ? Je l'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé, et dont l'intérieur m'est si connu, n'a jamais eu de vision de cette sorte. » Il est donc impossible de parler ici d'hallucination. La plupart de ses visions furent, comme elle le répète tant de fois, des visions intellectuelles. Pour comprendre en quoi elles consistaient, il n'y a rien à tenter en dehors des explications qu'elle donne elle-même. « Que si je dis que je ne vois Notre-Seigneur ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, attendu que la vision n'est point imaginaire, on me demandera sans doute comment je puis savoir et affirmer qu'il est près de moi avec plus d'assurance que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne ou aveugle, ou dans une très grande obscurité, n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle. Toutefois ma comparaison n'est point exacte, elle n'exprime qu'un faible rapport ; car la personne dont je parle acquiert, par le témoignage des sens, la certitude de la présence de l'autre, soit en la touchant, soit en l'entendant parler ou se remuer.

Dans cette vision il n'y a rien de cela : point d'obscurité pour la vue; Notre-Seigneur se montre présent à l'âme par une connaissance plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voie ni soleil, ni clarté, non; mais je dis que c'est une lumière qui, sans qu'aucune lumière frappe nos regards, illumine l'entendement afin que l'âme jouisse d'un si grand bien. Cette vision porte avec elle de très précieux avantages[1]. »

Les « visions imaginaires » apparaissent à la sainte comme étant d'un ordre moins élevé; et cependant elle se laisse aller à dire que quelquefois elles lui semblent, sous certains rapports, plus profitables; car elles sont « plus en harmonie avec notre nature ». A quoi donc les comparerons-nous? Aux représentations intérieures très nettes et très colorées dans lesquelles un grand artiste voit d'avance son personnage avant de le représenter dans le marbre ou sur une toile? En tout cas, ce ne pourrait être là qu'une analogie; car, tout en acceptant ce mot courant d' « imaginaires », la sainte tient à établir qu'à son avis l'imagination ne peut pas se les donner à elle-même : elle les subit et ne les fait pas. C'est du moins ce dont elle est convaincue en ce qui la concerne, tant les visions dont son imagination a été ravie dépassaient les capacités naturelles de cette faculté. L'imagination ordinaire, elle le sait, peut, avec un grand effort, se représenter Notre Seigneur; mais la figure qu'elle croit voir alors est inanimée et morte comme un portrait. Ici, quelle différence!

1. Dans quelques autres descriptions cependant, la sainte se donne comme recevant certaines indications plus précises : par exemple la vision est à droite ou à gauche; mais le caractère immatériel du signe mystérieux qui l'avertit n'en est pas altéré. La vision est intellectuelle et non imaginaire.

« Il est des personnes, et j'en connais plusieurs, dont l'imagination est si vive et dont l'esprit travaille de telle sorte qu'elles croient voir très clairement tout ce qu'elles pensent. Mais si elles avaient eu de véritables visions, elles reconnaîtraient sans ombre de doute que les leurs ne sont que des chimères. Comme elles sont un pur travail de leur imagination, non seulement elles ne produisent aucun bon effet, mais elles les laissent beaucoup plus froides que ne ferait la vue de quelque dévote image ; en outre, elles s'effacent de l'esprit beaucoup plus vite qu'un songe, ce qui achève de prouver le mépris qu'on en doit faire. Dans les vraies apparitions de Notre-Seigneur dont je parle, c'est tout le contraire. Car, lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, cet adorable Maître se présente à elle tout à coup, remue tous ses sens et ses puissances et, après l'avoir agitée de trouble et de craintes, la fait jouir d'une heureuse paix. De même que quand saint Paul fut renversé sur la route, il y eut en l'air une violente tempête, de même il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme, qui est comme un monde inférieur ; mais un instant après, comme je l'ai dit, tout est dans un calme divin. L'âme est alors instruite des plus grandes vérités, d'une manière si admirable, qu'elle n'a plus besoin de maître qui en donne l'intelligence. Celui qui est la véritable sagesse l'a rendue capable, sans aucun effort de sa part, de les saisir et de les comprendre. Elle garde pendant quelque temps une telle certitude que cette vision vient de Dieu, que, quoi qu'on puisse lui dire de contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée[1]. »

1. Le *Château intérieur*, 6es demeures, chap. IX.

De telles visions sont bien loin de celles qui viennent de la fièvre ou de la peur, ou d'un désordre enfin des centres nerveux, et qui n'ont d'autre caractère saillant que leur incohérence. Elles ont un sens, elles ont un but, et celle qui les reçoit s'introduit elle-même dans le drame qui s'y joue, elle y a son rôle. C'est par là qu'elle dépasse de si haut la plupart des mystiques, et qu'elle apparaît au milieu d'eux avec une physionomie si originale. Elle discute, nous en avons déjà vu des exemples, avec Celui qui lui apparaît. Quand le Christ lui dit : « Ne crains pas, ma fille, que personne puisse jamais te séparer de moi », elle se rassure et jouit en paix de son bonheur. Mais voici que la scène change ou s'agrandit. « Le Seigneur m'apparut alors dans une vision imaginaire, comme d'autres fois, au plus intime de mon âme, et, me donnant sa main droite, il me dit : « Vois ce clou ; « c'est un signe qu'à partir de ce moment tu seras mon « épouse ; mon honneur sera le tien, et ton honneur « sera le mien ». Cette grâce fut si puissante que j'étais comme ravie, hors de moi, et dans ce transport je dis au Seigneur : « Ou transformez ma bassesse ou ne m'accordez pas une telle faveur ».

Dans cette vision comme dans beaucoup d'autres, il y a donc eu des paroles entendues..., entendues comme les formes et les figures étaient vues. « Ce divin langage n'est pas sensible aux oreilles du corps, et néanmoins l'âme le perçoit d'une manière plus distincte que s'il lui arrivait par l'ouïe. On essaierait en vain de refuser de l'entendre ; car indépendamment de notre volonté il obtient bon gré mal gré une attention parfaite à ce que Dieu veut. »

Qu'une personne douée d'une imagination puissante et adonnée à l'oraison entende comme venant

du dehors ce que lui dit sa conscience, cela, dira-t-on, peut s'expliquer par des causes toutes naturelles. C'est sans doute ainsi que Socrate entendait son démon familier. Il y a comme une répercussion involontaire de la pensée intérieure et réfléchie sur l'image : ce que la première a trouvé dans ses longues méditations, la seconde le traduit tout d'un coup en son langage. Soit! cette explication peut être vraisemblable, exacte même en un grand nombre de cas. Mais l'est-elle encore quand la mystique reçoit des avertissements qui la surprennent, des annonces ou des promesses dont elle ne possède pas les éléments? En est-il surtout de même quand les paroles qu'elle entend lui annoncent des événements futurs, et qu'ensuite ces visions anticipées se réalisent? Quand elle vit, par exemple, du fond de son couvent de Medina del Campo, les quarante jésuites massacrés sur le navire qui les portait au Brésil, l'événement et les récits authentiques qu'on en eut plus tard vinrent confirmer de point en point sa confidence au P. Alvarez. Elle eut ainsi un grand nombre de ces révélations. Qu'en pensait, vers 1560, Pierre d'Alcantara qui venait d'examiner longuement l'état de son âme? « Il ne lui a jamais été rien révélé, disait-il, qui ne se soit trouvé conforme à la vérité ou ne se soit parfaitement accompli, et c'est là une très forte preuve que ses visions viennent de Dieu[2]. » Mais, quelques années plus tard, elle-même, qui a toujours été de la sincérité la plus absolue, ne craignait pas de dire : « De toutes les choses qui m'ont été annoncées dans l'oraison, alors même que ce serait

1. Voyez *Lettres*, III, p. 371 et 378.

2. Les Pères Alvarez et Gaspar de Salazar rendirent le même témoignage en s'appuyant sur des faits mieux connus.

deux ans avant l'événement, il n'y en a eu aucune que je n'aie vu s'accomplir. » Elle avertissait des personnes absentes de dangers qui les menaçaient et les exhortait à prendre à temps les moyens d'éviter le mal qui en pouvait résulter pour elles. Elle rassurait son entourage sur l'issue d'une affaire douteuse et que, de loin, elle voyait se terminer heureusement, sans que les moindres circonstances de temps et de lieu lui échappassent. Il lui arriva souvent de savoir la mort des religieuses de ses monastères avant qu'on ne l'eût informée. Enfin, elle prévit longtemps d'avance l'année de sa mort, qui arriva en effet au temps qu'elle avait marqué.

Ces aboutissements — si l'on peut parler ainsi — de toute la série de ces phénomènes ne jettent-ils pas une vive lumière sur tout ce qui les a précédés ? Il est certain qu'on ne peut guère séparer le commencement et le milieu de la fin qui les couronne. Or, si la fin est d'un caractère surnaturel, comment ne voir dans le milieu et même dans le début que la nature malade ou surexcitée ?

Ce qui, aux yeux de tous, croyants ou incroyants, doit encore relever la nature de ces faits étranges, c'est l'action qu'ils ont eue sur la vie morale de la sainte, c'est la vertu qu'elle en a vu — pour ne pas dire qu'elle en a fait sortir. Le point culminant de ses rapports avec le monde divin, c'est évidemment le phénomène de la transverbération qu'elle raconte au chapitre XXIX de sa *Vie* :

« Voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à diverses reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est extrêmement rare que je les voie ainsi. Quoique j'aie très souvent le bonheur de jouir de la pré-

sence des anges, je ne les vois que par une vision intellectuelle. Dans celle-ci, le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous une forme sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais petit et très beau; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très haute hiérarchie qui ne sont, ce semble, que flamme et amour.... Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps, il le plongeait au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles : en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard et me laissait toute embrasée d'amour de Dieu.

« La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait de faibles soupirs...; mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices : aussi je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est impossible de l'exprimer.... Les jours où je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme une gloire devant laquelle toutes les gloires de ce monde ne sont que néant. »

On sait comment la vue du cœur de sainte Thérèse a confirmé, après sa mort, l'existence de cette blessure par une cicatrice longue et profonde qui le divise presque en entier. Mais quelles ont donc été les suites de cette « absorption délicieuse »? La blessée a-t-elle voulu mourir de langueur? Non, c'est en 1559,

à l'âge de 44 ans, que ce coup l'avait frappée. L'année suivante, en 1560, elle y répondait par un vœu mémorable qui acheva bien de caractériser ce point culminant de son existence. Et quel vœu donc était-ce? Que promettait-elle? De s'infliger quelques nouvelles austérités? De bâtir une chapelle? D'organiser un pèlerinage? De faire brûler des lampes devant un autel? Non, mais de faire toujours en toutes choses ce qui lui apparaîtrait comme le plus parfait ou le plus agréable à Dieu. A cela, qu'avons-nous à ajouter? Une seule chose : elle tint sa parole.

*
* *

Mais les phénomènes surnaturels sont doubles en quelque sorte; et à côté du surnaturel divin, il n'est aucun mystique qui n'ait expérimenté en lui et autour de lui le surnaturel diabolique.

Que le démon ou les démons — c'est-à-dire les esprits qui ont laissé la mort consacrer leur amour contagieux du mal — interviennent dans les choses de ce monde, sainte Thérèse en était certes convaincue, sans même avoir besoin d'en recueillir les preuves. Il lui semblait tout simple que sainte Claire lui apparût et la réconfortât : elle comprenait que le rôle de la douce vierge d'Assise, qui avait tant aimé le bon saint François, n'eût pas été anéanti par la mort et qu'elle vînt encore donner de l'espérance aux amants de la pauvreté, continuateurs de son œuvre. Mais il lui semblait également dans la logique des choses que ceux qui avaient haï la lumière jusqu'au bout cherchassent encore à l'éteindre : ils ne font, aurait-elle dit, que persévérer dans l'esprit de propagande corruptrice, expression de l'énergie malfaisante qu'ils ont créée en eux-mêmes et qui a fixé leur destinée.

Lui eût-on demandé pourquoi ces interventions hostiles ne se manifestent guère avec tant de bruit que dans les couvents ou chez les personnages soumis à tous les élans, mais aussi à toutes les pénitences, pour ne pas dire à toutes les maladies de la vie mystique? Elle n'eût point été embarrassée pour répondre que les gens du monde servent trop bien les intérêts des corrupteurs et que ceux-ci n'ont qu'à les laisser faire : il n'est point surprenant de les voir s'acharner, au contraire, comme ils le font, contre ceux qui se dévouent à faire arriver le règne de Dieu sur la terre....

Quoi qu'il en soit, quelle a été ici l'expérience et quel a été le mode d'action de la grande âme que nous étudions? Évidemment, elle est convaincue que les démons l'ont assaillie plus d'une fois. C'est chez elle une ferme croyance, fondée sur des faits nombreux, qu'elle en a subi les attaques ou spirituelles ou même corporelles, chaque fois qu'elle a travaillé avec une énergie exceptionnelle, soit au bien de l'Église en général, soit au bien d'une âme en particulier. Sans aucune hésitation, elle attribue aux mauvais esprits des actes subits de destruction pour lesquels aucune autre explication ne lui semble possible. Et c'est lorsqu'elle se trouve en présence de ces actes de rage hostile qu'elle s'écrie : « C'est pour moi un signe que là Dieu sera grandement servi. »

Mais dans toutes ces luttes qu'elle est obligée d'entreprendre, ce qui caractérise son attitude n'est assurément ni l'excès de crédulité ni surtout la peur; ce sont exactement les deux états opposés. Elle ne veut voir le plus souvent, dans les attaques réelles pourtant des démons, que « des fantômes » faciles à dissiper avec une lueur de courage. — « Je vois clairement, dit-elle, leur impuissance : fidèle à Dieu, je

n'ai rien à craindre. Ils ne sont forts que contre les âmes lâches qui capitulent sans combat. »

Ce premier sentiment, il est vrai, est celui que tout catholique est obligé d'avoir. Mais il en est un second, d'ordre plus délicat, que Thérèse eut infiniment plus de peine à faire triompher. Dans les états surnaturels qu'elle traversait, extases, visions, révélations, qu'est-ce qui agissait certainement? Était-ce Dieu avec ses grâces? Était-ce le démon avec ses illusions, ses pièges et ses embûches? Dans les débuts de sa vie mystique, des âmes pieuses, comme Gaspar Daza, excellent prêtre, et François de Salcedo, gentilhomme bien connu dans Avila pour son zèle religieux, ne pouvant se résoudre à la croire l'objet de telles faveurs, se réunissaient, conversaient, discutaient longuement et venaient lui dire qu'à leur sens c'était le mauvais esprit qui la tentait et qui la trompait. En plus d'une circonstance elle eut le courage et aussi la douleur d'obéir à des confesseurs qui l'obligeaient à faire contre la vision du Christ comme un mouvement d'exorcisme. Pleine de charité, mais aussi de franchise, elle ne revint jamais sur cet épisode sans éprouver le besoin de se soulager, pour ainsi dire, par l'expression de sa pitié pour ceux qui, voyant le démon partout, lui avaient fait supporter une telle épreuve.

CHAPITRE IV

L'INTELLIGENCE DES DONS. DOCTRINE DE LA SAINTE.

« Recevoir de Dieu quelques faveurs est une première grâce, connaître la nature du don reçu en est une seconde », a dit la sainte. Nous venons de voir par quels efforts elle s'était rendue digne de la première. Elle ne fit pas moins pour mériter la seconde. Peu de personnes, en effet, ont su prêter à ce qui se passait en elles une aussi libre et aussi clairvoyante attention. Dans les relations qu'elle a écrites pour rendre compte de ses états intérieurs, on trouve à chaque instant des observations comme celles-ci : « A mon avis.... Ce n'est pas une illusion de ma part.... Je l'ai remarqué avec le plus grand soin. » — Ou encore : « Malgré son assurance et sa certitude (c'est d'elle-même qu'elle parle) elle ne laissait pas de veiller à n'être pas la victime d'une illusion[1] ». Aussi a-t-elle grand soin de noter exactement toutes les nuances, de ne jamais rien raconter qu'avec l'indication des circonstances les plus précises, de ne rien affirmer qu'avec les réserves nécessaires. Que de fois, dans les citations mêmes que nous avons faites, n'a-t-on pas lu, par exemple, ces mots : quelquefois... souvent...

1. Voyez *Lettres*, III, 143, 427, 437, etc.

— Elle se garde d'établir des règles absolues et uniformes là où des causes multiples lui paraissent pouvoir agir et où elle s'applique à les démêler.

Ces causes diverses, elle les voit admirablement : c'est la nature, ou saine ou malade — c'est le démon — c'est Dieu.

La nature proprement dite résulte surtout du tempérament, et elle a son expression la plus complète dans le caractère. Il faut admettre sans doute que Dieu transforme comme il lui plaît les intelligences et les cœurs. Cependant l'illustre patronne des mystiques tient pour établi que la plupart du temps Dieu conduit chacun dans les voies auxquelles son caractère le dispose, et il n'en est aucune au bout de laquelle on ne puisse trouver la sainteté. Aux uns convient l'amour, aux autres la crainte. La « complexion » y est pour quelque chose; et quand don Laurent de Cepeda veut s'éclairer sur certains caractères extérieurs de son oraison qui le préoccupent, sa sœur ne craint pas de les lui expliquer par son tempérament sanguin.

Si elle tient compte de ces causes, à plus forte raison a-t-elle le souci d'analyser l'action des facultés intellectuelles : et là elle est vraiment psychologue. Elle l'est spontanément, librement. Cinq ou six mots de la scholastique ou de la théologie courante lui ont suffi pour retrouver dans son expérience personnelle les choses qu'ils expriment. Après les avoir vues en elle, elle les suit chez les autres; et alors elle en mesure les écarts ou les excès, comme elle mesure ailleurs toute l'étendue et toute la sublimité possible de leur essor. Elle pressent que la volonté et l'amour sont étroitement unis. Elle est heureuse de s'instruire sur la nature de l'imagination et de découvrir —

sur l'indication d'un docteur, il est vrai — qu'elle ne se confond pas avec l'entendement. Elle sait qu'elle est soumise, dans le monde intérieur, à des mouvements naturels « aussi impossibles à arrêter que ceux du ciel » et dont ni l'entendement ni la volonté ne sont responsables. Autrement elle voit tous les pièges qu'elle sème sous les pas des mystiques, si, la laissant toujours aller de son allure, ces facultés supérieures négligent de la gouverner d'après les principes qui leur sont propres : elle voit le péril plus grand encore lorsque le mystique veut se contenter des plaisirs sensibles d'une dévotion trop facile.

Voyez comme elle marque avec sûreté les étapes de cette déviation psychologique! Une certaine défaillance due, soit aux austérités et aux veilles, soit à la faiblesse de la complexion, dispose quelques âmes à une sorte de jouissance paresseuse et rêveuse. Voilà le fond premier. « Dans cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on appelle le sommeil spirituel (qui va un peu au delà de la consolation désirable); « elles *s'imaginent* que l'un ne va pas sans l'autre, et *s'abandonnent* à une sorte d'ivresse ». Ainsi l'imagination cède à l'attrait instinctif qui agit sur les sens; mais le sujet, qui était maître d'y résister, s'y abandonne, et les effets de cette abdication ne vont pas tarder à se faire sentir. « Cette ivresse augmentant parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la *prennent* (voilà le jugement faussé qui entre en scène) pour un ravissement et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de la santé[1]. »

Toutes ces analyses, il est aisé de le voir, sont par-

1. *Le Château intérieur*, 4e dem., chap. III.

faitement réfléchies et voulues. Mais voulues par pure curiosité psychologique? Non : car celle qui les poursuit tient à le répéter : « Le plus souvent nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas ».

Cette connaissance de soi-même a cependant son péril; c'est de nous faire trop voir nos misères et ainsi de nous décourager. Mais c'est en vain que des confesseurs maladroits ont voulu maintenir leur pénitente dans cette observation déprimante de ses faiblesses. Certes, elle a conscience de les bien connaître, et elle n'en fuit pas les aveux; mais, devançant à la fois Pascal et Malebranche, elle explique en termes admirables comment l'homme ne se connaît bien tout entier que s'il se connaît en Dieu, son créateur et son idéal. Or, c'est bien là la méthode qu'elle suit; c'est bien elle-même que, sans le vouloir, elle donne en modèle à ses sœurs quand elle leur dit : « Le meilleur moyen, à mon avis, d'acquérir une parfaite connaissance de nous-mêmes est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Nous tirerons de là deux avantages : l'un de mieux voir notre néant à côté de la grandeur divine...; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent.... Lorsque nous demeurons enfouies dans la considération de notre misère..., au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent.... Arrêtons nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints, et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre[1]. »

1 *Le Château intérieur,* 1re dem., chap. II.

Comprend-on maintenant comment ses sublimes excès dans la peinture de ses péchés n'aient pu ni ternir la pureté de son amour, ni refroidir son enthousiasme, ni briser sa volonté ? Elle a voulu savoir — autant qu'une créature humaine le peut savoir — ce qu'était Dieu, ce qu'était son infinie perfection. Quand elle a entendu démontrer par un dominicain que Dieu était réellement présent partout et en tous, comme elle en avait d'ailleurs le pressentiment, elle a tressailli d'aise : cette découverte métaphysique a été pour elle comme le pendant de la leçon qu'elle avait si bien comprise sur la distinction de l'imagination et de l'entendement. Mais ce qu'elle a su de Dieu, c'est surtout dans son expérience intime et dans ses contacts avec lui qu'elle l'a trouvé.

Elle y a trouvé d'abord tout ce qu'il faisait en elle sans elle. Ici, ce n'est pas seulement la théologie qui l'éclaire. Elle a des lumières à elle dont elle a été, non pas éblouie, mais éclairée. Elle s'est demandé, par exemple, comment elle pouvait distinguer ce que l'entendement se dit à lui-même et ce que lui dicte l'esprit de Dieu. Et voici sa double réponse.

D'abord, entre les paroles qui viennent de nous et celles qui viennent de Dieu il y a la différence qui se trouve entre parler et écouter. Mais cette différence n'est pas la seule. Quand nous écoutons Dieu, écoutons-nous et entendons-nous un être qui ne parle que comme nous ? Il s'en faut. « Les paroles qui viennent de l'entendement ne produisent aucun effet, tandis que celles qui viennent de Dieu sont paroles et œuvres tout ensemble. C'est pourquoi, lors même qu'il les profère, non pour enflammer notre amour, mais simplement pour nous reprendre de nos fautes, dès la première fois il change soudainement la disposition

intérieure de notre âme : il la rend capable de tout entreprendre pour son service; il l'attendrit, il l'illumine, il répand en elle la joie et la paix. La trouve-t-il dans la sécheresse, le trouble et l'inquiétude; en lui parlant il la met soudain dans une tranquillité ravissante : ce grand Dieu se plaît ainsi à lui faire comprendre qu'il est tout-puissant et que ses paroles sont des œuvres[1]. »

Restait pour elle une troisième étude à faire, celle de l'action démoniaque et de ses caractères distinctifs. Le démon en effet se glisse entre l'action de l'homme et celle de Dieu. Quant à elle, si vite et si aisément qu'elle l'ait vaincu, elle a eu le temps de comprendre la subtilité de ses attaques et comment, si Dieu le permet, il peut tout altérer non seulement de ce que la nature avait de meilleur, mais même de ce que Dieu y ajouta par la munificence de ses dons. L'âme reste libre, libre d'épurer ce qui lui est suggéré de plus vil et de tirer ainsi un parti tout spirituel de ses tentations les plus grossières, mais libre aussi de troubler par son orgueil et d'avilir par son amour-propre ce que la grâce a pu lui procurer de plus précieux. Pour se tirer du péril, le courage ne suffit pas toujours; il importe que ce courage soit éclairé. Or, la sainte a bien vu à son tour ce qu'avaient vu saint Ignace et, avant lui, sainte Catherine de Sienne. Le démon a un pouvoir que nous n'avons pas; ses paroles, à lui aussi, produisent des effets; mais lesquels? Et comment les distinguer des effets divins?

S'ils sont contraires aux enseignements de l'Écriture sainte il n'y a point à hésiter. « Mais il est d'autres marques auxquelles on peut reconnaître l'action de

1. *Vie*, XXV.

l'ennemi du salut. Tous les biens semblent à la fois se cacher et s'enfuir de l'âme : le dégoût et le trouble s'emparent d'elle, et elle ne se sent de force pour aucun acte de vertu. Cet esprit de mensonge lui inspire quelques bons désirs, mais ils effleurent à peine l'âme et sont frappés d'impuissance, l'humilité qu'il lui laisse est fausse et sans douceur[1]. »

A ces distinctions qu'on serait tenté d'appeler si classiques en théologie, s'en ajoute une autre qui est, je crois, plus personnelle à notre sainte, et qui atteste autant de profondeur dans l'explication psychologique de son expérience mystique que dans cette expérience elle-même. A ses yeux, semble-t-il, le démon agit moins sur notre raison, dans ce qu'elle a d'immatériel, que sur la partie de notre âme liée aux sens. C'est par l'imagination qu'il nous tente ; et ce n'est pas assez pour lui de nous infliger ces images séduisantes ou grossières auxquelles nous avons si souvent le tort de faire attention : il travaille à dénaturer toutes les autres et il se glisse même dans celles qui sont tout d'abord parties de Dieu ou de ses anges ; il travaille à y mêler quelque illusion ou quelque mensonge ou quelque indiscrète exagération. Mais cela, il ne le peut que dans les visions imaginaires : à l'égard des visions intellectuelles son pouvoir expire ou tout au moins se voit considérablement affaibli ; car là « tout est tellement spirituel qu'il n'y a, ni dans les puissances de l'âme, ni dans les sens, aucun mouvement où le démon puisse trouver prise[2] ».

Arrêtons-nous cependant, il le faut, dans cette partie de notre étude. Elle pourrait se continuer long-

1. *Vie*, xxv. Cf. *Les Fondations*, vii, et *Le Chemin de la perfection*, xx.

2. *Vie*, xxvii.

temps encore; mais ce que nous avons recueilli a de quoi nous donner une idée suffisante de l'autorité avec laquelle une telle âme va pouvoir nous faire accepter toute une doctrine sur la conduite de la vie spirituelle.

*
* *

Cette doctrine, disons-le tout d'abord, il est clair que ce n'est pas elle qui l'a créée, ni même, à parler rigoureusement, découverte : car c'est la doctrine catholique, telle que les Pères des deux Églises, grecque et latine, l'avaient déjà fixée. N'eût-elle eu que des lectures peu étendues et, pour ainsi parler, terre à terre, les nombreux docteurs avec lesquels elle aimait à s'entretenir auraient pu lui en indiquer les grandes lignes. Mais d'eux à elle, dans ces années mêmes où elle naissait et grandissait à la vie mystique, la partie n'était pas égale. Les plus instruits avaient peine à la suivre : pour la comprendre, ils étaient obligés d'aller chercher maint traité qu'ils ne connaissaient pas. Qu'avait-elle lu, quant à elle? Les lettres de saint Jérôme et les Confessions de saint Augustin, nous l'avons vu, puis quelques ouvrages de franciscains, quelques écrits de saint Vincent Ferrier, dont certaines expressions vives et imagées semblent l'avoir frappée, mais surtout, parmi les Pères, Cassien et saint Grégoire le Grand. Ces deux derniers, elle les cite, et nous avons d'ailleurs un témoignage du cas qu'elle faisait de saint Grégoire : l'exemplaire des *Moralia* qui lui servit, et qui est conservé à Saint-Joseph d'Avila, est criblé de coups de crayon : des paragraphes entiers y sont ou soulignés ou accompagnés en marge d'une longue ligne attestant l'attention particulière qu'elle y avait don-

née[1]. Il n'est donc pas surprenant que les points de contact entre sa doctrine et celle de l'illustre pape soient nombreux.

Il est toutefois évident, par tout ce que nous avons vu au dernier chapitre, que tout cela, elle l'avait, non seulement repensé, mais expérimenté, mais vécu. N'est-ce pas ce qu'elle a voulu nous faire comprendre quand elle raconte que Dieu lui dit un jour : « Je te donnerai à lire un livre vivant » ? Mais toute hypothèse d'ailleurs devient superflue quand on voit au chapitre XII de sa *Vie* : « Pendant plusieurs années je lus beaucoup de livres spirituels sans en avoir l'intelligence ; je passai aussi fort longtemps sans trouver une seule parole pour faire connaître aux autres les lumières et les grâces dont Dieu me favorisait, ce qui ne m'a pas coûté peu de peines. Mais quand il plaît à sa divine Majesté, elle donne en un instant l'intelligence de tout, d'une manière qui m'épouvante[2]. »

On peut donc rapprocher une grande partie de sa doctrine de celle qu'on trouve dans saint Grégoire ; on y apercevra toujours sa marque particulière, et voici à quoi on la reconnaîtra. D'abord son bon sens très fin et son esprit d'observation très positif la préservent de certains excès de l'érudition théologique et scripturaire ; elle évite les allégories « plus ingé-

1. Il y a aussi, dans cet exemplaire, quelques notes à la plume : mais le P. Grégoire de Saint-Joseph n'y reconnaît pas l'écriture de la sainte. Il doute.... L'écriture de ces notes m'a paru en effet plus ronde.

2. Elle avoue aussi en plus d'une rencontre qu'elle aimait mieux méditer sur les grands textes que sur leurs gloses. « Pour moi, les paroles de l'Évangile m'ont toujours plus portée au recueillement que les ouvrages les mieux écrits. » (*Chemin de la perfection*, XXII.)

nieuses que naturelles[1] ». Elle n'ignore ni ne dédaigne le symbolisme des Écritures; mais dans les applications qu'elle en fait, elle choisit avec un goût exquis les plus poétiques et les plus rapprochées de la vie réelle. Elle aime même à donner des exemples tirés de la vie populaire : la noria, le petit ânon, l'enfant à la mamelle qui remue à peine « ses petites lèvres » quand le lait de sa mère tombe généreusement dans sa bouche, le paysan de Castille qui meurt d'ennui pour ne pas savoir profiter d'une fortune subite. Mais surtout elle puise dans son expérience personnelle et dans la façon dont elle l'a comprise. En définitive, c'est là sa grande source. On s'en rend aisément compte en lisant les écrits où sa doctrine est continuellement et intimement mêlée à la description de ses propres états, au récit des événements les plus marquants de sa vie intérieure. Les conseils qu'elle donne, loin d'avoir l'aspect didactique d'un traité, respirent toujours la tendresse d'une âme voulant épargner des épreuves et faire partager son bonheur à celles qu'elle a la charge quotidienne de conduire à la perfection.

La perfection, en effet, elle est bien le but, et on ne saurait l'atteindre que par l'union. Mais les voies sont différentes : différentes aussi sont les forces qui permettent aux uns et aux autres d'aller plus ou moins loin dans celle-là même qu'ils ont choisie ou acceptée. Aussi la sainte a-t-elle des avis et des consolations à donner à tous, aux grands et aux petits, aux débutants et aux exercés, à ceux qui aiment ardemment la contemplation et à ceux qui s'en dé-

1. Abbé Saudreau, *La Vie d'union à Dieu d'après les grands maîtres de la spiritualité*, 1 vol. in-12, Paris, 1900. Cet excellent ouvrage complète, au point de vue historique, les deux volumes du même auteur : *Les degrés de la vie spirituelle*, 1897.

fient. Elle sait aussi bien modérer les uns qu'exciter les autres. Il semble même qu'elle ait prévu les abus comme les déviations du siècle suivant et qu'elle ait travaillé d'avance à sauver d'un oubli momentané les exigences du bon sens.

Avant tout il faut connaître ce que demande ou permet l'*état* de la personne. Ce serait une simplicité de « dire à une femme mariée de passer en oraison, au déplaisir de son mari, les heures qu'elle doit aux soins de sa famille ». Les gens mariés, en général, s'ils vivent dans la justice et dans la pratique de la vertu, ont le droit d'avoir « le souci des biens du monde » tout en espérant jouir de Dieu dans la patrie : « leur vocation n'en demande pas davantage ». Mais les personnes qui veulent jouir tout de suite d'une pleine liberté d'esprit doivent savoir à quoi elles visent.

*
* *

Avant tout, qu'elles soient humbles, non seulement devant Dieu, mais en un sens aussi devant les autres; car bien que dans leur vie réglée elles aient la tentation de s'effrayer de tout, « souvent elles pourraient beaucoup apprendre pour le principal de ceux-là même dont la conduite les étonne [1] ». Mais s'il ne faut pas de courage sans humilité, il ne faut pas non plus d'humilité sans confiance et par conséquent sans action vaillante. Oh! qu'elle l'a sur le cœur, et qu'elle en parlera souvent avec amertume, cette fausse humilité qui immobilise et qui rapetisse les âmes ! Comme elle tient à la démasquer! Comme nous la verrons souvent encore insister sur le souci passionné qu'on doit mettre à la distinguer de la véritable!

1. *Le Château intérieur*, 3es dem., chap. II.

Celle-ci certes, elle est le premier fonds nécessaire, le fonds persistant de toute vie religieuse. Quand la sainte en parle, elle multiplie les métaphores les plus expressives : c'est le pain quotidien, avec lequel il faut manger la nourriture la plus délicate de la vie mystique; les grâces surnaturelles sont comme des dons royaux qui ne se négocient pas, qui ne s'échangent pas, c'est un argent prêté qui peut être redemandé à tout moment, c'est une fortune qu'un mouvement d'orgueil peut anéantir en une seconde, tandis que l'humilité, elle, est une monnaie qu'on a toujours à sa disposition [1], qui a cours partout, c'est un fonds assuré, une rente perpétuelle, et, quoique Dieu, dans sa miséricorde, accepte de nous en paiement tout ce que nous lui donnons de bon cœur, il n'est rien qui nous libère autant auprès de lui que le sincère aveu de nos misères et le regret de nos fautes. L'humilité vraie est encore un préservatif contre les tentations subtiles qui sortent du sentiment même des grâces reçues. Plus on travaille au bien des autres, plus on est exposé à oublier les périls auxquels on est exposé soi-même. Or, il ne faut jamais se laisser aller à une sécurité trompeuse qui exclue la crainte de tomber de nouveau. Mais d'autre part, la pire de toutes les chutes, c'est celle dont on croit faussement qu'on n'aura pas la force de se relever [2]. On s'imagine alors que si on rampe à terre, c'est par un juste sentiment de sa bassesse. Là est le péril suprême, là est l'artifice le plus subtil, le plus caché, le plus pénible de l'esprit du mal.

L'âme n'a plus de lumière pour aucun bien : elle

1. *Le Chemin de la perfection*, XIX.

2. *Le Chemin de la perfection*, XL. Cf. *Le Château intérieur*, 1res dem., chap. II. — *Vie*, XXX.

n'a sous les yeux que l'image de la justice dont elle attend les arrêts dans la honte et dans l'inertie ; tandis que la véritable humilité est consolée par sa peine même parce qu'elle y voit une grâce et un présent de Dieu.

L'âme en qui règne la bonne humilité est en marche dans le chemin de la perfection. Elle le sait ouvert à tous : elle sait que l'imitation des plus grands saints n'est en soi interdite à personne. La sainte pourtant conseille-t-elle d'aspirer tout de suite aux plus hauts sommets? Non, car la vaillance a pour compagnes nécessaires la prudence et la discrétion. Il faut plaindre les âmes qui veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes. Qu'on s'exerce donc d'abord à ce qui, sans secours extraordinaires, est à la portée de tout le monde; ainsi précisément ont fait tous les saints. « J'appelle surnaturel ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer, et c'est un grand point que cette disposition[1]. » Cela fait, il ne reste qu'à attendre « dans le silence et dans l'espoir ».

Ce qui est ainsi à la portée de tous, c'est la méditation. La grande âme qui devait en surpasser de si haut les méthodes et les résultats ordinaires, a tenu à en donner, pour ainsi dire, la théorie et à en régler l'usage avec une attention minutieuse.

Elle-même, nous l'avons vu, l'avait trouvée difficile à ses débuts dans la vie mystique. Elle avait été longtemps sans pouvoir la pratiquer autrement qu'à l'aide de livres. Mais il est visible que, tout en goû-

1. *Lettre au P. Rodrigue Alvarez*, février 1576.

tant beaucoup un petit nombre d'ouvrages choisis parmi ceux des Pères de l'Église, elle fait surtout fonds sur l'Évangile[1]. Elle veut qu'on y prenne successivement une parole, un acte, un bienfait, une épreuve, une douleur du Christ et qu'on y réfléchisse pour en chercher les causes, en pressentir les résultats, en faire sortir enfin toutes les leçons dont on a le désir de profiter. Que là chacun choisisse d'après son propre caractère. Certaines personnes font des progrès par la considération de l'enfer; « d'autres, que cette pensée contriste, s'animent à servir Dieu en se considérant dans le ciel. Il est des âmes pour qui la méditation de la mort est excellente. Enfin il en est quelques-unes d'une si grande tendresse de cœur qu'il leur serait très pénible de méditer constamment la passion : elles trouvent leurs délices et leur avancement à contempler tantôt la puissance et la grandeur de Dieu dans les créatures, tantôt cet amour dont il nous aime et qui resplendit dans tous ses ouvrages. C'est là une admirable manière de procéder, pourvu qu'on revienne souvent à la source féconde de tous les biens, je veux dire à la vie et à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ[2]. »

Si cette méditation convient aux débutants, les plus avancés ont-ils le droit de s'en affranchir? Il en est parmi eux — Thérèse les connaît bien — qui, après avoir eu beaucoup de peine à monter jusque-là, éprouvent ensuite, chose étrange, non moins de peine à y redescendre. Ils en sont arrivés à voir le mystère comme en un tableau, bien plus, comme dans une scène vivante dont les personnages leur

1. Voyez plus haut, p. 77, note 2.
2. *Vie*, XIII.

parlent un langage muet que n'entendent pas les oreilles vulgaires. Il leur en coûterait de « discourir », c'est-à-dire de méditer. A ceux qui pratiquent ainsi l'oraison de quiétude et la contemplation, notre sainte a bien soin de rappeler que ni l'une ni l'autre n'ont rien à gagner à exclure « l'intelligence ». Elle a ici des distinctions extrêmement fines. « Cette impuissance de *discourir*, écrit-elle, leur fait croire qu'elles ne peuvent point *penser* aux souffrances du Sauveur, ce en quoi elles se trompent[1]. » — « Que les paroles, dit-elle ailleurs, soient comme ce souffle léger qui ranime une bougie éteinte et non comme ce souffle plus fort qui l'éteindrait si elle était allumée[2]. » Arrière, ces âmes maladroites qui s'imaginent qu'à supprimer toute vie de la raison et tout souffle de la pensée elles prépareront mieux la place à l'action divine ! Elles s'imposent ainsi une sorte de contrainte artificielle qui les dessèche. Ce danger n'existe pas uniquement pour les âmes qui, ne se voyant pas appelées à l'oraison de quiétude et craignant de rétrograder, font la sottise de mépriser la méditation; il existe aussi pour celles qui se figurent, bien à tort, que la haute spiritualité réclame l'abandon comme le mépris de la sainte humanité du Sauveur[3]. Sainte Thérèse avait déjà devant elle, en son siècle et en son pays, de ces faux mystiques. Elle les ménage dans les termes, car elle sait qu'on l'accuse de faire le docteur; mais tout en abritant sa doctrine sous le récit de ce qu'elle éprouve et l'explication de ce à quoi elle se sent appelée, elle sait mettre aussi en relief les exemples des grands méditatifs qui l'ont pré-

1. *Château*, 6[es] dem., chap. VII.
2. *Chemin de la perfection*, XXXII.
3. Voyez *Vie*, XXII et XXIII, et *Le Château*, 4[es] dem., chap. III.

cédée. De toutes ces expériences elle conclut que trouver un obstacle dans la pensée de l'humanité crucifiée du Sauveur est un manque d'humilité, est un orgueil, est une témérité... puis, s'animant peu à peu, elle ne craint pas de dire une trahison à l'égard de Celui qui ne s'est incarné que pour nous sauver. Quoi ! il est venu sur terre pour nous, il est mort sur la croix pour nous; et il y aurait dans la race humaine une âme assez orgueilleuse pour croire que la considération de ce qu'il a fait et souffert est un obstacle au relèvement de notre faiblesse!

Si tel est le devoir des plus favorisés, n'est-ce pas une consolation pour les autres, pour ceux qui sont au bas de la montagne, pour ceux qui gravissent péniblement la côte, de penser que le secours de voyage est le même pour tous ! Que tous se mettent donc en route, et, suivant le loisir plus ou moins grand que leur laisse leur état, que tous persévèrent! Sans doute, il ne faut jamais se forcer. Tant que la pauvre âme est emprisonnée dans un corps mortel, elle participe à ses infirmités; donc il faut la conduire avec douceur[1]; car se raidir contre l'obstacle et ne pas se contenter de le tourner serait aggraver son propre mal, et peut-être aller jusqu'à la folie, dont la tristesse est trop souvent le prélude. Accepter avec résignation et sans découragement tout ce qui paraît nous éloigner du but, c'est là encore une vertu : c'est peut-être la plus grande et celle qui finalement nous fait le plus sûrement atteindre ce dont nous avons été tentés de désespérer.

Une autre conséquence de ce qui précède est qu'il faut aller graduellement et se rappeler, comme une

1. *Vie*, XI.

instructive allégorie, l'histoire très véridique du laboureur castillan. « Ayant trouvé un trésor qui dépassait de beaucoup les basses pensées de son esprit, il eut un tel chagrin de ne pouvoir l'employer, que la tristesse le conduisit lentement au tombeau. Si, au lieu de se voir soudainement possesseur de tout ce trésor, il eût seulement reçu de temps en temps quelque partie de sa valeur, il se serait estimé heureux, et il ne lui en aurait pas coûté la vie[1]. »

Dans cette ascension patiente et méthodique, il ne faut pas mépriser, chez ceux qui les éprouvent, les mouvements extérieurs de la dévotion, les larmes et les transports ; mais, loin de les rechercher, il faut plutôt les fuir, ou, en tout cas, les modérer, « dans la crainte qu'il ne s'y mêle de l'imperfection et qu'ils ne soient en grande partie l'ouvrage des sens et de la nature ». Que si l'on tombe alors dans ce que certaines âmes, avides de douceurs, appellent tristement les sécheresses, on se souviendra que pour le chrétien les contentements ne valent pas les croix, et que le bien le plus appréciable de tous, la paix et la liberté de l'esprit, se trouve dans la soumission; on pensera donc que les « faibles », qui se complaisent trop dans les délices, sont plus dignes d'être pardonnés que d'être félicités, s'ils redoutent de les échanger contre « la vigueur intérieure des âmes que Dieu conduit par la voie des sécheresses[2] ».

Ce serait encore tourner le dos plus gravement à la vérité que de vouloir, pour être plus sensible à l'amour de Dieu, être insensible à ce que la nature ou plutôt la volonté de Dieu nous a préparé comme

1. *Vie*, XXXVIII.
2. *Le Château*, 3e dem., chap. I.

autant de causes ou de joie ou de douleur — car l'un et l'autre nous sont également nécessaires. Thérèse a parlé là comme, dans leurs éloquentes sorties contre les stoïciens, parleront Descartes et Malebranche[1]. « Ne vous imaginez pas que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à y être insensibles, et à souffrir avec joie toutes les peines et les maladies qui nous arrivent. Cela est bon; mais souvent c'est l'effet d'une sagesse tout humaine qui dans les maux sans remèdes fait de nécessité vertu. Combien d'actions de ce genre ont été faites par de savants philosophes de l'antiquité! Dieu ne demande de nous que deux choses en ces rencontres : l'une, de l'aimer; l'autre, d'aimer notre prochain. » Mais, ceci dit, que l'âme bien ordonnée se rassure, et qu'elle ne craigne pas que les deux devoirs soient jamais incompatibles. Loin de là. Car, « dans la dépravation de notre nature, nous ne pourrions jamais aimer parfaitement le prochain s'il n'y avait en nous un grand amour de Dieu[2] ».

Qu'on en revienne donc en fin de compte à la véritable marque de la perfection, qui est le courage et le courage actif. « L'oraison qui est la plus agréable à Notre-Seigneur est celle qui produit les meilleurs effets. Et, par là, je n'entends pas celle qui nous donne immédiatement de nombreux désirs. Ces bons

1. Et qui sait? l'un et l'autre peut-être se souvenaient d'elle : Malebranche certainement l'avait lue.

2. *Le Château*, 5[es] dem., chap. III. — Elles ne sont pas rares, chez sainte Thérèse, les lignes comme les suivantes (adressées à son frère): « Parlez-moi toujours de la joie et de la bonne harmonie qui règnent entre vous et votre femme, vous me ferez le plus grand plaisir. » (*Lettres*, I, 7.)

désirs sont estimables sans doute ; mais parfois ils ne sont pas tels que notre amour-propre nous les représente. J'appelle bons effets ceux qui se traduisent par des œuvres[1]. »

Ces dernières lignes, à la vérité, la sainte les écrivait, peut-on dire, à soixante ans passés, alors qu'elle était au milieu de ses fondations, de son gouvernement et de ses luttes. Mais que de fois n'a-t-elle point ainsi parlé dans sa jeunesse ! Que de fois n'a-t-elle pas répété cet éloge passionné du courage et de l'action ! Combiner l'action avec la contemplation, savoir unir Marthe et Marie, prier et combattre, voilà le problème dont on serait tenté de dire que la solution la tourmente, si on ne lui savait en toutes choses des vues si claires et des décisions si bien arrêtées.

Dans l'Église militante où tous luttent sous le même chef et pour la même cause, les contemplatifs ne sont pas ceux qui ont la tâche la moins rude : et ce serait une erreur singulière que de les prendre tous pour des timides ou des faibles mis à l'abri de la fatigue et du danger. Loin de là ! Ce sont des porte-drapeau ! Leur cœur doit donc être d'autant plus fort qu'ils n'ont pas l'entraînement corporel des combattants qu'ils rallient et qu'ils soutiennent. En quels termes admirables celle qu'on peut appeler leur patronne a-t-elle fixé à jamais ce rôle méconnu !

« Considérez les enseignes dans les batailles : ils ne se battent pas, il est vrai, mais ils courent un plus grand péril et ont besoin d'un plus grand courage. Sans parer les coups de l'ennemi, ils doivent porter le drapeau et se laisser plutôt mettre en pièces que de l'abandonner. De même les contemplatifs doivent

1. Voy. *Le Château*, 6es dem., VIII et IX.

porter plus haut l'étendard et demeurer exposés à tous les coups sans en rendre aucun; leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert et de tenir toujours la croix élevée, sans qu'au milieu des plus grands périls ils l'abandonnent ni qu'ils laissent paraître la moindre faiblesse au sein de la souffrance[1]. » — Elle continue ce discours aux âmes qui la suivent en ce poste d'honneur : « Sachez bien ce que vous faites! Qu'un simple soldat lâche pied, personne n'y prendra garde. Mais que ceux qui ont été mis en tête des autres pour les guider fassent un seul pas en arrière, les personnes encore peu avancées dans la vertu se troublent et se découragent. » C'est pourquoi elle rappelle constamment à ses filles le devoir d'aller de l'avant, de ne pas s'attarder dans les délices passagères d'une dévotion paresseuse, de demander, non l'eau qui rafraîchit, mais le vin qui donne une sainte ivresse et qui fait mépriser toutes les douleurs.

Peut-être ici, tout en admirant ce superbe langage, le lecteur se laissera-t-il aller à la surprise. A tout le moins souhaitera-t-il de pouvoir pénétrer davantage dans l'intérieur de cette âme étonnante qui croit que, du fond d'une cellule, on puisse agir sur l'Église, prétend servir les intérêts et la gloire du créateur de toutes choses en éteignant en soi toutes les jouissances de la vie. Beaucoup, je le crois, accepteront encore facilement cette première réponse, que le mépris des jouissances physiques et des frivolités mondaines ne tarit pas, mais accroît le jaillissement de l'énergie et de la joie spirituelles. Mais beaucoup aussi persisteront à demander comment cette crainte

1. *Le Chemin de la perfection*, XIX.

d'un état tout passif et cet éloge de l'action se comprennent chez une carmélite qui ne s'est faite l'amie des mortifications et l'apôtre de l'ascétisme que pour les mettre au service de la vie la plus contemplative. Nous touchons là, on le voit, à la question si épineuse de la souffrance. La réformatrice du Carmel n'a-t-elle pas érigé la douleur en loi souveraine de notre monde? Ne l'a-t-elle pas, à tout prix, voulue, cherchée, imposée, au moins par son exemple et par l'esprit des institutions qu'elle a fondées? Bref n'est-ce pas elle qui a dit : « Ou souffrir ou mourir »?



Eh bien, non! sainte Thérèse n'a pas tout à fait dit cela, ou, si l'on veut, elle ne l'a pas dit dans les termes mêmes et dans le sens qui passaient jusqu'ici pour consacrés. Ce n'est pas un des moindres services rendus par le dernier traducteur de ses lettres que de rectifier sur ce point la tradition.

Dans une lettre écrite à une carmélite inconnue[1], la Révérende mère dit bien : « Mourir ou souffrir, tels doivent être nos désirs ». Mais ici le P. Grégoire de Saint-Joseph nous dit en note : « Nous tenons à faire remarquer que la sainte n'a dit nulle part : ou souffrir ou mourir, comme on l'a traduit à tort; cette sentence, qui se trouve dans plusieurs endroits de la Séraphique mère, exprime toujours premièrement le désir de mourir. » Je ne sais si cette transposition réhabilitera beaucoup la maxime aux yeux des gens du monde : j'en doute. Mais enfin, la différence n'est point nulle. « Ou souffrir ou mourir », paraît vouloir poser la souffrance en chose désirable par elle-même

1. *Lettres*, II, 312.

et tellement précieuse en soi, que la vie ne vaut plus rien sans elle. En réalité, ce que Thérèse demandait, c'était ou la mort, c'est-à-dire à ses yeux, remarquons-le bien, la délivrance définitive, la joie parfaite, le bonheur sans fin et sans péril, ou alors une vie qui méritât cette récompense et qui la méritât par l'épreuve. Elle nous l'explique bien des fois, et en particulier dans cette révélation (restée longtemps inédite) : « Le jour de la fête de sainte Madeleine, je considérais l'amour que je devais porter à Notre-Seigneur, à cause de ce qu'il m'avait dit sur cette sainte ; je souhaitais ardemment de l'imiter, lorsque Sa Majesté m'accorda une grande grâce et me dit : « Redou-« ble de ferveur; désormais, tu dois me servir plus « que tu ne l'as fait jusqu'à présent ». Je sentis alors le désir d'avoir le temps de gagner des mérites, et je me trouvai avec la détermination énergique de souffrir[1]. »

Donc elle ne prétend nullement que ce cri doive être le cri universel des créatures. Elle dit même le contraire, et de plus d'une façon. La charité d'abord l'y invite. « Entre souffrir soi-même et voir souffrir le prochain, il doit y avoir une grande différence », écrit-elle[2]. C'est pourquoi elle s'abstient de souhaiter certaines épreuves, même à celui qu'elle veut le plus sanctifier, si ces épreuves doivent atteindre d'autres personnes que Dieu, peut-être, — elle n'en sait rien — veut « conduire par d'autres voies ». Quant à elle, nous l'avons déjà entrevu, elle a plus d'un motif pour vouloir souffrir, et elle les énumère clairement dans une *relation* écrite à l'âge de quarante-cinq ans.

1. *Lettres*, III, 445.
2. *Ibid.*, II, 336.

D'abord, cela va de soi, ce qu'elle désire et dont elle a eu un avant-goût, est tellement grand que ce n'est pas trop, pour le payer, de toutes les souffrances de la terre. Il est des moments où tout ne lui est pas seulement indifférent : tout l'importune et l'impatiente, et il n'y a qu'une chose alors qui la contente, c'est le sacrifice qu'elle en fait. « Tout me semble insipide, écrit-elle en l'un de ces passages, quand je vois que je ne puis réaliser ce que je veux et ce que je désire. » Dieu cependant lui a fait bien des grâces. Qui le sait mieux qu'elle ? Mais précisément c'est là un lot redoutable. « Les vertus des autres me paraissent beaucoup plus méritoires que les miennes, car je ne fais que recevoir des faveurs. Le Seigneur donnera aux autres tout à la fois ce qu'il veut m'accorder sur terre ; voilà pourquoi je le supplie de ne pas me donner une récompense en ce monde ; mais s'il me mène par cette voie, c'est, j'en suis persuadée, à cause de ma faiblesse, de ma misère[1]. »

C'est par cette sublime méconnaissance de ce qu'elle vaut, c'est par cette crainte dramatique, dont elle est tourmentée de temps à autre, d'être privée du paradis éternel pour avoir trop joui sur la terre du paradis des jouissances mystiques, qu'elle échappe à l'orgueil de ses révélations et de ses extases. Elle y est aidée par l'incessante pensée de la Passion de Celui qui la soutient ; car l'amour qui aspirerait à un sort différent de celui de l'être aimé, serait-ce de l'amour ? Écoutons encore : « Lorsque je suis à l'oraison, il me serait impossible, malgré mes efforts, de lui demander des joies ou de les désirer, parce qu'il n'a eu lui-même sur la terre que la croix pour tout

1. *Le Château*, 7es dem., chap. III.

partage ». Telle est bien la pensée de tous les saints. Elle n'implique — surtout chez notre héroïne — ni appétit maladif, ni tension stoïcienne, ni présomption téméraire. Rien de tout cela ne se retrouve ni dans sa doctrine ni dans son âme. Elle a même le soin de nous dire qu'un des effets de la vie en Jésus-Christ est bien « un grand désir de souffrir, mais un désir qui ne cause point d'inquiétude ». Et en effet pourquoi l'inquiétude, quand on a confiance, non pas en soi, mais en Dieu? Dans la relation que nous avons citée il y a quelques instants, les anciennes éditions nous faisaient lire : « Je le supplie de me donner des épreuves et de m'accorder la grâce de les endurer ». La nouvelle traduction nous rend un tout petit membre de phrase où se sent une humilité plus humaine et une prudence consommée : « Cependant *je le prie d'abord* de m'accorder la grâce de les endurer ».

Que les autres donc en fassent autant; car nul ne saurait être — elle le croit — plus faible qu'elle. Quand les souffrances lui arrivent, elle en parle; elle en parle même souvent, mais sans aucune ostentation. Tantôt elle en profite pour montrer, comme en passant, ce qu'on peut supporter, et avoue qu'elle « rit » quelquefois d'elle-même en voyant qu'elle arrive à bout de tout malgré sa santé. Tantôt elle en prend argument pour dire qu'elle est inutile, bonne à rien, et pour prescrire aux autres — car sa doctrine est partout fondée sur son expérience — de ne pas avoir la simplicité de croire que c'est une imperfection de se soigner. Enfin, pour couronner le tout, elle en arrive à dire humblement : « Je ne suis pas faite pour souffrir », sous-entendant : « Je voudrais trop agir par moi-même, et je ne puis pas assez supporter l'impuissance ». En toutes

ces idées et tous ces aveux, y a-t-il contradiction? Non; mais il y a comme rivalité entre deux désirs qu'elle voudrait successivement inspirer à tous et qui sont également sincères en son âme si riche : le désir de mériter par l'action et celui de mériter par la souffrance[1].

Que ces deux désirs soient finalement conciliables chez quiconque ne confond pas l'action, comme on le fait si souvent, avec le remuement et l'agitation, la vie que nous étudions est là pour le prouver. Avant d'en reprendre le cours, arrêtons-nous un instant; jetons un regard en arrière sur la suite de ces phénomènes surnaturels dont la sainte a pu tout à la fois faire l'expérience, expliquer la nature et déterminer les méthodes.

Pour voir à quel point ils sont éloignés des purs effets de la névrose, est-il besoin d'éplucher les circonstances et de peser un à un les divers symptômes? Voyons l'ensemble, embrassons-en la suite complète et surtout préparons-nous à en suivre les conséquences prolongées. L'extatique, la voyante, la suggestionnée n'a pas été une rêveuse. Elle a été tourmentée par le besoin de cette forme même, plus humaine et plus terrestre, de l'action qui lutte contre les difficultés matérielles et les fait tourner à des résultats pratiques : elle a été même avide de combats, et, autant elle s'humiliait devant les joies qui lui venaient d'en haut avec les grâces, autant, quand elle était persécutée, elle se relevait dans sa fierté castillane, au point — c'est elle qui le dit — de se sentir alors « comme une reine à qui tout

1. Sur ce rapport de l'amour de la souffrance avec l'action, voyez la *Psychologie des Saints*, chap. v.

est soumis dans son empire ». Et, en effet, ce n'était pas là une illusion : tout devait à la fin plier et céder devant elle. Sa nature souffrait, mais son âme rayonnait et remplissait tout de son influence victorieuse. Elle écrit ingénument : « Je ne comprends pas comment ces deux choses s'accordent, mais je sais bien que cela se passe de la sorte ».

Est-il téméraire d'essayer l'explication de ce qu'elle avoue (trop humblement) ne pas comprendre ? De ces deux modes d'action, l'action par l'effort, par la résistance, par le mouvement, et l'action immobile qu'Aristote attribue justement à son Dieu toute pensée[1] et « acte pur », la Carmélite d'Avila n'en a sacrifié aucun.

Il est superflu de rappeler qu'elle préférait de beaucoup la seconde, et que celle-là elle savait la retrouver, je ne dirai pas jusque dans la souffrance, mais surtout dans la souffrance acceptée comme elle savait l'accepter. Ajouter qu'elle lui subordonne la première, c'est dire — ce qui est vrai — que celle-ci tient encore dans sa vie une bien grande place. Or, c'est dans les moments où elle croit devoir demander beaucoup à la nature pour l'accomplissement de la partie temporelle de sa mission, qu'elle se laisse aller à regretter des misères et des infirmités qui l'empêchent de voler là où l'appelle la préparation du règne de Dieu parmi les hommes. Somme toute, elle sut agir des deux manières, et elle apportait dans toutes les deux le courage qui semble surtout convenir à l'une, comme

1. En le concevant, comme il le fallait, dans sa perfection infinie. Dans l'être souverain, le premier mode d'action, étant parfait, exclut l'autre. Il ne l'exclut pas dans l'être fini où tous les deux restent imparfaits.

la sérénité inaltérable qui est l'idéal de l'autre. Si elle tenait à goûter ici et là ce martyre de la souffrance que l'illustre Grec eût rejeté comme une folie, c'est qu'elle y apportait un amour inconnu avant le Christ : c'est aussi qu'elle ne comprenait pas l'amour sans un mélange d'impatience ardente et de résignation devant la juste nécessité de mériter par des épreuves héroïques la récompense espérée.

Pour le redire une fois encore, cette contemplative a été une des âmes les plus agissantes de l'humanité. Et où s'est-elle armée pour y suffire? Dans le drame même de sa vie surnaturelle. Mais si celle-ci eût été un simple trouble de la nature, la victime ne devait-elle point en sortir déprimée et anéantie? Or, c'est au moment où cette vie paraît prendre fin, c'est au jour où tout au moins elle se régularise par l'apaisement des grandes commotions, que va commencer sa vie proprement active au sens humain[1]. Elle l'aborde avec une santé peu brillante assurément, mais avec une volonté plus forte que jamais et une énergie morale que rien ne sera capable d'entamer. Quel psychologue, quel neuro-pathologiste se chargera de nous expliquer un tel déploie-

1. D'après la Carmélite de Caen, c'est quelques années plus tard, à la fin de son priorat de l'Incarnation, que cette transformation s'accomplit, que « le regard de l'aigle se substitue à celui de la colombe, que, cessant d'être ravie malgré elle, elle prend cette pleine possession de soi qui convient aux œuvres ». — Je crois en effet que cette transformation n'a pas été subite et qu'à l'époque dont parle la Carmélite de Caen, la Mère a été encore plus affermie que jamais. Cependant n'oublions pas qu'à cette époque elle avait déjà fondé huit monastères (de la règle réformée, réformée par elle) et qu'en conséquence elle avait suffi aux épreuves d'une vie extrêmement active.

ment d'activité ne produisant pas, mais suivant la prétendue maladie?

Ne négligeons cependant aucune hypothèse. Supposons qu'on nous dise : c'est tout simple, elle était guérie! — Guérison bien étonnante, répondrai-je, et telle que les annales de la médecine n'en ont pas beaucoup à enregistrer. Mais cette hypothèse même concorde-t-elle avec les faits? Sans doute, au point où nous en sommes, l'œuvre interne de la sanctification paraît terminée; l'œuvre extérieure de la réformatrice et de la fondatrice va commencer. Mais pour accomplir la seconde, la Vierge du Carmel a-t-elle eu par hasard besoin d'être « guérie » de tout ce que la première lui avait donné de joies et de souffrances? Les a-t-elle oubliées comme le convalescent oublie les cauchemars de son délire et les perversions, heureusement finies, de son système nerveux ? Tant s'en faut. Ce qu'elle veut créer, au prix de tant de contradictions, de tant de démarches, de tant de voyages, qu'est-ce donc, sinon un ensemble d'institutions qui permettent de former ces contemplatifs auxquels elle entend remettre le soin de porter haut la croix, étendard de la milice catholique? Bref, elle n'est si habile et si persévérante que parce qu'elle est encore pleine des bienfaits de sa vie mystique, et qu'à tout prix elle veut faciliter à d'autres tout ce dont elle a conservé l'intelligence et l'amour.

CHAPITRE V

LA RÉFORMATRICE

L'œuvre de la réforme et l'œuvre des fondations sont étroitement liées l'une à l'autre dans la vie de sainte Thérèse, et nous devrions en donner les épisodes successifs en un même récit, si nous suivions rigoureusement l'ordre chronologique. Il paraît cependant plus logique d'examiner séparément les deux tâches. C'est en effet la réforme qui est la raison d'être des fondations, et celles-ci n'ont d'autre but que de la consacrer, de l'affermir et de la répandre. Pour expliquer comment la sainte la comprit et la voulut, n'attendons pas que les événements l'aient fait triompher en lui imposant l'épreuve de la contradiction. Quitte à anticiper légèrement ici ou là, essayons de la voir tout entière dans ses principes et dans son ensemble.

Thérèse avait donc environ quarante-cinq ou quarante-six ans, lorsqu'elle éprouva dans sa vie intérieure deux secousses dont les effets devaient être singulièrement prolongés.

La première fut une vision de l'enfer. C'était là un sujet qu'elle approfondissait rarement, nous dit-elle, la voie de la crainte ne convenant point à son âme. Mais un jour, au cours de son oraison, elle

se vit introduite au lieu de tourments que ce qu'elle appelle sa conversion lui avait épargné. Elle y subit d'abord des tortures physiques dont ses souffrances antérieures n'avaient pu lui donner aucune idée, et elle ajoute : « Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme..., c'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si sensible, c'est en même temps une si désespérée et si amère tristesse que j'essaierai en vain de les dépeindre ».

Après une telle vision, elle réfléchit qu'il ne fallait pas se contenter de médiocres efforts, puisque, ayant eu jusque-là quelque envie de servir Dieu, ne voulant de mal à personne, n'ayant commis aucune faute grave, elle avait senti au plus profond de son âme un si terrible avertissement. Aucune des tribulations que pourrait lui réserver la vie ne lui paraissait plus capable de l'effrayer. Il lui fallait absolument se rendre plus digne de la gloire du ciel, et elle soupirait après un genre de vie qui l'en rapprochât encore davantage.

D'autre part, elle pensait plus que jamais à toutes les âmes qui se perdaient. Elle pleurait amèrement sur l'hérésie luthérienne qui ravageait la France : elle se disait qu'à la vue de tant de catastrophes il n'était pas permis de prendre une minute de repos. Que faire pourtant ? « Je ne craindrais pas, écrivait-elle, d'aller seule lutter contre les luthériens et de leur montrer l'erreur où ils sont. » Mais elle était femme : l'apostolat extérieur lui était défendu. C'est alors que, ces deux idées se rejoignant dans son esprit, elle se dit que du moins, puisque Notre-Seigneur perdait tous les jours des amis, il fallait lui en procurer de plus sûrs.

La première forme que prit en elle cette idée fut

celle d'une sorte de consolation apportée à Celui qu'elle aimait : puisqu'on semblait vouloir le crucifier de nouveau, elle et quelques autres iraient se serrer à ses pieds, à l'exemple des saintes femmes. Mais presque aussitôt se présentait à son esprit une image plus belliqueuse. Puisque l'ennemi envahissait le royaume et y portait la désolation, il fallait se retirer avec une élite dans une forteresse imprenable.... N'est-ce pas là ce que fait un prince qui ne veut pas désespérer? De la ville où il s'est retiré « il fait de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent, avec une poignée d'hommes, il fait plus de mal à l'ennemi qu'avec des troupes plus nombreuses, mais sans vaillance ». Ce qui importe par-dessus tout, c'est de ne pas avoir de traîtres avec soi.

Telles étaient ses réflexions d'alors, et elles étaient bien comme la conclusion de vingt ans de méditations et de prières. Le doute, nous l'avons dit, elle ne le connaissait pas. Donc, tout en souhaitant qu'on réfutât les erreurs, ce n'était pas de la démonstration de la religion qu'elle était en peine. La grande question, c'était que Dieu fût servi, qu'il fût aimé ; c'était que les rois défendissent son honneur, allant vers lui à la tête de leurs peuples, c'était qu'aucun ami ne le délaissât et ne le trahît. Pour elle, en effet, l'ennemi par excellence, c'est bien celui qu'elle appelle « le traître ». Et qui donc mérite à ses yeux cette flétrissure suprême? Le démon, Judas, Luther, ceux qui le suivent, et enfin (avec un retour de remords profond sur elle-même) ceux qui, ayant connu l'oraison, l'abandonnent.

Il était encore bien dans son caractère de songer à une élite plutôt qu'à une légion. Elle avait beau

sentir en elle une pitié et une charité grandissantes ; elle avait beau se dire, en toute sincérité et vérité, qu'elle donnerait mille fois sa vie pour sauver une âme ; elle ne pouvait s'empêcher de vouloir, dans la piété même, une aristocratie, et de la juger nécessaire. Il est vrai que les privilèges qu'elle entendait lui conférer, c'étaient ceux de la souffrance et de la pénitence, avec l'honneur d'être placée au premier poste de péril. Mais à ce compte, elle persistait plus que jamais à penser que, même pour le bien universel et pour le salut du genre humain, « une seule âme parfaite vaut mieux qu'une multitude d'âmes vulgaires [1] ».

*
* *

Lors donc qu'un jour une de ses jeunes parentes, au cours d'une conversation pieuse dans le couvent de l'Incarnation, eut l'inspiration de parler d'une fondation plus restreinte où un petit nombre d'entre elles vivraient d'une vie plus parfaite, la sainte fit ce que firent et feront toujours les âmes nées pour de grandes choses : elle saisit, pour ainsi dire, au vol cette idée lancée peut-être à la légère ; elle trouva qu'elle répondait trop bien à ses desseins intérieurs, et désormais elle ne la quitta plus. Elle résolut de fonder un nouveau monastère où elle pratiquerait, avec peu de religieuses, l'observance primitive du Carmel.

C'est un des traits les plus saillants de son caractère, que, chez elle, l'héroïsme est accompagné d'un bon sens aiguisé par une observation très pénétrante. Qu'on ne s'étonne donc pas du ton spirituel et presque enjoué qui s'allie à la sublimité de sa doctrine. C'est

1. Voir la Relation de 1561-1562. *Lettres*, III, 377. *Le Chemin de la perfection*, III, et les débuts des *Fondations*.

chose dont elle est coutumière, surtout en avançant dans la vie. Or, elle veut, dit-elle, une élite. Elle a pour cela des raisons multiples.

D'abord, en aucun cas, elle n'aime à voir beaucoup de femmes ensemble. En une lettre où il est question d'un pensionnat de demoiselles sur lequel on la consulte, elle dira un jour : « A mon avis, il y a autant de différence entre élever des filles en grand nombre, quand on les oblige à vivre réunies, et élever des jeunes gens, qu'entre le noir et le blanc. Je le répète, pour des jeunes filles, tant de bruit, c'est une chose qu'on ne peut admettre »[1]. Mais la sagace observatrice ne tarde pas à généraliser ; car elle ajoute au cours de la même lettre : « L'expérience m'a appris ce que c'est qu'une maison où il y a beaucoup de femmes réunies. Dieu nous en préserve[2] ! » Elle pense évidemment là au couvent de l'Incarnation, malgré le soin qu'elle a toujours de n'en parler qu'avec une modération très voulue.

Les raisons de ce jugement sont faciles à démêler. D'abord, si une prieure prend trop de novices, elle aura de la peine à les bien connaître, et les confesseurs mêmes en auront tout autant. Ecoutons ceci (c'est à un carme déchaussé qu'elle s'adresse) : « Je vous trouve charmant[3] de venir me déclarer que vous saurez ce que c'est que cette demoiselle rien qu'en la voyant. Nous ne sommes pas si faciles à con-

1. Lettre du 25 juillet 1573.

2. Dans une lettre de février 1581 (*Lettres*, III, 109), elle s'exprime plus fortement encore : « C'est de ces deux points (l'étroitesse d'esprit de certains confesseurs et la réception d'un trop grand nombre de religieuses dans les monastères) que j'ai redouté les plus funestes effets ».

3. Lettre du 21 octobre 1576. — Le P. Bouix traduit : « Vous me faites rire ».

naître, nous autres femmes. Quand vous les avez confessées durant plusieurs années, vous vous étonnez vous-même de ne pas les avoir bien comprises ; c'est qu'elles ne se rendent pas un compte exact d'elles-mêmes pour exposer leurs fautes, et que vous les jugez seulement d'après ce qu'elles vous disent. »

Elle pensait sans doute que le nombre peut s'accroître avec moins d'inconvénients dans un ordre actif où les tâches et les responsabilités sont distinctes, où les divers groupes sont occupés chacun à une œuvre séparée. Mais dans la vie contemplative où toutes poursuivent ensemble le même but, elle voyait les choses tout autrement. Elle avait pu remarquer, à l'Incarnation, comment l'agglomération rend inévitables les divisions et les factions à propos d'un événement quelconque, mais surtout à propos d'une élection. Elle avait dû constater comment la moindre division crée alors dans les esprits une inquiétude permanente qui amène un certain nombre à chercher, par toutes sortes de moyens, qui pense ou qui ne pense pas comme elles, à surveiller les unes, à flatter les autres, à traiter enfin celles-ci ou celles-là suivant l'espérance qu'elles ont ou qu'elles n'ont pas de se les attacher, de les gagner à leur opinion et à leur parti. Elle estimait encore que si quelqu'une était mal satisfaite de quoi que ce fût, les effets de sa mauvaise humeur ne pouvaient que s'étendre et s'envenimer dans un couvent trop peuplé. Or, sur ce point, elle s'est exprimée en des termes qu'elle seule pouvait, pour ainsi dire, se permettre : « Je redoute plus, croyez-le, une religieuse mécontente qu'une troupe de démons[1] ».

1. *Lettres*, III, 177. Il est vrai que les démons, personnellement elle ne les craignait pas beaucoup.

Un autre motif important (quoique destiné à devenir peut-être plus secondaire) la guidait encore. Elle entendait que ses filles pratiquassent la pauvreté absolue : elle voulut même, dans les débuts, que tous ses couvents se fondassent sans ressources. Aussi écrivait-elle à son frère : « Chacune de nos maisons ne doit pas dépasser le nombre de treize. Comme d'après notre Constitution nous ne demandons rien pour nous-mêmes, ce qui est une grande austérité, mais que nous vivons des aumônes apportées au tour, nous ne saurions être plus nombreuses. »

Sur ces deux points cependant, elle modifia quelque peu (mais le moins qu'elle put) ses vues premières. Il lui fut aisément démontré qu'avec le régime de la vie conventuelle, les malades n'étaient pas rares et que pour les exercices du chœur la petite communauté pouvait se trouver bien réduite. Elle porta dès lors le nombre à vingt et un. Mais elle entendit si bien s'y tenir, qu'elle désirait que pour ne pas risquer ou de dépasser ce nombre ou de refuser une bonne postulante, on gardât toujours une place libre[1].

Sur la question des revenus, ses hésitations furent plus longues, et la lutte beaucoup plus vive. Son premier sentiment fut qu'il fallait vivre à l'abri de toute sollicitude temporelle, donc avoir l'existence assurée. Puis, elle s'était reproché ce peu de confiance, et elle s'était dit qu'on se débarrasserait aussi bien de

1. C'est une tradition (je l'ai recueillie à Saint-Joseph d'Avila) que de son vivant, alors qu'elle allait de monastère en monastère, on lui réservait sa place, dans l'espoir de la garder quelque temps. Aussi, dans les couvents d'Espagne la coutume est-elle d'appeler la dernière venue : « celle qui occupe la place de la sainte mère » ou « la novice de sainte Thérèse ».

ce souci en ne s'inquiétant de rien et en attendant tout de la Providence. En plus d'une circonstance, elle déclare que Notre-Seigneur lui-même lui a donné l'ordre de fonder sans revenus : aussi exhorta-t-elle ses filles à garder fidèlement cette méthode rigoureuse et voulut-elle la faire consacrer par un bref, obtenu du pape Paul IV, qui autorisait les carmels réformés à vivre exclusivement d'aumônes. Plus tard, on se servit auprès d'elle des textes du Concile de Trente pour l'amener à modifier sa méthode. Elle comprit elle-même que l'absence voulue de tout revenu avait été très convenable dans le principe, puisqu'elle avait permis de ne pas attendre le bon plaisir des bienfaiteurs et qu'elle avait donné la mesure de l'esprit de perfection des premières religieuses, mais que, l'esprit de la réforme une fois bien assis, les constitutions fidèlement observées suffiraient à faire régner la pauvreté.

Il est enfin un troisième point sur lequel elle dut renoncer à sa première décision. Elle avait d'abord voulu se passer de sœurs converses et obliger ainsi les religieuses à remplir tour à tour tous les offices de la maison. Elle ne tarda pas à y renoncer « parce qu'elle disait qu'un si grand travail corporel étouffait l'esprit ». Elle veilla seulement à ce qu'il n'y eût pas plus de converses qu'il ne le fallait, et elle garda, comme dit Ribera, des usages qu'elle avait étudiés chez les sœurs franciscaines, « la pauvreté des tables et la manière simple et franche dont ces religieuses se traitent entre elles ».

Dans la solution finale de ce dernier problème, se manifeste déjà la seconde des deux tendances auxquelles cédait la sainte en son travail de réforme : resserrer, pour ainsi dire, le corps le plus possible,

tenir très à l'étroit les sens et tout ce qui est du bien-être ou de la commodité physique; mais, une fois la mortification ainsi assurée, donner à l'esprit des religieuses le plus de liberté qu'il se pouvait dans la vie de leur âme. Ce dernier souci n'était pas moins vif que le premier. Elle répète en bien des rencontres : les religieuses ne sont pas des esclaves. Elle ne tolère que personne — ni sœur, ni maîtresse, ni prieure, ni confesseur, ni visiteur — leur impose rien en dehors de la règle et qu'on les charge de « nouvelles cérémonies ». Qu'on « presse la règle » tant qu'on voudra, à la bonne heure! mais au delà, c'est affaire à la conscience de chacune.

Pour que cette conscience soit bien assurée de se diriger librement selon sa voie propre, la réformatrice tient absolument à ce que les sœurs ne soient pas obligées d'avoir pour unique confesseur le confesseur de l'ordre. S'agissait-il simplement de cette distinction, consacrée par le Concile de Trente, du confesseur ordinaire et des confesseurs extraordinaires (mais ces derniers étant cependant désignés d'office)? Il semble bien que sainte Thérèse ait voulu quelque chose de plus. « Elle voulut, dit Ribera, que ses filles eussent pleine liberté, tant pour la prédication que pour la direction particulière, de traiter avec ceux qui leur conviendraient le plus pour leur âme. » Cette question a soulevé de fort longues et fort ardentes controverses : et il y a lieu d'en être étonné, car d'abord, les intentions de la sainte ne peuvent pas être méconnues : elle les a trop bien expliquées.

« Quant à moi, mes filles, un de mes vœux les plus chers, c'est que vous ayez toujours cette sainte liberté de communiquer avec d'autres que le confesseur ordinaire et les religieux de l'ordre. Ainsi je demande,

pour l'amour de Notre-Seigneur, à celles qui exerceront la charge de prieure, de ne rien négliger auprès de l'évêque ou du provincial, pour maintenir toujours intacte cette sainte liberté... ; que, lorsqu'il se rencontrera ici des hommes qui unissent la sainteté de la vie à la solidité de la doctrine..., il n'empêche en aucune façon les religieuses de communiquer librement avec eux[1]. »

Dans une lettre du 21 février 1581, elle insiste avec la dernière énergie auprès du P. Gratien[2]: « La prieure de Ségovie a attiré mon attention sur la liberté qu'ont les sœurs de demander des sermons à d'autres que nos Pères ; et, après avoir réfléchi, j'ai laissé cette liberté. Nous ne devons pas regarder seulement, mon Père, aux supérieurs que nous avons maintenant, mais prévoir ceux qui peuvent venir et qui toucheraient à ce point et à d'autres. Veuillez donc insister de toutes vos forces, afin que le Père commissaire mette dans toute sa clarté et son évidence ce point et celui dont je vous parlais l'autre jour. Supposé qu'on ne le fixe pas, nous devrons recourir à Rome. Je comprends combien cela est important pour la consolation des sœurs. Je sais en outre quels tourments terribles on endure dans d'autres monastères dont on a trop resserré la liberté pour les secours spirituels ; une âme qui est ainsi liée ne saurait bien servir Dieu ; le démon la tente par là. Lorsque les religieuses, au contraire, ont la liberté de choisir, elles n'en font aucun cas la plupart du temps, et ne veulent pas en profiter. »

Ces paroles, je crois, sont assez claires et il me pa-

1. *Le Chemin de la perfection*, VI.

2. Le texte qu'on va lire a été traduit pour la première fois dans la récente édition du P. Grégoire de Saint-Joseph, III, 97.

raît difficile de trouver rien de plus résolu. Il est non moins difficile de méconnaître à quel point elles concordent et avec les leçons si amères de son expérience et avec les efforts personnels qu'elle eut à faire si souvent pour parvenir à s'éclairer[1].

Il y a lieu d'insister un peu plus sur la question,

1. Nous devrions peut-être dire : pour éclairer les autres..., du moins sur sa vocation que beaucoup méconnaissaient. — Plus tard, ceux à qui cette liberté déplut s'efforcèren de la restreindre, et ils eurent la prétention de s'appuyer sur des textes où ils disaient voir la preuve d'un revirement d'opinion, comme pour la question des sœurs converses et pour la question des revenus. Leurs arguments très pointilleux ne peuvent prévaloir contre les déclarations formelles de sainte Thérèse et contre les témoignages de ceux de ses contemporains (Ribera, Yepès) et de celles de ses filles (comme Marie de Saint-Joseph) qui l'ont le mieux connue. Ont-ils sollicité les textes avec un peu trop d'habileté? Ce n'est pas à nous à entrer dans cette partie de débat. Ce qui, après des lectures complètes et des explications variées, nous semble évident et nous suffit, c'est que la Mère n'a jamais, sur ce point qui lui tenait tant à cœur, modifié l'expression de son opinion. Qu'elle ait un jour trouvé sage que telle religieuse de tel couvent s'en tînt à son confesseur ordinaire, à celui de l'Ordre, cela est possible. Encore a-t-elle soin d'ajouter tout de suite : « Vous pouvez, en outre, lui permettre de s'adresser de temps en temps au P. Rodrigue Alvarez » (*Lettres*, II, 448). Le conseil adapté à un cas particulier n'avait donc point la portée générale des textes qu'on a lus plus haut. En d'autres circonstances, elle a conseillé de s'adresser aux Jésuites; puis elle a souhaité de pouvoir se passer d'eux (*Lettres*, III, 193), ce qui, pour le dire en passant, prouve qu'elle n'entendait jamais se lier ni lier ses filles. Elle se reconnaissait donc le droit de varier ses conseils suivant les personnes et les conjonctures. Mais en le faisant, elle gardait, disons mieux, elle consacrait le principe de la liberté, quitte à le régler, selon les temps et les lieux, par des avis de nature à prévenir tout danger de caprice et d'incohérence.

si débattue, de savoir à quelle juridiction sainte Thérèse désirait que ses couvents fussent soumis.

Voyons premièrement les faits. Quand elle fonda Saint-Joseph d'Avila, elle quitta la juridiction des Carmes pour se mettre sous la juridiction de l'évêque. Tout d'abord elle dit très clairement dans sa *Vie*: J'acceptais « une obéissance qui n'était pas de mon goût ». Elle y trouva toutefois « beaucoup de consolation et de paix ». — « J'avais de la peine à me soustraire à l'obéissance de mon Ordre ; cependant le Seigneur m'avait dit qu'il ne convenait pas de lui soumettre le nouveau monastère, et il m'en avait même fait entrevoir les raisons.... Ce qui est arrivé m'a fait voir combien il était important de nous mettre sous l'obéissance de l'évêque. » Ces raisons étaient tirées des circonstances, et elles n'ont rien de mystérieux. Il s'agissait de fonder un monastère sans revenus, et cependant il fallait bien que les religieuses vécussent. Si elles s'en remettaient à la charité des fidèles, il leur fallait de toute nécessité l'appui de l'évêque, comme celui du conseil de la ville. Aussi lisons-nous dans un mémoire envoyé au chapitre d'Alcala[1] : « Comme l'Ordre refusa d'admettre ce monastère sous sa juridiction, on le soumit à l'Ordinaire. L'évêque d'alors s'appelait Don Alvaro de Mendoza. Il nous favorisa beaucoup pendant son séjour à Avila : il nous donna toujours le pain, les remèdes nécessaires et une foule d'autres aumônes. Quand il se décida à quitter le siège d'Avila pour celui de Palencia, il s'occupa lui-même de nous faire passer sous la juridiction de l'Ordre : cette mesure lui sembla convenir davantage à la gloire de Dieu, et nous fûmes toutes de son avis. » Cet avis, elles

1. *Lettres*, III, 93.

l'avaient même devancé, car si la pieuse Mère s'exprime là en termes, pour ainsi dire, officiels, nous voyons très bien dans sa correspondance une autre diplomatie à l'égard de l'évêque. Lui seul, semble-t-elle lui dire, méritait sûrement l'exception qui avait été faite; il serait téméraire de la renouveler. « Quant à la nécessité, lui écrit-elle (en août 1577)[1], et au besoin où nous pourrions nous trouver parce que notre évêque ne s'occupera plus de nos monastères, n'en ayez pas de peine : *nos monastères, en se prêtant un mutuel concours, s'assisteront mieux qu'en comptant sur leur évêque...* » ... Il est vrai qu'après avoir écrit cette phrase, elle se hâte de l'adoucir en ajoutant : « car nous n'en aurons jamais un autre dont la charité égale celle de Votre Seigneurie. Si encore nous pouvions jouir de votre présence dans cette ville ! Toute notre peine est d'en être privées. »

Donc, il n'y a pas à en douter, la réformatrice aime mieux rester, avec tous ses autres couvents, sous la juridiction d'un même Ordre, que de continuer à être sous une juridiction épiscopale isolée (si utile que celle-ci ait pu être dans les débuts). Dans une lettre au P. Gratien, de décembre 1576, elle s'exprime avec plus d'énergie, parce que là, rien ne la retient : « Je suis bien persuadée qu'on ne trouvera aucun remède pour nos monastères de religieuses, tant qu'il n'y *aura pas quelqu'un de la famille* pour les diriger. Bien que le relâchement existe dans des monastères soumis aux religieux, il n'y a pas autant d'abus que dans ceux qui sont soumis aux Ordinaires. Ce qui se passe dans ces derniers est une chose qui m'épouvante[2]. » Main-

1. *Lettres*, II, 117.

2. Ce fragment vient d'être traduit en français pour la première fois. — Aujourd'hui qu'une certaine politique paraît

tenant cette juridiction doit-elle être nécessairement celle des Carmes? Voilà encore une autre question qui a fait couler des flots d'encre. Ceux qui la résolvent affirmativement ont pour eux le texte même que je viens de citer. Ce qui peut la compliquer dans une certaine mesure, c'est qu'il y a eu deux espèces de Carmes, les chaussés ou mitigés et les déchaussés ou réformés[1]. Or, ce qui apparaissait depuis longtemps avec une pleine évidence, c'est que Thérèse cherchait par toutes sortes de moyens à se soustraire à la juridiction des mitigés. « Oh! comme je voudrais voir les religieuses soustraites à la juridiction des mitigés! C'est de là que vient tout le mal. » Le voulait-elle *à tout prix?* Ici nous pouvons hésiter, car je crois qu'elle hésitait elle-même. Dans un fragment d'une lettre[2] d'août 1578, elle discute avec une sorte d'angoisse sur la possibilité d'échapper à la juridiction des mitigés. « Vous pourriez, dit-elle à son correspondant (inconnu), donner à entendre, non comme le tenant des Carmélites, mais comme l'ayant deviné, qu'elles passeraient sous la juridiction de l'Ordinaire plutôt que de consentir à voir les Carmes chaussés entreprendre la visite chez elles et les diriger.... En tant que Carmélites réformées nous aurions pu nous opposer à accepter le gouvernement des Pères miti-

vouloir remettre en honneur la juridiction exclusive des évêques sur tous les ordres religieux, le lecteur trouvera sans doute qu'il vaut la peine de peser ces témoignages de sainte Thérèse.

1. Nous insistons ici sur ce point, pour mieux faire comprendre ce qui suivra sur la réforme des Carmes et sur les luttes fameuses dont elle a été l'occasion.

2. Ou non traduite en français ou complètement inédite jusqu'au travail du P. Grégoire de Saint-Joseph. Voyez *Lettres*, II, 263.

gés dont l'expérience était déjà faite. » Mais c'est là une sorte de menace diplomatique dont elle craindrait, ce semble, d'abuser; car elle ajoute[1] : « Je ne voudrais pas toutefois en venir là, à moins que nous ne fussions complètement perdues ; car en vérité ce serait pour les sœurs un tourment terrible de n'être plus les sujettes du Général de l'Ordre .... Que Dieu ne permette jamais qu'elles soient dans la nécessité que vous savez, et séparées de la juridiction d'un si bon pasteur! Qu'il daigne pardonner à celui qui a semé la zizanie! ». Enfin elle termine en revenant à ce qui, au fond, la préoccupe plus que tout le reste : « Le point qui est de la plus haute importance, c'est la constitution d'une province séparée pour les Carmes déchaussés. »

Telles sont les données principales de ce problème que les Bollandistes n'ont pas voulu se charger de résoudre[2]. On peut conclure, croyons-nous, de la façon suivante :

La juridiction de l'Ordinaire apparaissait à sainte Thérèse comme une chose tout à fait exceptionnelle, tout à fait de circonstance et, somme toute, à éviter.

Elle tenait à la juridiction de ceux qui étaient « de la famille » ; mais dans cette famille divisée, elle redoutait, et elle tenait fermement à écarter la juridiction des mitigés.

Enfin, cependant, elle paraissait vouloir se réserver la liberté de demander, suivant les temps, les changements de juridiction qui seraient absolument nécessaires[3].

1. Et ceci encore est traduit en français pour la première fois.

2. Il est vrai que quelques documents, donnés depuis lors, leur faisaient encore défaut

3. Le P. Bouix avait publié une lettre où la sainte expri-

*
* *

Si intéressantes que soient ces questions particulières, il en est une — encore plus controversée, si c'est possible — dont l'intérêt est plus grand pour nous. Est-ce bien sainte Thérèse qui a fait les constitutions des Carmélites réformées?

Il ne faut pas ici abuser des passages où, avec son humilité ordinaire, elle parle des constitutions qui, dit-elle, « nous ont été données par nos supérieurs ». A coup sûr, le texte définitif, approuvé, sanctionné, promulgué, a été *donné* aux Carmélites et à leur réformatrice elle-même, qui tenait à honneur de n'être que l'une d'entre elles. Mais qu'elle en ait été l'inspiratrice, que ce soit elle qui en ait suggéré et même rédigé la partie de beaucoup la plus considérable, c'est ce dont il n'est pas permis de douter un seul instant. Non seulement les contemporains les plus compétents, tels que Ribera, nous l'affirment à mainte reprise et dans les termes les plus formels ; mais la sainte en a fait très souvent l'aveu ou en a laissé dans sa correspondance des preuves irrécusables.

Tout d'abord, un bref du 7 février 1562, confirmé par une bulle du 17 juillet 1565, lui donnait, à elle et à ses religieuses, « licence et libre pouvoir » de faire des statuts et ordonnances, et arrêtait que « les dites constitutions et ordonnances » devraient être ensuite « inviolablement gardées ».

mait le regret de ne pouvoir mettre le Carmel sous la direction de la Compagnie de Jésus, les constitutions de la Compagnie s'y opposant.... Le P. Grégoire de Saint-Joseph trouve dans des rapprochements ou plutôt dans des oppositions de dates inconciliables, les raisons les plus sérieuses de douter de l'authenticité de cette lettre. Voyez *Lettres*, I, p. 26-29.

Elle fit donc ce travail, qui aboutit aux constitutions[1], son œuvre, et elle le soumit au P. Pierre Hernandez (le dominicain) qui les approuva.

« Reçues par Don Alvaro de Mendoza, approuvées par Pie IV, les constitutions de la sainte étaient observées à Saint-Joseph d'Avila, lorsque en 1567, le P. Rubeo visita ce couvent et donna pouvoir à la sainte de fonder de nouveaux monastères. Il adopta pour ceux-ci les constitutions observées à Saint-Joseph et « chargea sainte Thérèse d'ajouter, à cet effet, aux ordonnances qu'elle avait rédigées à Avila, tout ce qui lui paraîtrait nécessaire », afin que ces constitutions « puissent s'étendre à un grand nombre de couvents[2] ».

C'est donc de ces premières constitutions que la Mère parle à plusieurs reprises dans ses lettres de 1578 (22 mai), 1579 (21 décembre) et 1580 (20 décembre) disant, par exemple, à une religieuse d'un autre ordre : « Nous avons nos constitutions, *demandées par moi*, qui nous défendent.... »

1. Le texte original de ces constitutions existait encore au siècle dernier. — Un religieux de l'Ordre, le P. Antoine de Saint Joachim, dit, dans le recueil intitulé *Año teresiano* (t. VII, p. 119) : « Les lois que sainte Thérèse rédigea pour les religieuses de son premier couvent de Saint-Joseph existent encore aujourd'hui originalement, c'est-à-dire écrites de sa main ; elles ne sont pas imprimées. Elles se trouvent en nos archives de Madrid et forment un in-4° de 24 pages. » On n'a pas encore retrouvé ce précieux manuscrit. Une impression en fut faite, mais, paraît-il, avec des lacunes, en 1678. L'archevêque de Tolède, en donnant son autorisation, s'exprimait ainsi : « Ce sont les constitutions que la Mère Thérèse de Jésus, fondatrice de l'Ordre des Carmélites déchaussées, fit pendant sa vie pour le gouvernement du même Ordre. »

2. *Mémoire sur les Carmélites déchaussées*, t. I, p. 78. Il y est renvoyé aux sources primitives.

Cependant, en vertu d'un bref de Grégoire XIII (en date du 22 juin 1580), devait se tenir à Alcala un chapitre où les constitutions seraient solennellement examinées et confirmées. Voici dès lors quel fut le rôle de celle qui est bien la vraie réformatrice. Elle consulta les prieures (ainsi avait fait saint Ignace pour les constitutions de sa Compagnie). Elle acceptait ou n'acceptait pas leurs observations, et elle transmettait le résultat de son enquête et de ses réflexions au P. Gratien, auquel le P. de Cuevas, qui devait présider le chapitre, avait confié les travaux préparatoires.

La correspondance de sainte Thérèse met en pleine et vive lumière cette collaboration où elle avait indubitablement la part principale. On a lu plus haut ce qu'elle écrit à propos de la liberté des confessions, après avoir examiné sur ce point l'avis de la prieure de Ségovie. A chaque instant[1], elle signale ainsi, pour les plus petits détails, comme la forme et l'étoffe des toques, et, pour d'autres plus importants touchant au régime, la nécessité de couper court aux hésitations des sœurs « qui n'en finissent pas avec leurs scrupules ». Se pressent ensuite sous sa plume les formules suivantes : « Si vous le jugez bon, on déclarerait que.... — J'ai supplié qu'on mît dans les constitutions un article où .... — N'oubliez pas de prescrire par un précepte formel .... — Voici un point dont j'ai oublié de vous parler : les sœurs rappellent dans leurs lettres .... — Il faudrait que le Chapitre déclarât.... — J'ai demandé que.... — Votre Paternité aura la bonté d'ajouter.... — Pour l'amour de Dieu, veuillez, malgré vos nombreuses occupa-

1. Voyez *Lettres*, t. III, p. 78, 98, 101, 102, 174, 175.

tions, prendre le temps de rédiger tout cela d'une manière simple et claire.... — Veuillez établir pour toujours que.... » — N'oublions pas enfin ce dernier trait : « Pour l'amour de Dieu, que votre Paternité veille à ce qu'il y ait de la propreté dans les lits et le linge de table, malgré toute la dépense qu'il faudra faire pour cela. Je voudrais même qu'on en fît un point de constitutions, tant c'est chose terrible que la malpropreté ; et encore, vu les habitudes, cela suffira-t-il[1] ? »

Tel fut l'esprit, telle fut la méthode de ces constitutions par lesquelles la grande Carmélite opéra la réforme de son Ordre[2]. Il y aurait aujourd'hui puérilité à tenter de lui en disputer l'honneur. C'est bien elle qui les a conçues, qui les a faites.

1. *Lettres*, III, 113.

2. Je ne crois pas nécessaire d'entrer dans plus de détails sur les jeûnes ramenés à la sévérité primitive, sur les austérités, sur les temps de prière et de récréation, sur les élections, sur la règle du travail des mains « où l'on ne doit s'appliquer à aucune chose si délicate qui occupe la pensée et l'empêche de l'avoir en Dieu », etc.... On a bien voulu mettre entre mes mains un exemplaire de ces constitutions. Ce qui en rend surtout la lecture intéressante, c'est la connaissance de tout ce que nous venons d'exposer et qui s'y trouve résumé en des articles très concis. On n'y lit absolument rien, est-il besoin de le dire? qu'un catholique tant soit peu instruit ne pût s'attendre à y rencontrer. Il est cependant conforme aux désirs des religieuses carmélites que le texte n'en soit pas reproduit plus en détail. Le respect qu'elles ont pour leurs règles leur défend, j'imagine, de les exposer aux railleries de ceux pour qui l'austérité du cloître est incompréhensible ; et leur humilité ne leur permet pas davantage de s'exposer à l'admiration de ceux qui y verraient comme une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi je respecte l'avertissement imprimé que voici : « Les constitutions d'un ordre religieux

Le Chapitre d'Alcala, pendant le carême de 1581, les arrêta définitivement et les confirma par autorité apostolique. Celle qui les avait inspirées en tressaillit d'une de ces joies impossibles, dit-elle, à comprendre pour qui n'aurait pas le secret de toutes ses souffrances passées. N'essaya-t-on pas après sa mort de modifier plus ou moins ces constitutions, et ne s'efforça-t-on pas, pour les rendre moins intangibles et moins sacrées, de diminuer la part si prépondérante qu'elle y avait eue? C'est là une question que nous n'avons point à examiner ici; elle nous ferait sortir des limites naturelles de cette étude[1].



On sait qu'après avoir réformé les Carmélites, la sainte voulut aussi travailler à la réforme des Carmes.

ne sont pas du domaine public, il serait à souhaiter que les écrivains modernes se tinssent à cette ancienne coutume ».

1. Le 5 juin 1590, cédant aux instances des Carmélites, Sixte-Quint confirmait encore une fois les constitutions que leur mère leur avait données. La traduction latine qu'il en promulguait ne satisfit pas complètement les religieuses. Malgré les modifications successives qu'on leur proposa ou imposa, elles tendirent généralement, surtout en Belgique et en France, à revenir à ce qu'elles appellent les pures constitutions de sainte Thérèse. Elles s'approprient avec bonheur les paroles d'un historien moderne de saint Jean de la Croix. « Il y avait plus de garanties dans quelques brouillons de sainte Thérèse écrits à la hâte, à l'improviste, et sous le coup des maladies, qu'en tous les mémoires détaillés et les règlements minutieux des Provinciaux et des définitoires. Il est bien à craindre, le zèle des hommes qui se considèrent comme capables de corriger et de réformer ceux qui ont réformé et fondé avec les lumières que Dieu leur avait données à cette fin. » — Je me sers ici du *Mémoire* sur les Carmélites que j'ai déjà cité.

Elle le fit avec plus de difficultés et à travers des luttes singulièrement vives, mais finalement avec le même succès.

En quoi son rôle consista-t-il ici exactement? D'abord elle eut l'idée, puis elle sut la faire partager à quelques âmes bien préparées à jouer en cette tentative un rôle actif, ou, pour mieux dire, un rôle extérieur qu'elle ne pouvait point assumer. Elle sut choisir des hommes de premier ordre, tels que saint Jean de la Croix et le P. Gratien qu'elle forma l'un et l'autre. Elle intervint enfin jusqu'à ses derniers jours dans la rédaction des constitutions spéciales des réformés et surtout dans l'établissement d'une province séparée, qui devait les soustraire à la juridiction abusive des mitigés.

Une fois les nouvelles Carmélites établies à Saint-Joseph, il avait paru difficile à quelques âmes que des religieuses réformées fussent soumises à des religieux qui ne l'étaient pas (quoique faisant, en somme, partie du même Ordre). Si d'autre part la réformatrice entendait probablement, comme nous l'avons vu, ne pas aliéner sa liberté de changer de juridiction, elle n'entendait le faire qu'en cas de nécessité bien démontrée et pressante. Elle savait que, pour la plupart des postulantes, l'union des deux groupes semblait chose naturelle, convenable, à laquelle il fallait s'attendre, et que par cela même l'idée d'être gouvernée par des religieux non réformés pouvait en arrêter quelques-unes. D'autre part, il ne manquait point de religieux carmes éprouvant le besoin de mettre un terme aux « maux incalculables » (c'est un des leurs qui parle ainsi), issus de la mitigation accordée par Eugène IV. Qu'on joigne à toutes ces considérations le désir qu'avait la sainte de trouver dans

un Ordre fraternel une action apostolique de nature à compléter, pour la conversion des âmes, l'action de la prière, on comprendra comment elle s'empressa de faire succéder à l'idée un plan et au plan même tout un ensemble de mesures destinées à en assurer la parfaite réalisation.

En quoi devait consister cette réforme? A rétablir pour les religieux comme pour les religieuses la sévérité de la règle primitive, les longs jeûnes, la vie dure, le costume rustique.... Le Père Rubeo, général de l'Ordre, à qui elle s'en ouvrit, ne la découragea ni ne l'encouragea beaucoup, tout d'abord, quand elle lui en parla dans Avila. Elle ne lui laissa pas quitter l'Espagne sans lui écrire une lettre pressante. Il y répondit cette fois par une autorisation, mais sous la condition qu'elle obtiendrait le consentement du Provincial en charge et celui de son prédécesseur déposé. C'était presque promettre une chose et s'arranger pour qu'elle ne se fît pas. Mais l'évêque d'Avila, don Alvaro de Mendoza, si dévoué aux Carmélites, obtint ce double consentement, à la grande joie de notre héroïne.

Aussitôt, elle se mit en mesure de réunir des hommes fortement préparés, et qui voulussent bien donner l'exemple. Elle en rencontra dans le P. Antoine de Heredia, devenu depuis lors Antoine de Jésus, dont elle n'eut pas toujours à louer le jugement et l'esprit de suite, mais dont elle loua toujours la très haute vertu. Elle lui adjoignit celui dont elle avait si vite apprécié la sainteté et la sagesse et qui allait être saint Jean de la Croix.

Dans ce retour à la sévérité primitive, les nouveaux adeptes, avec la fougue et la dureté qu'on trouve si souvent dans le caractère espagnol, ne tar-

dèrent pas à dépasser les intentions de la réformatrice. Elle, qui avait un instant gémi de voir des religieuses de Saint-Joseph, à propos du chapitre d'Alcala, demander des adoucissements excessifs, suivant elle, à la règle de l'abstinence, elle eut besoin de ramener ses Carmes à plus de pondération ; car d'un côté ils exagéraient les austérités toutes corporelles, et de l'autre ils semblaient vouloir conserver certains usages où il entrait probablement quelque fierté. Elle leur fait la leçon dans des termes pleins d'esprit et qui, de plus, nous font mesurer toute la portée de l'autorité qu'elle avait prise. Elle écrit donc un jour (le 12 décembre 1576) au P. Mariano de Saint-Benoit :

« Je trouve plaisant le P. Jean de Jésus ; il affirme que si nos Pères de la Réforme marchent nu-pieds sans sandales, c'est parce que je l'ai voulu, quand, au contraire, c'est moi qui l'ai toujours défendu au P. Antoine. A coup sûr, il se trompe en s'imaginant que tel était mon avis. Mon but a été qu'il entrât chez nous des hommes de talent, et qu'il ne fallait pas les rebuter par une trop grande austérité. Cependant, ce qui s'est pratiqué était nécessaire pour vous distinguer des Pères mitigés. J'ai pu dire que vous souffririez autant du froid avec vos sandales que sans elles. Mais ce que j'ai dit sûrement à ce sujet, c'est que, à mon avis, vous aviez mauvaise grâce à être déchaussés et montés sur de belles mules. J'ajoutais qu'on ne devait pas supporter cela, excepté quand il faut aller loin ou qu'il y a une grande nécessité ; sans quoi, c'est vraiment choquant. Il est passé par ici quelques jeunes religieux qui vraisemblablement n'avaient que quelque chemin à parcourir et étaient montés sur des mules, lorsqu'ils auraient pu aller à

pied. Je vous le déclare donc, je n'approuve pas ces jeunes Carmes déchaussés avec leurs mules et leurs selles. Quant à vous faire aller nu-pieds sans sandales, je n'en ai jamais eu même l'idée; déjà vous n'êtes que trop déchaussés....

« Le point sur lequel j'ai beaucoup insisté près de lui, c'est qu'il prescrivît de donner de quoi bien nourrir les religieux. J'ai encore présent à la mémoire ce que V. R. m'a raconté à ce sujet, et très souvent j'en ai éprouvé un profond chagrin.... Comprenez bien, mon Père, que j'aime à ce qu'on insiste beaucoup sur les vertus, et non sur les austérités corporelles, comme on peut le voir dans nos monastères de Carmélites; cela vient sans doute de ce que je ne suis guère pénitente moi-même.... »

Enfin, pour assurer le succès de cette réforme et la mettre à l'abri d'un retour des mitigés, il fallait, elle le voyait bien, obtenir que les réformés fussent érigés en province séparée. Pour y réussir, elle mit tout en œuvre: elle agit à Rome, elle agit auprès de Philippe II; elle lutta contre les calomnies et les menaces, contre les maladresses des amis, contre les perfidies des faux frères. A la fin, elle obtint ce qu'elle souhaitait : le succès de la réforme dans les deux branches de l'Ordre du Carmel était, grâce à elle, assuré

CHAPITRE VI

LA FONDATRICE. — SAINT-JOSEPH D'AVILA

La vraie mise à exécution de cette double réforme, c'est la suite des fondations. La première et la plus importante de toutes fut celle de Saint-Joseph d'Avila.

Dans les débuts, on peut presque dire que tout se bornait, pour la sainte, à la création de ce monastère. C'était là que vivrait l'élite désirée, là qu'elle souffrirait, là qu'elle prierait.... Malgré la peine que lui causait l'abandon d'une « cellule faite à souhait pour elle » au couvent de l'Incarnation, elle se mit à l'œuvre avec l'aide d'une riche amie, veuve de bonne heure et vivant dans le monde, doña Guiomar de Ulloa.

Tout de suite les luttes commencèrent. D'un côté, se multipliaient les visions où Notre-Seigneur lui recommandait de s'employer de toutes ses forces à l'établissement de ce monastère. Il lui ordonnait de le dédier à saint Joseph : il lui annonçait en même temps beaucoup de croix et de souffrances, mais il lui donnait l'assurance qu'elle aurait les grâces nécessaires pour les supporter et qu'elle réussirait dans son entreprise. D'un autre côté, dès que son projet fut connu, elle vit pleuvoir sur elle les blâmes et les

railleries. Les sœurs de l'Incarnation s'écrièrent que c'était les outrager que de paraître ainsi ne pouvoir atteindre au milieu d'elles la perfection de la vie religieuse. Les personnes les plus pieuses de la ville trouvaient que c'était une folie que de vouloir quitter un couvent aussi ancien, aussi éprouvé, pour en bâtir un autre... du même ordre, en définitive.... On se demandait quelles étaient ses ressources : on les jugeait absolument insuffisantes, et on n'en trouvait son obstination que plus déraisonnable.

Restaient ceux qu'elle devait consulter : son confesseur et les religieux de la ville qui faisaient autorité. Son confesseur, le P. jésuite Balthasar Alvarez, toujours enclin à la réserve et toujours porté à retenir sa pénitente plutôt qu'à la pousser en avant, n'osa prendre par lui-même aucune décision, ni dans un sens ni dans un autre. Il trouva plus prudent de la renvoyer à son Provincial à elle, le P. Ange de Salazar[1]. Elle n'avait point coutume de parler à ce supérieur[2] des visions et des grâces qu'elle recevait. Cependant, quand elle lui fit faire les premières ouvertures par doña Guiomar, il fut tout d'abord favorable, et « promit de prendre le nouveau monastère sous sa juridiction ». Mais bientôt, devant la rumeur publique et l'opposition qui se développait, il changea d'avis. La réformatrice et son amie n'en persistaient pas moins dans leurs résolutions. Le scandale augmentait donc : on menaçait l'une de l'Inquisi-

1. Il faut bien se garder de le confondre avec le P. Gaspar de Salazar, Jésuite. Celui-ci fut pour Thérèse « un véritable ami », tandis que, selon ses propres expressions, elle ne s'est « jamais très bien entendue » avec le premier.

2. Voyez Ribera, I, 84. Elle en parlait d'ailleurs le moins qu'elle pouvait.

tion ; quant à l'autre « on ne voulait plus lui donner l'absolution si elle ne renonçait pas à son dessein ».

Il fallait donc quitter, pour un instant au moins, les voies ordinaires, et de nouveau recourir à l'inspiration divine. La sainte pourtant n'y retourna, pour ainsi dire, pas seule. Déjà elle avait été vivement encouragée par deux hommes appelés à prendre rang parmi les saints, Pierre d'Alcantara, le réformateur de l'ordre de Saint-François, qui avait, l'année précédente, examiné de près l'état de l'âme de Thérèse, et Louis Bertrand, qui était alors maître des novices chez les dominicains de Valence[1]. Leurs paroles, surtout celles de Louis Bertrand, semblèrent, elles aussi, empreintes d'une foi surnaturelle et d'un esprit prophétique. Il y avait là de quoi lever tous les doutes. Pourtant, elle chercha plus près d'elle un appui. « Au moment, dit-elle, où on nous accusait de ne suivre que nos têtes, cette dame (doña Guiomar) était allée trouver un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, l'homme le plus instruit qui fût alors dans la ville », le P. Ybanez. Ce dernier, il l'avoua plus tard, trouva tout d'abord que ce projet était une folie, mais une folie généreuse, après tout, et qui n'était pas pour

1. Voici, d'après Ribera, la réponse de saint Louis Bertrand : « Mère Thérèse, j'ai reçu votre lettre, et parce que l'affaire sur laquelle vous me demandez mon avis est de si haute importance au service de Notre Seigneur, j'ai voulu la lui recommander dans mes pauvres prières et aux saints sacrifices ; c'est la raison pour laquelle j'ai tardé à vous répondre. Maintenant je vous dis, au nom du même Seigneur, de vous armer de courage pour exécuter une si grande entreprise, dans laquelle il vous aidera et vous favorisera, et je vous assure de sa part qu'avant que cinquante ans ne soient écoulés, votre Ordre sera un des plus illustres de l'Eglise de Dieu, lequel vous ait en sa sainte garde. »

déplaire à un ordre tel que le sien. Il l'examina donc avec intérêt; puis finalement il déclara que c'était un beau risque à courir et qu'il fallait aller de l'avant. Enfin, le P. B. Alvarez, qui, depuis six mois, lui avait fait défense de s'occuper plus longtemps de son projet, devait, lui aussi, être éclairé d'une double lumière. Le recteur, Denys Vasquez, qui était défavorable à la fondation, vint à partir et fut remplacé par le P. Gaspar de Salazar, celui qui devait tenir plus tard une place si intéressante dans la vie de la sainte. Celle-ci n'eut pas besoin d'un long entretien pour voir tomber entre elle et lui plus d'un voile factice. Il ordonna au P. Alvarez de ne plus la conduire par des voies si rigides. Peu après d'ailleurs, le Christ disait à sa servante : « Dis à ton confesseur que demain il fasse sa méditation sur ce verset : « Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur, et que « vos pensées sont incompréhensibles ! » Le P. Balthasar obéit, et bientôt il sentit que ce mystère même était une preuve de l'action divine. Il écrivit donc à sa pénitente d'avoir à s'occuper de nouveau de la fondation de son monastère. « Je tiens ceci, dit Ribera, d'un Père de la Compagnie digne de toute créance auquel, ce soir-là même, le P. Balthasar montra le billet que la Mère lui avait envoyé. »

En ces circonstances Thérèse trouva aussi près de sa famille du monde une aide dont elle sut tirer grand parti. Sa sœur, Jeanne de Ahumada, avec son mari Jean de Ovalle, achetèrent une maison comme pour eux. Ils vinrent tout exprès à Avila et, aux yeux du public, ils paraissaient seuls responsables de l'acquisition comme des travaux. C'était cependant leur sœur qui, ayant toujours la permission de sortir des murs de l'Incarnation, dirigeait et activait tout. Elle

fut souvent en grande peine d'avoir les sommes nécessaires pour payer les ouvriers du jour; car, malgré sa belle fortune, son amie doña Guiomar se trouva tout à coup sans argent. C'est alors qu'arriva des Indes un gros cadeau de Laurent de Cepeda et que divers dons furent remis par des personnes de qui on ne les eût jamais attendus.

D'autres faveurs devaient donner à la fondatrice un surcroît de force pour supporter toutes les épreuves de l'entreprise. Un prédicateur de Saint-Thomas l'apercevant dans l'église en compagnie de sa sœur Jeanne, faisait tout d'un coup tomber sur elle les plus cruelles allusions; mais des visions d'une splendeur incomparable lui donnaient plus d'énergie qu'il ne lui en fallait pour se réjouir de ces humiliantes invectives, bien loin d'en souffrir. Sainte Claire lui apparaissait, et lui promettait son appui[1]....

Des interventions d'un autre genre se mêlaient cependant à ces merveilles. « On venait d'élever une grande muraille avec toute la solidité nécessaire, soit pour les fondements, soit pour la construction, et elle avait coûté une somme considérable qu'on avait eu beaucoup de peine à recueillir. Or, cette muraille tomba tout entière en une seule nuit, bien qu'elle eût été faite par de bons ouvriers. Jean de Ovalle s'en prenait néanmoins à eux et voulait les forcer à la relever à leurs dépens. Mais la sainte Mère, ayant appelé doña Juana, sa sœur, lui dit : « Dites à mon beau-frère de ne pas contester avec les ouvriers; ils ne sont point en faute, ce sont plusieurs démons réunis qui ont renversé la muraille;

1. Le couvent des Clarisses, voisin de Saint-Joseph, devait bientôt faire honneur à la promesse de la sainte.



ainsi, qu'il se taise et qu'il donne aux ouvriers la même somme. » Mais, cette somme, il fallait la trouver. Doña Guiomar demanda trente ducats à sa mère qui demeurait à Toro, et elle craignait beaucoup de ne pas les obtenir, lorsqu'au bout de deux ou trois jours, la sainte lui dit : « Ma sœur, réjouissez-vous, les trente ducats sont sûrs, ils sont déjà comptés et au pouvoir de l'exprès que nous avons envoyé; c'est dans la salle carrée du rez-de-chaussée que la somme a été remise. » Peu de temps après, le messager revint, et l'on sut de lui que les ducats lui avait été comptés à l'heure indiquée par la Mère.

*
* *

C'est au milieu de tous ces incidents que la fondatrice fut appelée subitement à Tolède, sur un de ces appels comme elle en eut quelques-uns au cours de sa vie. Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina-Cœli, venait de perdre son mari; et la douleur qu'elle en éprouvait faisait craindre pour sa vie. Avide de consolations, elle demanda au provincial des Carmes, le Père Ange de Salazar, de lui envoyer la Mère Thèrèse, dont la réputation grandissait chaque jour, malgré les contradictions. Celle-ci reçut donc, la veille de Noël 1561, l'avis d'avoir à partir pour Tolède. A cet ordre de ses supérieurs, se joignit un commandement divin, et ici certes il est difficile de conjecturer qu'elle entendit en imagination la voix agrandie de ses propres espérances, car ce voyage inattendu lui répugnait beaucoup, à divers titres. Or, voici ce que, d'après son témoignage, elle entendit dans une extase : « Pars, ma fille, et n'écoute point les avis des autres, car peu te conseilleront sans témérité : tu auras à souffrir dans ce

voyage; mais tes souffrances tourneront grandement à ma gloire; il convient pour l'affaire du monastère que tu sois absente, jusqu'à la réception du bref, parce que le démon a ourdi une trame pour l'arrivée du provincial; mais ne crains rien, je t'assisterai. »

Elle partit donc, pleine d'espérance, accompagnée de Jean de Ovalle. De sa vie de carmélite, et de carmélite commençant déjà la réforme, à la vie de palais, le passage était brusque. Elle en souffrit beaucoup pour elle; et ainsi qu'elle le rapporte, elle en souffrit pour sa noble hôtesse qu'elle voyait en toutes choses écouter son rang plutôt que ses goûts et à qui la superstition de l'étiquette ne laissait point un moment de repos. Dans ce monde tout plein de pensées et d'habitudes si éloignées de celles de la servante de Dieu, celle-ci cependant sut continuer sa vie de religieuse, et le rayonnement qui en émanait pénétrait les âmes. On réussissait à surprendre ses extases à travers le trou de sa serrure, et on la voyait ensuite avec étonnement sortir de sa chambre dans toute sa simplicité et sa bonne grâce. Aussi n'eut-elle pas de peine à inspirer à tous ceux qui l'approchaient un commencement de vie plus chrétienne. Elle y réussit d'autant mieux qu'elle fit là plusieurs rencontres destinées à compter dans sa vie.

Ce fut d'abord un religieux, qu'elle ne nomme pas, mais que l'on croit être l'ancien confesseur de son père, le dominicain Vincent Baron, et qui, en tout cas, lui fournit un supplément d'expérience sur les grâces de l'oraison. Elle fut d'abord inspirée de le convertir à une pratique plus sérieuse de cet exercice tant aimé d'elle. Elle obtint de lui cette « conversion », et bientôt elle se vit à même d'écrire

de lui[1] : « Dieu l'a tellement changé qu'il ne se reconnaît, pour ainsi dire, plus lui-même. Il lui a enlevé toutes les infirmités qu'il avait et lui a donné des forces pour faire pénitence : les épreuves auxquelles il a été soumis et dont il est sorti vainqueur ont fait voir qu'il possédait une vertu solide et qu'il comprenait l'ineffable trésor caché dans la souffrance. » Quant à elle, elle fut si émue de cette transformation pour laquelle Dieu s'était servi d'elle que, « succombant à l'excès de sa joie, son âme sortit d'elle-même, » pour recevoir une fois de plus dans son ravissement des révélations touchant le service de Dieu et de son Église.

Plus près d'elle vivait dans le palais une jeune parente de la duchesse, nommée Marie de Salazar. Elle devait devenir cette Marie de Saint-Joseph en qui nous retrouverons bientôt une des plus originales, des plus fortes et des plus tendres amies de sainte Thérèse. Y eut-il entre elles deux beaucoup de conversations et de confidences? Nous l'ignorons. Ribera, qui pèse ses paroles, nous dit que la jeune fille reçut une puissante impulsion « de la vue » de la sainte. Elle non plus cependant ne devait pas prendre de résolution subite : elle dut voir une seconde fois la fondatrice, sept ans plus tard, avant de devenir une de ses filles.

Le séjour de Tolède devait enfin être signalé par une de ces rencontres comme il en est tant dans l'existence des saints. Pas plus dans l'ordre de la piété que dans celui des sciences et des arts, l'*idée* créatrice n'est habituellement l'apanage tout à fait exclusif d'une seule âme, et il n'est guère d'inven-

1. *Vie*, XXXIV.

tion mémorable dont plusieurs hommes de génie n'aient eu à se disputer l'honneur[1]. Seulement, dans l'ordre des choses sacrées, cette émulation de ceux qui viennent à l'heure marquée pour les besoins des esprits ne connaît point les ardentes contestations d'un orgueil jaloux. Sainte Thérèse était donc chez la duchesse de la Cerda, quand une religieuse de Grenade entendit parler d'elle et fit ses soixante-dix lieues pour venir la voir. Elle s'appelait Marie de Jésus. Restée veuve de bonne heure, elle était entrée au Carmel de sa ville; et là, dans la même année et le même mois que sa sœur d'Avila, elle avait eu, elle aussi, l'inspiration de fonder un couvent de Carmélites réformées. Les mêmes contradictions et les mêmes railleries l'avaient éprouvée; mais les mêmes encouragements, entre autres, ceux du P. Gaspar de Salazar et de Pierre d'Alcantara, l'avaient fortifiée. Elle avait donc vendu tout ce qu'elle possédait, et avait fait à pied, complètement déchaussée, le voyage de Rome. Elle arriva, les pieds en sang, devant le Pape qui, avant de l'avoir entendue, s'écria : « Que veut cette femme? qu'on lui accorde tout ce qu'elle demandera! » — Tout ce qu'elle demandait, c'était la permission de vivre dans une absolue pauvreté. Le souverain Pontife l'autorisa tout de suite à fonder des monastères. Elle venait à peine de rentrer en Espagne, quand elle se rendit à Tolède. Celle qu'elle y venait voir était encore incertaine, non sur ce qu'elle voulait — elle aussi était avide de pauvreté — mais sur ce qu'elle pouvait obtenir de ses supérieurs et de ses sœurs. Les premiers étaient en majorité hostiles : quelques-uns,

1. Voyez notre *Psychologie des grands hommes* (2e éd., ch. V).

comme le P. Ybãncz lui-même, étaient incertains. Parmi ceux qui la soutinrent, furent, nous le savons déjà, ces mêmes Gaspar de Salazar et Pierre d'Alcantara. A ces encouragements venait s'ajouter la force persuasive qui sortait des paroles de Marie de Jésus; car cette femme, bien qu'elle ne sût pas lire, avait cette expérience de la vie sainte, dont son émule prisait si haut les leçons. C'est en causant avec elle que son esprit s'arrêta sur cette observation, que si quelques couvents pauvres étaient signalés comme en proie à une certaine agitation peu favorable à la piété, c'était la dissipation qui était cause de leur trop grande pauvreté, non leur pauvreté cause de leur dissipation. Elle n'hésita donc plus, et, fatiguée des consultations des théologiens, elle les pria « de lui faire grâce de leur science ».

Les deux héroïques femmes se séparèrent ainsi, l'une pour aller établir à Alcala le couvent réformé destiné à être connu sous le nom de Couvent de l'Image, l'autre pour aller terminer cette fondation d'Avila qui devait être suivie de seize autres.

*
* *

Malgré la tristesse que son départ causait à son hôtesse et malgré l'appréhension qu'elle éprouvait elle-même de se voir élire prieure à l'Incarnation, Thérèse fit à Avila un retour joyeux. Elle y trouvait Pierre d'Alcantara qui employait les dernières journées de son existence et les restes de ses forces épuisées par la pénitence à seconder l'entreprise auprès de l'évêque, auprès des personnages influents, auprès des théologiens. Elle y trouvait aussi, le soir même de son arrivée, le bref du Pape autorisant la fondation du monastère suivant la règle primitive. Enfin,

une maladie subite de son beau-frère, Jean de Ovalle, en l'absence de sa femme, lui valut l'autorisation d'aller le soigner chez lui. Elle put ainsi, hors de l'Incarnation, s'occuper, en secret et avec succès, de quelques-unes de ses affaires si compliquées. Le jour où tout l'essentiel parut terminé dans les travaux d'appropriation, le malade retrouva non moins subitement la plénitude de sa santé, au point que lui-même ne put s'empêcher de dire : « Madame, il n'est plus nécessaire que je sois malade. »

Peu après, le 24 août 1562, jour de la fête de saint Barthélemy, apôtre, Gaspar Daza disait la première messe à l'autel de la très petite chapelle de Saint-Joseph d'Avila[1]. Pierre d'Alcantara, le P. Ybãnez et le P. Balthazar, représentaient là les trois grands ordres de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Ignace, qui — dans des proportions assez inégales, à la vérité — avaient contribué tous les trois au succès de la fondation; ils offraient le Saint Sacrifice en actions de grâces. Quant à celle qui, quittant son nom de Thérèse de Ahumada, allait s'appeler Thérèse de Jésus, écoutons-la : « Ce fut pour moi un avant-goût de la gloire céleste, de voir cette petite maison honorée de la présence du Très Saint Sacrement, et de procurer un état si saint à quatre pauvres orphelines que je reçus sans dot, mais qui étaient de si grandes servantes de Dieu. »

Le couvent ainsi constitué était, on le sait, sous l'obédience de l'évêque; mais personnellement, la fondatrice était encore soumise à la juridiction de son Ordre, comme religieuse de l'Incarnation. Elle devait donc retourner provisoirement à cette maison, jus-

1. Elle a été conservée près de la nouvelle chapelle.

qu'à ce qu'elle eût la permission de son Provincial. A cet égard, elle n'était pas sans éprouver des craintes d'autant plus vives, qu'une sorte de réaction, bien conforme aux lois, si connues d'elle, de notre complexe nature, n'avaient point tardé à l'éprouver. Tant que l'action avait duré avec le péril pressant, elle avait été intrépide : au lendemain de la victoire, elle se sentait envahie par une inquiétude et par une tristesse mortelles. Tous les doutes, toutes les considérations humaines qui n'avaient pu réusir à l'arrêter, revenaient à son esprit pour lui inspirer des doutes cruels sur l'avenir de son œuvre. Était-ce le résultat de la fatigue d'un organisme que la tension de l'effort et le désir ardent de la réussite ne venaient plus surexciter? Était-ce, comme elle le dit, l'ouvrage du démon? En tout cas, elle sut bientôt, comme d'habitude, tirer profit de l'intensité même de cette épreuve. Il lui suffit de s'analyser pour se dire que si c'était là une croix nouvelle, eh bien! elle n'avait qu'à la porter, et de ce sentiment sortit une force non moins vite aguerrie que la précédente.

Cette tempête intérieure une fois calmée, le reste n'était rien. La nouvelle de l'inauguration préparée en secret se répandit, et la Prieure de l'Incarnation rappela en toute hâte sa religieuse, pour la traiter de transfuge. Celle-ci ne s'émut pas. Elle revint sans délai; elle écouta en silence tous les reproches qu'on voulut lui faire; puis, sur l'ordre du Provincial, elle expliqua ses raisons. Elles furent si convaincantes que tout le monde s'en déclara satisfait. Le Provincial même, de qui elle avait craint une plus vive résistance, lui promit de la laisser bientôt retourner à Saint-Joseph. Il est vrai qu'il ajoutait : aussitôt que l'émo-

tion populaire sera calmée. Or cette émotion venait de se réveiller avec une violence inattendue.

D'une façon générale, les Espagnols, et surtout ceux d'Avila, aiment les couvents. Mais, précisément parce qu'ils les aiment, ils s'en occupent beaucoup, et ils se passionnent également pour les uns et contre les autres. Dans la circonstance présente ils trouvaient cette fondation injustifiée, ils y soupçonnaient quelque « nouveauté », ce qui voulait dire quelque motif d'intervention pour le saint-office ; puis ils craignaient qu'établie sans revenus elle ne fût trop à la charge des habitants. Quoi qu'il en soit, en un clin d'œil éclata une de ces agitations irraisonnées où l'emportement croissant du jour finit par n'avoir plus d'autre cause que celui de la veille. C'étaient des allées et venues sans fin du Corrégidor au Provincial. Le conseil municipal se réunissait fiévreusement : on organisait des assemblées extraordinaires ; on ne parlait que de démolir le monastère et de le raser de fond en comble, après en voir retiré le saint sacrement. Pour quatre pauvres religieuses qui priaient et jeûnaient là derrière leurs murs, il semblait que l'ennemi fût caché dans la cité.

Un dominicain qui apparaît là pour la première fois, le Père Bañez, vit qu'il fallait temporiser, et il obtint un peu plus de calme ; il empêcha du moins les résolutions violentes. Cependant le feu se rallumait bientôt sous la cendre. Pour en finir, le gouverneur menaça d'enfoncer les portes si les sœurs n'ouvraient pas. Celles-ci répondirent qu'ayant un supérieur légitime elles attendaient ses ordres. Cette réponse calma le gouverneur, ou du moins il prit le parti d'opérer judiciairement. De là une action, de la procédure, des appels ; finalement l'affaire fut portée

au Conseil du roi où Gaspard Daza et François de Salcedo se chargèrent de défendre les intérêts du couvent.

Sur ces entrefaites, le Père Ybañez, que personne n'attendait, revint à Avila, et il unit son action à celle de son frère en saint Dominique, le Père Bañez; il y mit la même prudence et la même habileté, si bien qu'un beau jour l'orage était tombé sans qu'on sût trop comment et que la ville se désistait de son procès.

Pendant les six mois que dura ce grand trouble, que faisait la principale intéressée? Elle priait et faisait prier. Elle disait à son Dieu : « Maintenant que je ne puis plus rien faire, Seigneur, c'est à vous de défendre votre maison! » Lui proposait-on, à titre de transaction, d'autoriser son monastère, si elle le nantissait de revenus, son inquiétude et ses scrupules recommençaient. Des apparitions, telles que celle de saint Pierre d'Alcantara mort depuis peu, des paroles entendues de Notre Seigneur en des visions intellectuelles, la réconfortaient et la fortifiaient de nouveau dans ses résolutions. Elle ébranlait le Père Provincial en lui disant avec une force pénétrante : « Prenez garde, mon Père, de résister au Saint-Esprit ». Elle préparait en même temps sa rentrée en priant doña Guiomar de lui acheter... quelques missels et une clochette. Enfin, en décembre 1562, tout le monde s'étant mis d'accord, elle franchit les murs de Saint-Joseph et y retrouva son petit troupeau. Elle emmenait avec elle, de l'Incarnation, quatre religieuses qui allaient le grossir un peu : Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie Isabelle et Isabelle de Saint-Paul, sa parente. « Tout son trousseau, en sortant du monastère, et encore ne le prenait-elle qu'à titre d'emprunt, consistait en une natte de paille, un cilice en mailles de fer, une discipline et un habit vieux et ra-

piécé; ce dont elle laissa une reconnaissance signée de sa main, afin que le monastère pût la réclamer quand il lui plairait. Et c'est avec ces riches trésors qu'elle inaugura l'œuvre incomparable de la réforme. »

Elle allait passer là cinq années, les plus tranquilles de sa vie. L'hostilité populaire s'était changée en une faveur qui se traduisait par de pieux concours aux fêtes de la modeste chapelle et par des dons charitables. « Sans aucune demande de notre part, lisons-nous au premier chapitre des *Fondations*, notre adorable Maître nous envoyait le nécessaire pour vivre. Rarement nous eûmes à souffrir de ce côté, et, quand cela arrivait, ces saintes âmes en éprouvaient un redoublement de joie. Pour moi, bien que j'eusse le gouvernement du monastère, je ne me souviens pas de m'être un instant préoccupée du soin du temporel : j'étais fermement convaincue que Notre-Seigneur ne manquerait point à ses épouses fidèles dont l'unique sollicitude était de lui plaire. Si parfois ce qui nous était donné se trouvait insuffisant pour nourrir la communauté, je faisais distribuer à celles qui pouvaient le moins s'en passer; mais nulle ne se croyant de ce nombre, on n'y touchait point jusqu'à ce que Dieu eût envoyé de quoi donner une portion à toutes. »

Le couvent privilégié connut donc ce que l'on raconte si souvent dans la vie des ordres pauvres, ces jeûnes prolongés, mais joyeux, ces attentes patientes, récompensées tout d'un coup par un envoi inespéré, venant d'une personne inconnue, et le pauvre tour en bois rustique apportant souvent avec le pain quelques « douceurs », pour lesquelles on cherchait la plus malade ou la plus résignée à se laisser soigner par les autres. Non contentes de ces épreuves de la pauvreté, elles pratiquaient des austérités auxquelles la Mère

prenait part aussi bien que les plus jeunes et que les plus robustes. Ceux qui connaissaient ses infirmités en étaient dans l'étonnement. Il est inutile de dire que cette vie si simple était relevée par la tendresse ou la sublimité des oraisons, par l'obéissance, par la gaieté familière qui accueillait les interventions surnaturelles aussi bien que les épreuves de toute sorte de la dure vie du cloître. Dans cette existence toute en Dieu, les choses extérieures apparaissaient comme dans un rêve; c'étaient les choses intérieures et les spirituelles qui seules faisaient sentir une solide réalité. Entre la Mère, dont l'humilité recevait si souvent — on le devinait, si on ne le savait pas — les visites des hôtes célestes et ces hôtes mêmes, le passage était, si on ose le dire, facile : la petite communauté, désormais à l'abri des graves attaques de l'ennemi, pouvait croire que les personnes divines et plus d'un saint habitaient véritablement chez elle. Que de gracieux récits nous donne la sainte au sujet de cette existence et des merveilles qui s'y passaient!

« Nous avions un puits dont l'eau, comme on l'affirmait, était très mauvaise; il était d'ailleurs si profond qu'il était impossible de faire couler l'eau par des conduits, ce qui peut-être l'aurait rendue supportable. Je fis néanmoins venir des hommes de l'art pour tenter l'entreprise; ils se moquèrent de moi, disant que c'était dépenser de l'argent à pure perte. Je proposai la chose aux sœurs, et je leur demandai leur avis. Une d'elles (la sœur Marie-Baptiste) dit sans hésiter : « Il faut l'entreprendre. Notre Seigneur est obligé de nous envoyer de l'eau du dehors, et de nous donner en outre de quoi nourrir les personnes qui nous l'apportent; le divin Maître s'en tirera certainement à meilleur compte en nous la donnant dans la maison,

et partant il le fera. » En voyant cette foi si vive et le ton résolu dont la sœur prononça ces paroles, je regardai la chose comme certaine; et, contre l'avis des fontainiers, je fis mettre la main à l'œuvre. Le Seigneur nous fut favorable; nous tirâmes de ce puits un filet d'eau excellente à boire, et qui nous a suffi jusqu'à ce jour. »

Une source d'une autre nature allait s'ouvrir, et par la main de la sainte : c'est dans les années qui suivirent son entrée à Saint-Joseph qu'elle écrivit sa *Vie*, d'abord, puis le *Chemin de la perfection*. Ce calme cependant, dont plus tard elle devait si souvent regretter la douceur, un souci divin ne tarda point à venir le troubler. Lorsqu'elle considérait la haute vertu de ses compagnes, il lui semblait impossible que Dieu ne la réservât pas pour de grands desseins. Elle se voyait souvent « comme une personne qui, ayant un grand trésor en réserve, et désirant en faire part à tout le monde, se sentirait les mains liées et dans l'impuissance d'en distribuer la moindre parcelle ». « Les grâces, dit-elle, dont le Seigneur me favorisait durant ces années étaient très grandes; mais demeurant concentrées en moi, elles me paraissaient inutiles. N'ayant que mes prières pour témoigner à Dieu mon dévouement, je ne cessais de les lui offrir. J'exhortais mes compagnes à faire de même, je cherchais à allumer en elles une sainte passion pour le salut des âmes et pour l'accroissement de l'Église. » Le récit qu'elle composait alors de sa propre vie redoublait en elle la vigueur de cette conviction, que si Dieu lui donnait tant de marques de sa confiance, il fallait absolument qu'elle le payât par ses services. De l'analyse qu'elle faisait de ses propres états, des réflexions qu'elle poursuivait avec tant de profondeur en se ra-

contant elle-même, suivant l'ordre qu'elle avait reçu, elle passait tout d'un coup à des élans où l'on sent frémir toute l'impatience de son zèle.

« Pardonnez-moi, mon cher Maître, et ne m'imputez pas à faute, si je cherche à me consoler un peu de mon inutilité dans votre service. Si j'étais capable de plus grandes choses, je ne m'amuserais pas à réfléchir sur ces riens. Qu'heureuses sont les personnes qui vous glorifient par de grandes œuvres! Ah! si pour leur ressembler il suffisait de le désirer avec ardeur et de leur porter envie, je les suivrais, ce me semble, de bien près. Mais, hélas! je suis inutile à tout. O mon très cher Maître, ayez compassion de moi, et puisque vous m'aimez tant, rendez-moi capable, je vous en supplie, de travailler à votre gloire! » (*Vie*, XXXIX).

Dieu ne devait point tarder beaucoup à l'exaucer. Le supérieur général étant venu, ce qu'il ne faisait jamais, en Espagne et à Avila, elle obtint de lui, avec le concours de l'évêque, la permission de créer de nouveaux monastères[1]. Elle résolut de se mettre à l'œuvre sans délai. La belle série de ses fondations allait commencer. C'était en 1567, cinq ans après son entrée à Saint-Joseph.

1. La patente contenait le passage suivant.... : « En vertu de notre autorité généralice, nous donnons et accordons à la R. Mère Thérèse de Jésus, religieuse Carmélite, présentement prieure de Saint-Joseph, et vivant sous notre obéissance, plein et entier pouvoir de prendre et accepter, au nom de notre Ordre dans toute l'étendue du royaume de Castille, des maisons, églises, emplacements, lieux, pour y fonder, sous notre protection immédiate, des couvents de religieuses Carmélites. Le nombre des religieuses dans chaque monastère sera de vingt, sans qu'on puisse le dépasser (*Hist. gén.*, II, chap. III).

CHAPITRE VII

LA FONDATRICE. — SUITE DES FONDATIONS

L'œuvre des fondations se divise en trois périodes. De 1567 à 1571, sainte Thérèse fonde successivement les monastères de Medina del Campo, Malagon, Valladolid, Tolède, Pastrana, Salamanque et Albe de Tormès. Elle s'arrête alors pendant deux ans, et c'est dans cet intervalle qu'elle devient, malgré elle, prieure de l'Incarnation. — Elle reprend de 1574 à 1576 pour instituer Ségovie, Véas, Séville et Caravaca. — Elle est interrompue ensuite pendant quatre ans. C'est l'époque de la grande guerre entre déchaussés et mitigés : la réforme tout entière est menacée. Enfin, les fondations de Villeneuve de la Xara, Palencia, Soria, Grenade et Burgos remplissent les deux dernières années, de 1580 à 1582.

Y eut-il un plan d'ensemble? Non. La plupart du temps, la fondatrice allait là où on l'appelait. C'était un évêque, c'était une princesse généreuse ou de pieuses demoiselles, c'étaient d'honnêtes marchands liés par un vœu, c'était un curé, c'était un conseil municipal qui l'appelaient. Elle se mettait alors en route, ayant rarement le premier maravédis nécessaire. Elle arrivait, se casait comme elle pouvait et

restait jusqu'à ce que la pauvre maison pût se passer d'elle.

Ce fut elle, pourtant, qui prit l'initiative pour la première maison fondée hors d'Avila. Elle savait qu'à peu de distance, au nord, à Medina del Campo, ville alors plus peuplée, plus riche et plus savante qu'aujourd'hui, était un collège de Jésuites, avec le P. Balthasar Alvarez pour recteur. Elle lui envoya le chapelain de Saint-Joseph, Julien d'Avila, qui négocia secrètement, et loua une maison pour les débuts. En même temps, elle chargeait le P. Antoine de Heredia, prieur des Carmes du couvent de Sainte-Anne, à Medina, de lui acheter une maison qui pût devenir le couvent définitif.

Pour la location de la première, il lui fallait un secours. Une jeune personne qui n'avait pu être, faute de place, admise à Saint-Joseph, demandait à être de la prochaine fondation et apportait une petite somme. Pour l'achat de la seconde maison, il n'y avait rien, que la parole du P. Antoine. Malgré ce peu de ressources, et le peu d'encouragement qu'elle recevait d'Avila, où beaucoup la traitaient de folle, où l'évêque lui-même, qui l'aimait tant, se bornait à ne point lui faire défense de partir, elle partit avec Julien d'Avila et quatre religieuses, dont deux de Saint-Joseph et deux de l'Incarnation. Elles voyagèrent avec beaucoup de fatigue dans de bien mauvais chariots. Le soir, elles s'arrêtèrent à Arevalo, où un prêtre venait leur dire d'avoir à retourner à Avila : la maison louée pour elles était contiguë à un couvent d'Augustins, et ceux-ci ne voulaient pas de leur voisinage : il y aurait procès. Ce n'était point là un obstacle à arrêter la voyageuse. Elle rencontra d'ailleurs dans Arevalo le P. Bañez, qui lui avait été si utile à Avila, et qui lui

offrait de nouveau ses services. De plus, le P. Antoine lui envoyait l'assurance qu'elle pouvait se loger tout de suite dans la maison achetée par lui, et que le vestibule, une fois tendu, pourrait servir de chapelle... en attendant mieux. Elle arriva donc le 14 août à minuit, non sans quelque péril, car on faisait alors entrer des taureaux dans la ville pour les courses du lendemain. Elle et ses compagnes se rendirent tout de suite au couvent de Sainte-Anne, et de là dans leur « maison », où elles devaient préparer tout pour le matin même — puisqu'on était à l'Assomption.

Arrivées là, il leur fallut bien constater que « Notre Seigneur avait dû aveugler le bon Père de Heredia ». Les murs étaient décrépits, les plafonds manquaient, c'était une maison en ruine. Pour tendre la « chapelle » improvisée, on avait en tout trois tapis. Heureusement, l'ancien propriétaire avait ordonné à son majordome de venir au secours des arrivantes : le majordome leur offrit en effet plusieurs tapisseries et un lit de damas bleu. Avec le tout, et des clous arrachés çà et là des vieux murs, on orna le vestibule, on le balaya, on dressa un autel, on suspendit une clochette pour appeler les fidèles. Bref, au bout de quelques heures, et au moment où luisait l'aube, tout était prêt pour la messe : les habitants de Medina constataient avec étonnement que leur ville comptait un monastère de plus. Ils arrivèrent si nombreux que les sœurs durent se chercher une place pour se recueillir et entendre l'office divin. Elles se réfugièrent dans un escalier par lequel on montait à une galerie qui, par hasard, était restée debout; elles fermèrent la porte de cet escalier, et entendirent la messe à travers les fentes de cet abri, dont elles firent tout à la fois un

chœur, un parloir et un confessionnal. Ainsi fut fondé Saint-Joseph de Medina del Campo.

Comme d'habitude, la vue anxieuse des difficultés, le doute et le trouble s'emparèrent de l'âme de la sainte..., une fois l'effort accompli. Elle tremblait surtout que le Saint Sacrement, qui était presque dans la rue, ne fût outragé par quelque luthérien. Aussi plaça-t-elle des hommes en faction pour la nuit suivante et elle se relevait pour les surveiller à la faveur d'un clair de lune. Bientôt un marchand lui offrit un étage de sa maison pour y attendre les réparations qu'elle faisait faire. Celles-ci lui furent facilitées par la générosité d'une noble dame, Hélène de Quiroga, dont la fille devait bientôt faire partie du Carmel; et dès lors fut parfaitement garanti le succès de la fondation.

*
* *

Le moment de repartir de Medina ne tarda guère. La Mère venait de recevoir deux demandes très instantes; l'une émanait du frère de l'évêque d'Avila, de don Bernardin de Mendoza qui offrait une magnifique propriété à côté de Valladolid; l'autre venait de Louise de la Cerda, qui voulait faire tous les frais et assurer même l'avenir d'un monastère de réformées à Malagon.

Elle dut donc aller d'abord s'entendre avec la duchesse, à Tolède, et elle traversa Madrid. Là elle descendit — à la petite place de Saint-Dominique — chez doña Eleonora de Mascareñas, ancienne gouvernante de Philippe II. Elle y était à peine installée, que les dames de la plus haute société de la capitale assiégeaient le palais, dans l'espoir, paraît-il, ou de voir la déjà célèbre carmélite en extase, ou d'obtenir d'elle

quelque révélation prophétique ou même d'assister à un miracle. Leur déception fut grande; car avec une bonne grâce parfaitement simple, et peut-être aussi quelque malice, la Mère leur parla... des rues de la ville, de leur commodité, de leur beauté, si bien que, parmi les visiteuses, les unes furent très mortifiées et que les autres s'en allèrent disant : « Mon Dieu! c'est une bonne religieuse assurément, mais qui ne sort pas de l'ordinaire ». Elle ne fut pas moins humble chez les sœurs franciscaines dont l'abbesse était sœur du duc de Gandie; mais elle y rencontra plus de perspicacité, car l'histoire de la Réforme attribue aux sœurs ces paroles judicieuses : « Béni soit Dieu qui nous a donné une sainte que nous pouvons imiter! Elle mange, elle dort, elle parle comme nous, elle cause sans cérémonie et sans affecter des airs de personne extraordinaire. »

On peut croire qu'elle fut satisfaite de quitter les « fâcheuses » dont elle avait reçu les visites, quand Eleonora de Mascareñas la conduisit au couvent de Marie de Jésus[1], à Alcala. Cette sainte femme, qui avait tout le zèle de son émule, n'en avait pas la discrétion. Sous ses ordres, les austérités des religieuses avaient pris un caractère tel que la plupart tombaient exténuées. Sainte Thérèse, qui passa près d'elles quelques semaines, les remit dans la bonne voie. Un instant elle eût désiré les faire sortir de leur isolement et les rattacher à la juridiction de son Ordre. Mais l'archevêque de Tolède, dont le couvent d'Alcala dépendait, ne voulut pas se le voir enlever, et il n'y avait point encore à Alcala de Carmes déchaussés. La fondatrice écouta donc les avis du P. Bañez qui lui conseillait de

1. Voyez plus haut, p. 129.

ne pas se laisser détourner de son œuvre personnelle, et elle s'en alla fonder Malagon. C'était dans l'année 1568.

Il y avait là pour elle une difficulté. La bienfaitrice qui l'appelait tenait à renter le monastère ; et nous savons quels étaient à cet égard les sentiments obstinés de la vaillante Mère. C'est cependant alors qu'ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, elle céda. Les temps n'étaient plus les mêmes : la nécessité de se contenter « de rien », pour être plus libre de commencer, n'existait plus. Elle se voyait aussi, non dans une ville de ressources, mais dans un village pauvre, où il eût été difficile de se mettre à la charge des habitants. Elle pouvait donc se rendre aux instances de sa généreuse amie et à celles des théologiens armés des textes du Concile de Trente. Elle ne sacrifia pas toutefois ses vues premières, et elle-même nous explique sa méthode nouvelle : « Je veux ou que les monastères soient entièrement pauvres, ou que les revenus soient tels que les religieuses n'aient besoin, pour tout ce qui leur est nécessaire, de se montrer importunes à l'égard de personne. » Elle prit d'ailleurs toutes ses précautions pour que la pauvreté individuelle des religieuses et leur esprit de mortification n'en souffrît pas. Elle devait en être récompensée par la sainteté tout exceptionnelle qui allait rendre ce couvent célèbre entre tous.

Tout arrêté, les contrats passés, les habitants de la ville vinrent la prendre en belle procession, elle et ses religieuses, le dimanche des Rameaux. Au bout de deux mois, elle quitta le couvent, non sans y avoir eu la faveur d'une vision où Notre Seigneur lui commandait de continuer ses fondations, d'accepter toutes celles qu'on lui offrirait, d'adopter dans les petites

villes la même méthode qu'à Malagon, de mettre tous ses couvents sous la conduite d'un même supérieur, et enfin d'écrire elle-même l'histoire de ses fondations[1].

Valladolid l'attendait, et elle avait une raison pour se hâter. Le bienfaiteur, Don Bernardin de Mendoza, venait de mourir de mort subite, et elle le voyait en purgatoire pour y souffrir cruellement jusqu'à la première messe célébrée dans le monastère dû à sa générosité.

Le domaine qu'il avait offert à quelque distance de la ville, et dont possession était prise le 15 août 1568, était d'un aspect riant; mais il était malsain. Le coup d'œil de sainte Thérèse le constata immédiatement, et l'expérience montra presque aussitôt qu'elle ne s'était pas trompée, car la plupart des religieuses tombèrent malades. Alors, la sœur même de l'évêque d'Avila, doña Marie de Mendoza, leur offrit d'échanger cette propriété contre une maison plus commode; en attendant elle les garda dans sa propre demeure, puis fit tous les frais de la translation. C'est pendant ce séjour qu'étant hors de clôture, la Mère put garder quelque temps auprès d'elle Jean de la Croix, pour achever son initiation à l'esprit et aux habitudes du vrai Carmel, et préparer ainsi la réforme des carmes. La prise de possession du nouveau couvent eut lieu le 3 février de l'année suivante. La procession fut très solennelle. L'évêque d'Avila, qui avait voulu être présent à la cérémonie, la présida, accompagné de tout le clergé et des ordres religieux. Les gentilshommes, la noblesse titrée, les grands qui avaient leur résidence dans la ville, le peuple

1. *Vie*, additions.



enfin s'avançaient à travers les tentures, les illuminations et les parfums. La plus humble de l'assistance était celle que tous considéraient déjà comme une sainte et comme ayant le plus grand crédit auprès de Dieu.

*
* *

Peu de temps lui avait suffi pour établir dans cette nouvelle maison une perfection que tous les historiens de l'Ordre ont vantée. On l'appelait à Tolède ; mais avant d'y aller, elle trouva le moyen de fonder à Durvelo le premier couvent des carmes déchaussés.

Il est vrai qu'elle n'eut pas de grandes constructions à édifier ni un nombreux personnel à grouper. Elle avait le P. Antoine qui s'était contenté pour elle de si peu de chose à Medina del Campo, le petit Jean de la Croix, dont elle venait de tailler et de coudre elle-même le premier habit, et un frère convers. Un gentilhomme venait de lui offrir pour eux, dans un hameau de vingt feux, une maison qui contenait un porche, une chambre, un galetas et une petite cuisine, le tout d'une saleté telle que, même pour l'amie par excellence de la mortification et de la pauvreté, il n'y avait pas moyen d'y coucher. Ne croyons pas cependant que la descendante des Ahumada soit ici bien embarrassée. « Après quelques moments d'examen, j'arrêtai ainsi la distribution : il me sembla qu'on pouvait faire du porche une église, du galetas un chœur et de la chambre un dortoir. Ma compagne, bien qu'elle fût meilleure que moi et très amie de la mortification, me dit : « Ma Mère, « quelque fervent que l'on puisse être, on trouvera « ceci intolérable ; ainsi je vous en conjure, renoncez « à votre dessein. » Le P. Julien était d'abord du

même avis, mais il se désista dès que je lui eus déclaré mes intentions. Nous nous rendîmes ensuite à l'église, et nous y passâmes la nuit; il faut en convenir, avec l'excès de fatigue que nous ressentions, nous aurions eu plutôt besoin de dormir que de veiller. »

Elle ajoute, il est vrai : « Si je parlais avec tant d'assurance, c'est que j'avais alors présent devant moi ce que Notre-Seigneur a fait depuis, et je n'en doutais pas plus que maintenant que je le vois de mes yeux. Le divin Maître a fait beaucoup plus encore, puisqu'à l'heure où j'écris ceci, il y a déjà, par sa bonté, dix monastères de carmes déchaussés. »

L'empressement des deux religieux ne fut pas moindre. Le P. Antoine balaya le tout vigoureusement, et il s'en fut recueillir quelques aumônes dont il apporta bientôt le produit à la Mère. Écoutons celle-ci : « Au fond, ce n'était presque rien. Il était seulement muni d'horloges de sable, car il en avait, je crois, cinq, ce qui, je l'avoue, me fit rire de bon cœur. Il ajoute que, s'il en avait pris un si grand nombre, c'était afin que les heures de la communauté fussent bien réglées. Pour le reste, il était si pauvre qu'il n'avait même pas, je crois, de quoi se coucher. » Ils vécurent pourtant quelques années à Durvelo, et ils y rendirent des services; car le pays environnant manquait de secours spirituels, et c'était là une des raisons qui avaient fait accepter la pauvre demeure. Ils allaient donc enseigner le catéchisme et ne prenaient leur unique repas que le soir. C'est de là qu'ils partirent plus tard pour s'établir à Mancera, et ensuite à Avila, sur l'emplacement même de la maison familiale de sainte Thérèse.

Celle-ci, Durvelo une fois établi tel qu'il vient d'être dit, se rendit à Tolède.

Le P. jésuite Paul Hernandez qu'elle y avait connu pendant son séjour antérieur à la fondation de Malagon, avait déterminé un riche marchand à faire les frais d'un monastère de carmélites. Martin Ramirez (c'était son nom) n'avait point tardé, il est vrai, à mourir ; mais il laissait un frère héritier de ses idées comme de ses biens et qui paraissait tout disposé à donner suite au projet. La Mère arriva donc avec deux de ses compagnes qu'elle avait prises à Saint-Joseph d'Avila, et toutes les trois descendirent chez doña Louise de la Cerda. C'était la veille de l'Annonciation de 1569. Malgré ces débuts encourageants, les difficultés ne tardèrent point à venir, tant du côté de l'administration du diocèse[1] (le siège épiscopal était vacant), que du côté de Ramirez, mal influencé par un gendre. Pour comble d'ennui, on ne trouvait pas une seule maison dans tout Tolède.

Lasse de deux mois d'attente, Thérèse voulut plaider sa cause elle-même. Elle fit prier l'administrateur de venir l'écouter dans une église : elle lui parla comme elle savait parler, et elle le persuada. Elle considéra dès lors, nous dit-elle, sa fondation comme faite. Qu'avait-elle pourtant ? Quatre ducats, avec lesquels elle s'empressa d'acheter deux tableaux pour mettre au-dessus de l'autel à venir, deux paillasses et une couverture pour le coucher des deux sœurs et le sien. Mais elle n'avait toujours pas de maison.

Un franciscain, le P. de la Croix, qui traversait Tolède, mit alors à sa disposition un jeune homme nommé Andrado. Non seulement c'était un garçon très pauvre ; mais, sans nous donner d'ailleurs de sa

1. Tout en étant sous la juridiction de l'Ordre, chaque couvent devait obtenir l'autorisation de l'évêque du diocèse, conformément aux prescriptions du Concile de Trente.

personne une plus ample description, la sainte nous dit que, parmi ses compagnes, l'une se prit à rire en le voyant, tandis que l'autre demandait si elles n'allaient pas se compromettre. « Quel mal voulez-vous donc qu'on pense de nous, qui ressemblons à de pauvres pèlerines ? » leur dit la fondatrice. Et cependant elle avoue dans son récit que « le bon Andrado ne paraissait guère propre à traiter avec des carmélites déchaussées ».

Or, non seulement le « bon Andrado » leur trouva tout de suite une maison disponible, convenant très bien à leur but et où il les pria naïvement de se hâter d'apporter « leurs meubles »[1]; mais il fit venir des ouvriers et travailla lui-même aux préparatifs avec un zèle qui ne le cédait en rien à celui des religieuses. Diverses difficultés avec les voisines et encore de nature à égayer celles qui les essuyaient, furent peu à peu levées. Il ne s'agissait plus que de vivre. La chose pouvait sembler difficile, attendu qu'on n'avait rien, ou à peu près. Pour faire cuire une sardine, il fallut un jour le cadeau anonyme et tout à fait inattendu d'un petit fagot. Une nuit que la Mère bien-aimée, souffrant du froid, demandait ce qu'on pouvait faire pour elle, il fallait lui rappeler, en riant, qu'elle avait sur elle « toutes » les couvertures du logis. Les trois compagnes s'accommodèrent fort bien de cette misère; elles n'eurent pas plus envie de la révéler à leur riche protectrice, que celle-ci, à ce qu'il paraît, n'eut la pensée de s'en informer. Quand Alphonse Ramirez, revenu à des sentiments plus amicaux, et quelques autres gens de bien les

1. « Pour cela, mon bon Andrado, ce ne sera pas long », lui fut-il aussitôt répondu.



pourvurent au delà de leurs désirs, elles virent avec regret finir pour elles l'heureux temps de leur absolue pauvreté.

Cette fondation, si peu éloignée qu'elle fût des précédentes, marquait néanmoins une date importante dans l'histoire du nouveau Carmel. C'est à partir de ce jour que sainte Thérèse, voyant avec bonheur les progrès de ses maisons naissantes, résolut d'alimenter désormais la réforme par la réforme même et de ne plus demander de religieuses au couvent de l'Incarnation. C'est aussi dans ce monastère de Tolède, qu'assistant aux derniers instants d'une de ses filles, elle vit le divin Maître au chevet du lit. « Il avait les bras un peu ouverts comme pour soutenir et défendre la mourante; dans cette attitude il me dit ces paroles : « Tiens pour certain, ma fille, que « j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront « dans ces monastères; qu'elles n'aient donc point « peur des tentations à l'heure de la mort. » Ainsi se continuait la vie surprenante où ces âmes, habituées au mélange de la souffrance et de la joie, étaient aussi simples devant les faveurs les plus extraordinaires de l'action divine que devant les duretés les plus vulgaires de la vie.

La veille de la Pentecôte qui suivit, dans cette même année 1569, la fondatrice, au moment où elle se disait à elle-même avec bonheur qu'elle allait jouir d'un peu de repos, se vit appelée par la princesse d'Eboli, femme de don Ruy Gomez de Silva. Il s'agissait d'une fondation à faire à Pastrana. Le prince étant prêt à mettre son grand crédit au service de la réforme, elle dut se résigner. Un avis d'en haut l'y déterminait, d'ailleurs, en lui faisant pressentir un événement autre que celui qu'elle prévoyait.

Le couvent des carmélites pour lequel elle partait fut bien construit; mais, de tous ceux qu'elle établit, ce fut le seul qui ne put subsister. La bienfaitrice, devenue veuve, entendit s'y faire admettre; mais en même temps elle voulut interpréter la règle à sa guise et la faire plier à ses convenances. Il en résulta bientôt un état si peu conforme à « la paix nécessaire dans la vie religieuse », que les carmélites prirent le parti d'abandonner ce qu'elles avaient reçu, et le couvent fut supprimé.

En retour, c'est dans ce voyage que la Mère eut la consolation de faire entrer chez les carmes déchaussés deux Napolitains, le frère Jean de la Misère[1] et le P. Ambroise de Mariano; ce dernier, gentilhomme illustre, ancien intendant de la reine de Pologne, ancien commandeur des chevaliers de Malte et l'un des héros de la bataille de Saint-Quentin. Tous deux avaient été chercher le repos dans des ermitages libres, d'où les prescriptions du Concile de Trente les invitaient à sortir pour faire partie d'un ordre régulier; ils se demandaient quel était celui qu'ils allaient choisir, lorsque la réformatrice des carmes intervint heureusement pour fixer leur irrésolution. Ils furent les deux premières colonnes du second monastère de déchaussés qu'elle établit à Pastrana. Au cours des luttes prochaines, l'un et l'autre tiendront à côté d'elle une place privilégiée.

Elle était de retour à Tolède depuis quelques mois, et elle employait son temps à installer ses filles dans une maison récemment achetée, quand elle reçut d'un jésuite ami des PP. Balthasar Alvarez et Suarez, le P. Guttierez, recteur du collège de Sala-

1. Celui qui fit son portrait.

manque, la prière de venir fonder un couvent de carmélites dans cette ville. On lui promettait si bon accueil, qu'elle considéra tout de suite la chose comme faite. Accompagnée cette fois d'une seule religieuse[1], elle arriva à Salamanque la veille de la Toussaint de 1570. On lui avait réservé une maison qu'avaient habitée en commun des étudiants ; et ceux-ci, dit à ce propos la sainte, « ne se piquent guère sans doute d'arrangement et de propreté ». Aussi le logis était-il en un tel état qu' « il fallut travailler toute la nuit pour que tout y fût décent et en ordre ». C'est ici que se place un des épisodes si familièrement racontés dans le livre des *Fondations*[2].

« Je vous dirai ici, mes filles, que je ne saurais me souvenir, sans avoir envie de rire, de la peur qu'eut ma compagne, la première nuit que nous passâmes seules dans notre nouveau monastère. C'était Marie du Saint-Sacrement, religieuse plus âgée que moi et grande servante de Dieu. Elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que quelqu'un de ces étudiants qui avaient

1. Parmi celles qui devaient arriver quelques jours après était la célèbre Anne de Jésus, qui devait mourir au Carmel de Bruxelles en 1621.

2. Chap. XIX. — Cette maison sur laquelle je lis l'inscription : *Casa di santa Teresa*, se voit et se visite encore à l'heure actuelle. Elle est occupée par des sœurs, dites Servantès de Saint-Joseph, qui tiennent là une petite école enfantine. La construction est telle (ou à bien peu près) qu'elle devait être en 1570. Les énormes pierres en éventail dans le cintre de la porte, la colonnade rustique qui, à l'intérieur, supporte le bâtiment de devant et entoure une partie du jardin, le puits..., tout laisse lire aisément sa date. La chambre de la sainte, — beaucoup plus grande qu'une cellule ordinaire — est devenue un oratoire. Des tableaux placés dans l'escalier de bois et dans le vestibule, rappellent les principaux épisodes de la modeste fondation.

eu tant de peine à déloger, n'y fût resté caché.... Nous nous enfermâmes dans une chambre où il y avait de la paille : c'était la première chose que j'avais soin de me procurer quand j'allais fonder un monastère; au moins, de cette manière, nous étions sûres d'avoir un lit.... Je reviens à la Mère Marie du Saint-Sacrement. Dès qu'elle se vit enfermée dans cette chambre, elle eut, ce semble, moins peur des étudiants; mais elle ne laissait pas, à tout instant, de regarder de côté et d'autre, avec un air de frayeur.... Je lui demandai pourquoi elle regardait ainsi, attendu que personne ne pouvait entrer où nous étions. Elle me dit : « Voici, ma Mère, la pensée qui m'occupe : « si je venais à mourir, que feriez-vous, seule ici, « comme vous êtes? » — J'avoue que si pareille chose fût arrivée, j'aurais été fort en peine. Je me représentai un instant quelle aurait été ma position, et j'éprouvai un sentiment de peur. Car, sans redouter les corps morts, je ne puis néanmoins me défendre, à leur aspect, d'une certaine défaillance de cœur, même lorsque je ne suis pas seule dans l'endroit où ils se trouvent. Le son redoublé des cloches (c'était, comme je l'ai dit, la veille de la fête des morts) contribuait à augmenter ces impressions de crainte.... Cependant, après avoir un peu réfléchi, je répondis à ma compagne : « Ma sœur, quand ce que vous me « dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire; pour « le moment, laissez-moi dormir. » Comme nous avions fort mal passé les deux nuits précédentes, le sommeil calma bientôt les frayeurs, et le lendemain, l'arrivée des autres religieuses nous en délivra entièrement. »

Les carmélites ne devaient pas rester longtemps dans cette maison, ni dans celle qui fut inau-

gurée trois ans plus tard[1] (le 28 septembre 1573).

De Salamanque à Albe de Tormès la distance est courte[2] et elle fut vite franchie, dès le début de 1571. Deux époux très vertueux, François Velasquez et Thérèse Lays qui avaient habité successivement Albe, Salamanque, puis Albe de nouveau, étaient sans enfants, et ils voulaient faire de leur fortune un usage pieux. Des vœux, des visions, des scrupules, des faits extraordinaires, longuement racontés dans le livre des *Fondations*, et qui les avaient rappelés à une exécution plus stricte de leur promesse, les amenèrent

1. Et dont tout souvenir est perdu, m'ont dit les Carmes de Salamanque. C'est dans une troisième maison que résident aujourd'hui les carmélites. Ce voyage ultérieur fut cependant signalé par un de ces événements dont l'Ordre aussi a gardé le pieux souvenir. C'est la vénérable Anne de Jésus, témoin oculaire, qui le rapporte de la façon suivante, dans sa déposition pour le procès de canonisation :

« Il était huit heures du soir : nous avions à parer trois autels, et la pluie continuait de tomber dans l'église. Ne sachant que faire, j'allai avec deux autres religieuses trouver la sainte, qui était avec Julien d'Avila et le licencié Nieto, chapelain de notre couvent d'Albe, et je lui dis fort résolument : « *Vous savez l'heure qu'il est, et ce qui nous reste à faire. Veuillez donc prier Dieu que la pluie cesse. — Priez-le vous-même,* » me répondit-elle, un peu contrariée de la confiance que je n'avais qu'en ces prières, « *priez-le, puisque c'est si pressé, et que vous vous imaginez que Dieu m'exaucera sur-le-champ.* »

Je me retirai aussitôt; mais je ne fus pas plutôt dans la cour voisine que je vis le ciel étoilé et si serein, qu'on n'aurait pas dit qu'il eût plu depuis longtemps. Enhardie par un changement si inopiné, je retournai à la sainte, et, avec le même ton de confiance, je me permis de lui dire encore : « *Il ne pleut plus ; mais Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt ce changement de temps à Dieu* ». La sainte ne répondit à ces paroles que par un aimable et gracieux sourire. (Manrique, *Vie de la vénérable Anne de Jésus*, L. II, chap. VIII).

1. On y va aujourd'hui en une heure par le chemin de fer.

finalement à réclamer un monastère de carmélites. Leur demande fut adressée par l'intermédiaire de Jeanne de Ahumada et de Jean de Ovalle. L'un et l'autre devaient être aussi, et à plus d'un titre, les bienfaiteurs de cette maison : ils lui donnèrent leur fille Béatrix, et ils lui laissèrent leurs biens. Aussi leurs corps y reposent-ils avec ceux de leurs enfants et celui de la sainte, puisque c'est là, comme on le verra bientôt, qu'elle mourut et qu'elle eut sa sépulture définitive.

Après l'inauguration qui eut lieu le jour de la Conversion de saint Paul 1571, deux années s'écoulèrent sans aucune fondation nouvelle. On peut croire que la Mère voulait se remettre quelque peu de ses fatigues ; et certes elle devait en avoir besoin. Travaillée par plus d'une infirmité, dont la moindre n'était pas un mal de cœur fréquent, et que les médecins traitaient par des purgations et des saignées multipliées, elle allait par tous les temps, pluies torrentielles, froids rigoureux, chaleurs excessives, couchant comme on l'a vu, sur la paille, et prenant sa grande part dans les travaux d'aménagement, quels qu'ils fussent. Elle cheminait quelquefois à cheval ou plutôt à mule ; car dans une de ses lettres[1] elle s'excuse

1. Du 27 mai 1568 à Louise de la Cerda. — On me permettra de dire qu'au cours du printemps de 1901, je voyais sur le beau vieux pont d'Albe de Tormès une dame perchée sur sa mule et qui, par la dignité de son attitude comme par la grâce de ses traits, paraissait bien une vraie descendante des contemporaines de sainte Thérèse. Elle avait aussi les épaules et le cou tellement enveloppés à la mode castillane, que je ne pus m'empêcher de me dire qu'en vérité les Espagnoles avaient eu moins à faire que d'autres pour adopter le costume des carmélites. La petite ville d'Albe de Tormès a d'ailleurs conservé quelque chose d'assez archaïque dans

d'avoir emprunté une selle.... Mais le plus souvent elle voyageait avec ses filles dans des chariots. Non pas qu'elle trouvât ce mode de locomotion plus facile pour elle, au contraire ! Mais elle pouvait du moins recouvrir les chariots d'un bout à l'autre et les transformer en une petite clôture. Il faut laisser parler ici le témoin des dernières années de sa vie, le P. Ribera, qui fait de sa méthode de voyage une description toute prise sur le vif et charmante.

« Elle n'emmenait avec elle que celles qui manifestaient le plus de désir de la suivre, à moins que quelque nécessité particulière ne l'obligeât à faire autrement, et elle leur témoignait par des paroles humbles et gracieuses le plaisir qu'elle ressentait de leur bonne disposition. Le jour du départ, toutes communiaient, la sainte tenait beaucoup à commencer ainsi le voyage. Afin d'être plus recueillies et hors de la vue du public, elle voulait qu'elles allassent toujours en coche ou en litière, si bonnement on en pouvait trouver, afin que, dans les chemins et dans les hôtelleries, on ne tînt pas ses religieuses pour personnes de peu de considération et qu'on ne se hasardât point à leur adresser des paroles malséantes, comme on a coutume d'en dire à de pauvres femmes qu'on voit pauvres et de peu d'autorité[1] ; voilà pourquoi elle voulait

ses habitudes. J'ai vu là — ce qui est toujours le signe d'une civilisation un peu en retard — les hommes plus soignés que les femmes dans leurs toilettes et dans leurs parures. A la petite gare du chemin de fer, auprès des femmes qui disparaissaient dans leur uniforme châle noir, étaient deux hommes en culottes courtes, en gilet de velours chargé de plaques d'argent..., et avec des broches d'or au cou.

1. Qu'on la prit pour telle, elle, personnellement, elle le supportait avec joie, on en verra quelques exemples. Mais

que, pour l'extérieur, elles fussent comme des femmes de qualité. Quand on ne pouvait avoir ni coche, ni litière, on prenait des chariots bien couverts. Dès qu'on était parti, la manière de se conduire était la même qu'au monastère. Si quelqu'une oubliait de baisser son voile toutes les fois qu'elle pouvait être vue de quelque personne, la Mère la réprimandait sévèrement : en cela elle leur donnait l'exemple ; car même en parlant à une femme, elle baissait son voile, à moins qu'elle ne fût telle qu'il y eût un motif légitime de le lever. L'on emportait toujours une clochette que l'on sonnait pour l'oraison et pour les temps de silence, comme dans le monastère, et l'on avait une horloge de sable pour mesurer les heures. Dès que la clochette avait donné le signal, tous ceux qui accompagnaient la Mère et ses filles, religieuses, prêtres, séculiers, domestiques mêmes, devaient garder le silence, et ils s'édifiaient de cela. Quand on sonnait pour la fin du silence, c'était un curieux spectacle de voir l'allégresse de ces domestiques, et combien ils étaient heureux de pouvoir parler. Lorsqu'ils avaient été bien fidèles à garder le silence, la sainte les en récompensait en leur faisant donner quelque chose de plus à leur repas. Dans les litières ou chariots où elle n'était pas avec les religieuses, elle en désignait une à laquelle les autres devaient obéir comme à elle-même. Elle agissait de la sorte, non seulement pour l'exercice de l'obéissance, mais encore afin de voir quel était dans celle qu'elle avait désignée le talent de gouverner. Dès qu'on arrivait à une hôtellerie, elle prenait pour elle et ses filles un appartement où elles

le soin qu'elle avait de préserver ses filles de ces accidents n'en était que plus louable.

s'enfermaient; elle établissait une portière, qui seule communiquait avec les gens de la maison, demandait et recevait ce qui était nécessaire. Si l'hôtellerie ou la maison où l'on devait s'arrêter était tellement pauvre qu'il n'y eût point d'appartement séparé, elle faisait tendre des couvertures, de telle sorte que les religieuses occupassent une partie de l'appartement sans être vues, et là on leur portait tout ce dont elles avaient besoin. Le matin, la Mère était la première levée, et elle éveillait les autres; le soir elle se couchait la dernière. La petite colonie devait toujours avoir avec elle un prêtre qui les confessait et leur disait la messe. La journée commençait par l'oblation du saint sacrifice, toutes les fois que le prêtre pouvait l'offrir; la Mère ne manquait jamais d'y recevoir la communion.

« Elle portait avec elle de l'eau bénite et quelquefois un Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras. De cette manière, le voyage ne lui causait pas de distractions, c'était chose égale pour elle d'être dans les chemins ou au monastère, de vaquer aux affaires ou à l'oraison, d'être au milieu des travaux ou dans le repos. Que dis-je ? Pendant qu'elle était en route, Dieu se plaisait à inonder son âme de tant de biens et de sentiments spirituels, que pour pouvoir en supporter l'excès, elle était forcée de chercher un peu de distraction dans les embarras et les contretemps qui survenaient de jour et de nuit. Elle était constamment dans une profonde oraison et marchait tellement en la présence de Dieu, que presque jamais elle ne le perdait de vue. Cet exercice de la présence de Dieu, bien différent de ce qu'il est d'ordinaire dans les personnes dévotes, avait chez elle un caractère spécial très élevé : elle possédait au plus intime de son

âme les trois personnes divines, elle sentait leur présence d'une manière merveilleuse, et elle s'en voyait sans cesse accompagnée. Aussi, il n'y avait jamais pour elle un moment de solitude; elle eût voulu n'avoir point à parler aux autres, afin de jouir, au fond de son âme, de cette douce et divine compagnie; néanmoins quand le devoir l'obligeait à parler, c'était avec une telle allégresse qu'on eût dit qu'elle en avait grande envie; elle agissait de la sorte pour consoler les personnes qui étaient dans sa compagnie. Elles étaient si heureuses de voyager avec elle, qu'elles comptaient pour rien les fatigues et ne pouvaient se rassasier de la douceur et de la grâce de ses paroles; elles respiraient en effet une paix et une allégresse célestes. Des incidents de voyage, comme des objets qui frappaient la vue, elle tirait d'admirables sujets de conversation sur Dieu; par ses entretiens elle charmait et captivait toutes les personnes de sa suite. Parmi les conducteurs de mules s'en rencontrait-il quelques-uns qui eussent l'habitude de jurer et de s'émanciper, ils s'en abstenaient par respect pour la Mère, et ils avaient plus de bonheur à l'entendre qu'à goûter tous les plaisirs qu'ils auraient pu avoir sur la terre, ainsi qu'ils l'ont affirmé eux-mêmes plus d'une fois. »



L'interruption des fondations n'allait cependant pas lui donner le repos : il s'en fallait! Une nouvelle bien inattendue lui était communiquée. Le Visiteur apostolique, le P. dominicain Pierre Hernandez, l'avait, de sa propre autorité et sans consulter les religieuses, nommée prieure de l'Incarnation. Le couvent traversait une crise très grave au temporel et au spirituel.

Il se trouvait dans le plus triste dénuement, et devant le grand nombre des sœurs — qui dépassaient toujours cent cinquante — on se voyait sur le point d'en renvoyer beaucoup dans leurs familles. De là sans doute des récriminations, des plaintes réciproques, bref une agitation telle qu'on ne vit que la Mère Thérèse en état de rétablir l'ordre et la paix.

Ce fut pour elle un coup douloureux; et elle se demanda si elle devait, en acceptant cette charge, abandonner si vite les monastères qu'elle venait d'établir avec tant de peine. Ses hésitations s'évanouirent devant une apparition qu'elle-même a racontée dans un papier écrit de sa propre main[1].

« Un jour, après l'Octave de la Visitation, étant retirée dans un ermitage du Mont-Carmel, je recommandais instamment au divin Maître un de mes frères; j'osai lui dire : « Seigneur, pourquoi faut-il que mon frère qui m'est si cher, soit en un lieu où son salut est en danger ? Si je voyais un de vos frères en semblable péril, que je ne ferais-je pas pour l'en délivrer? je tenterais, ce me semble, tous les moyens qui seraient en mon pouvoir. » Il me dit alors : « O ma fille, ma fille! les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu balances encore à te rendre auprès d'elles! Prends courage, songe que tu vas accomplir ma volonté; ce n'est pas si difficile qu'il te le semble. Ce qui te paraît devoir nuire à tes nouvelles maisons tournera autant à leur avantage qu'à celui de ton ancien monastère. Ne résiste plus, et souviens-toi que mon pouvoir est grand. »

Elle obéit donc et se rendit à l'Incarnation, sans abandonner toutefois la réforme. Loin même de la

1. Ribera, III, chap. 1

désavouer, elle fit solennellement son acte d'adhésion et fut nommée par ses supérieurs conventuelle du monastère de Salamanque. Puis elle arriva pour se faire installer dans sa délégation de prieure par le Provincial. Leur arrivée à tous deux fut accueillie par un violent tumulte. Irritées de voir qu'on ne les avait point consultées et redoutant d'être contraintes de renoncer à la règle mitigée, les Sœurs prodiguèrent à l'un comme à l'autre les cris, les apostrophes et même les injures. Pendant que quelques-unes, plus résignées ou plus vertueuses, voulaient recevoir la nouvelle prieure processionnellement, croix en tête, avec le chant du *Te Deum*, d'autres criaient, d'autres s'évanouissaient. Enfin, la Mère obtint un commencement de calme, en déclarant qu'elle n'était elle-même là que par obéissance, et en prononçant quelques paroles dont il semble bien qu'on a dû garder le caractère, tant elles sont conformes à tout ce que nous savons d'elle par ailleurs.

« Mesdames, mes mères et mes sœurs, Notre-Seigneur m'a envoyée par la voix de l'obéissance dans cette maison pour y remplir un office auquel j'étais loin de songer et dont j'étais très indigne.

« Le choix que l'on a fait de moi m'a causé un profond chagrin, non seulement parce qu'on me confie une charge que je ne saurai pas remplir, mais encore parce que l'on vous a privées de la liberté de procéder vous-mêmes à vos élections et que l'on vous donne une prieure contre votre volonté et votre goût; or, cette prieure est telle que ce serait beaucoup pour elle de parvenir à imiter toutes les vertus de la dernière d'entre vous.

« Je viens seulement pour vous servir et vous entourer de sollicitude autant qu'il dépendra de moi....

Je suis fille de cette maison et vôtre sœur. Je connais le caractère et les besoins de toutes, ou du moins de la plupart d'entre vous ; il n'y a donc pas lieu de vous éloigner d'une personne qui vous touche de si près.

« Ne soyez donc pas effrayées de mon gouvernement ; bien que j'aie vécu au milieu des carmélites déchaussées et que j'y aie exercé l'autorité, je sais par la miséricorde de Dieu comment il faut conduire celles qui ne le sont pas.... [1] »

Ce discours ne pouvait que lui gagner les moins rebelles. Une autre attention fort délicate acheva la pacification. Un jour, comme elles arrivaient au chœur, pour la plupart raides et glaciales, elles virent la stalle de la prieure occupée par une statue de la Sainte Vierge ayant dans ses mains les clefs du monastère ; à ses pieds seulement celle qui paraissait se donner comme sous-prieure s'était réservé un petit escabeau. La Mère ne tarda point à ressentir les effets de cette muette diplomatie. « *Ma prieure*, écrivait-elle (la Sainte Vierge !) fait des merveilles. » L'Incarnation devenait et restait un couvent aussi fervent que ceux des déchaussées. Le gouvernement qui lui était imprimé méritait d'ailleurs d'être béni à tous égards. Si les visites trop fréquentes furent sévèrement interdites, au point d'irriter violemment quelques gentilshommes, le « temporel » fut amélioré, et la grande mystique qui avait rétabli la paix dans les âmes sut aussi mettre l'ordre dans les modestes finances de la communauté.

*
* *

En 1574, les trois années de son priorat n'étaient pas encore expirées, lorsque, dans une oraison, elle

1. Reproduit dans l'édit. des *Lettres*, III, p. 398.

entendit Notre-Seigneur lui dire : « Va faire une fondation à Ségovie. » Elle crut d'abord la chose impossible ; mais ayant demandé à tout hasard la permission, elle eut la surprise de l'obtenir immédiatement ; de plus, une riche veuve de Ségovie faisait les frais de la fondation, où elle devait entrer avec sa fille.

Les débuts toutefois furent un peu orageux. L'évêque avait donné très régulièrement la permission ; mais le vicaire général qui administrait le diocèse en son absence, feignit de l'ignorer quand il vit, à son grand mécontentement, que, sans le prévenir, on avait ouvert le nouveau sanctuaire où Jean de la Croix avait dit la première messe. Il voulut donc fermer la maison. La tempête enfin s'apaisa ; la Mère put faire venir ses religieuses ; elle avait fait choix de celles qui pour les raisons qu'on a vues[1] devaient abandonner Pastrana. La chose faite, elle partit, non sans avoir eu dans la chapelle des Dominicains de cette ville une vision où saint Dominique, qui avait fait là des pénitences mémorables, s'entretint avec elle, et lui promit son aide pour les affaires de son Ordre. Elle revint ensuite se faire déposer à l'Incarnation, et elle rentra dans son cher monastère de Saint-Joseph.

Presque aussitôt, elle eut à reprendre un projet qu'on lui avait communiqué à Salamanque et qui, faute de certaines permissions à obtenir, était resté en souffrance. Il s'agissait d'aller fonder à Véas, entre les provinces de Jaen et de Murcie. L'idée première en était due à cette Catherine de Sandoval, une des plus remarquables de ces jeunes Espagnoles qui

1. Voyez plus haut, p. 150-151.

traversèrent la vie de sainte Thérèse[1]. Longtemps arrêtée par la résistance de ses parents, puis par des maladies terribles que termina une guérison miraculeuse, elle pouvait enfin, en compagnie d'une de ses sœurs, voir ses vœux réalisés. Sur ses instances Philippe II levait tous les obstacles (qui venaient de la commanderie de Saint-Jacques), et les deux sœurs pouvaient se consacrer à la construction du monastère.

Sainte Thérèse qu'elles y avaient appelée y arriva le jour de la saint Mathias 1575. Des gentilhommes de Véas étaient allés à cheval au-devant d'elle pour escorter ses chariots : une foule immense l'attendait; le clergé en surplis, les habitants, croix en tête, la menèrent processionnellement à la maison où devait être installée la communauté nouvelle. Là, Catherine de Sandoval, voyant pour la première fois les carmélites et leur Mère, reconnaissait les visages qui lui avaient été montrés dans une vision.

Quant à la fondatrice, le plus grand de tous les bonheurs qui lui étaient réservés à Véas, fut de s'y rencontrer avec le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. C'était l'un des nombreux enfants de l'un des hommes les plus considérables de l'Espagne. Après avoir pris ses grades à l'Université d'Alcala, il avait eu un instant l'idée d'entrer chez les jésuites; et finalement il avait choisi les carmes déchaussés. Sainte Thérèse avait déjà échangé avec lui quelques lettres : elle ne l'avait jamais vu. A peine lui avait-elle causé quelques instants qu'elle « bénit Dieu d'une aussi grande faveur »; car, ajoute-t-elle, « s'il m'eût été libre de choisir et de demander au divin Maître

1. Voyez plus haut, p. 13.

quelqu'un pour mettre tout en ordre dans notre naissante réforme, jamais je n'aurais su demander autant qu'il lui a plu de nous donner ». « Jamais, dit-elle encore, je n'ai vu tant de perfection unie à tant de douceur; » et dans ses lettres, elle ne tarit pas sur ce jeune homme de si haute famille, d'une science consommée, prédicateur admirable, d'un caractère prêt à affronter toutes les épreuves, « complet » enfin, mûr avant l'âge[1].

Cette rencontre d'une femme de soixante ans et d'un jeune religieux qui en avait à peine trente est donc un des événements les plus saillants de cette double existence. La réforme des carmes paraissait encore à la fondatrice renfermer des principes redoutables d'affaiblissement et même de prompte décadence. Ils étaient toujours soumis aux mitigés, qui ne cherchaient qu'à les annihiler; ils n'avaient point de constitutions approuvées; dans les divers monastères ils se conduisaient comme ils le jugeaient à propos, et ils n'avaient pas les uns et les autres les mêmes vues; enfin celui qui, déjà, honorait tant l'ordre, Jean de la Croix, lui paraissait sans doute plus fait pour prier, pour confesser et pour écrire que pour gouverner. Il était donc temps qu'un homme tel que le P. Gratien fût chargé, ainsi qu'il arriva, du gouvernement général et des carmes et des carmélites de la réforme.

En attendant, elle apprit avec bonheur qu'étant Visiteur apostolique de tout l'ordre, en Andalousie, il se trouvait, à Véas, être son supérieur. Aussi, malgré le peu d'attrait, disons plutôt la répulsion qu'inspiraient à cette fille de la Vieille Castille l'Anda-

1. Voyez *Lettres*, I, p. 172, 174.

lousie et les Andalous[1], se laissa-t-elle moins malaisément persuader par lui d'aller fonder à Séville où il venait de prêcher un carême avec le plus grand succès.

Elle avait alors en vue, il est vrai, deux autres fondations, l'une à Caravaca, l'autre à Madrid. Mais la première devait être encore retardée par certaines formalités; quant à l'autre elle fut ajournée dans des circonstances que les historiens n'ont point manqué de faire ressortir.

La sainte croyait avoir été invitée par une révélation à aller fonder à Madrid. Elle l'avait dit au Père, et avait ajouté que, malgré tout, c'était à son avis à lui qu'elle se rangeait; elle expliquait ainsi l'état de son âme : « Je ne peux pas me tromper en obéissant à un supérieur, et je peux le faire en jugeant de la vérité d'une révélation[2]. » Peu après, d'ailleurs, Jésus lui-même avait approuvé son obéissance et lui avait dit : « Allez à Séville : la fondation se fera, seulement vous souffrirez beaucoup. »

Elle souffrit d'abord, et durement, pendant le voyage. Epouvantables chaleurs, hôtelleries inhabitables et telles que, malgré une fièvre violente, elle aimait encore mieux marcher au grand soleil que rester dans le semblant de lit dont elle avait été gratifiée, passage du Guadalquivir sur une barque qui, emportée par les flots, la mit à deux doigts de sa perte, chemins perdus au milieu de la nuit, rien ne lui manqua. Aux souffrances physiques s'ajoutèrent

1. Car si même elle avait su, dit-elle, que Véas, quoique n'étant pas ville andalouse, relevait cependant, au point de vue religieux, de la province d'Andalousie, elle n'y serait jamais allée.

2. Yépès, II, 23 et *Hist. gén.*, III

des épreuves moins graves, si l'on veut, mais qu'elle mit au nombre des « plus rudes mortifications de sa vie ». C'était la veille de la Pentecôte 1575. Aux approches de Cordoue, elle et ses filles avaient voulu entendre la messe en un ermitage, à quelque distance de la ville, afin d'éviter la foule. Mais la petite église étant dédiée au Saint-Esprit, il y avait là tout un concours de peuple qui entendait célébrer la fête par des processions, par des sermons et — ce qu'il y avait de plus inattendu — par des danses. Quand on vit les carmélites, avec leurs manteaux blancs et leurs voiles baissés, on se précipita pour les regarder... nous pouvons bien dire comme des bêtes curieuses, car la sainte dit en propres termes : « La surprise et l'agitation de tout ce peuple ne furent pas moindres que s'ils eussent vu arriver des taureaux destinés à courir. »

Elle arriva cependant à Séville. Le Père Gratien lui avait promis un bon accueil, surtout de la part de l'Archevêque. Celui-ci était heureux en effet de les recevoir; mais — on ne s'était pas entendu sur des détails pourtant très importants — il ne voulait absolument pas d'un monastère sans revenus. Or, la Mère estimait que dans une ville aussi vaste que Séville, on devait pouvoir vivre de la charité publique, sans rentes assurées. D'ailleurs, en entrant dans la capitale de l'Andalousie, elle avait pour tout trésor une petite pièce de monnaie appelée *blanca* et les couvertures des chariots. A la fin, l'Archevêque céda ; car quiconque avait entendu la sainte se voyait amené en général à faire bon gré mal gré ce qu'elle voulait.

Mais il paraît bien qu'il connaissait sa ville épiscopale mieux que ne pouvaient le faire des carmélites de la Castille. Nulle part ailleurs, nous dit Ribera,

elles ne s'étaient vues si abandonnées, si privées de secours. Personne ne voulait répondre pour elles. Dans la maison provisoire qu'on leur avait procurée, elles n'avaient point de lit pour dormir. Des voisins leur avaient prêté, en arrivant, des tapis de jonc et quelques plats, mais les avaient vite réclamés. Parfois elles n'avaient rien à manger. Un jour, pour faire cuire quelques œufs, il leur fallut chercher par toute la maison quelques bouts de corde pour allumer le feu. Les demoiselles qui avaient instamment sollicité du P. Gratien la fondation du monastère et lui avaient promis d'y entrer, perdirent courage en voyant de près l'austérité de la règle. Une novice pourtant leur arriva, mais pour leur faire subir des épreuves pires que toutes les précédentes; car elle sortit bientôt pour aller colporter contre elles les calomnies les plus atroces : elle les dénonçait à l'Inquisition comme étant des « illuminées », les accusait de pendre les filles par les pieds pour les frapper de verges; elle les donnait ensuite comme des folles... nous pouvons faire grâce du reste....

Faut-il croire que ce climat, qui contribue tant à la mollesse et à la sensualité proverbiales de ses habitants et dont elle avait eu comme une défiance instinctive, avait éprouvé l'héroïne elle-même? Comment ne pas le croire, puisque, avec sa lucidité et sa pénétration habituelles, elle écrit : « Qui pourrait s'imaginer que dans une cité aussi grande et aussi riche que Séville, j'eusse moins trouvé de secours que partout ailleurs ? J'en eus cependant si peu que plus d'une fois, je fus sur le point d'abandonner la fondation. A aucune autre époque de ma vie, il est vrai, je ne m'étais vue si pusillanime et si lâche. Je ne sais si je ne subissais pas l'influence du pays; car comme

je l'ai toujours ouï dire, les démons, sans doute par la permission de Dieu, y ont plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs. Ils m'avaient enlevé mon énergie[1], au point que je ne me connaissais plus moi-même. Sans perdre ma confiance en Notre-Seigneur, je me trouvais néanmoins très différente de ce que j'avais été en de semblables circonstances. »

La charité d'une Chartreuse devait les mettre d'abord à l'abri du besoin. Puis, dans cette fondation, — qui fut celle qui lui coûta le plus de peine après la fondation de Saint-Joseph, — Dieu permit que sa famille du monde lui apportât une aide plus décisive encore qu'elle ne l'avait fait à Avila. Don Laurent revenait des Indes, et il mit tout de suite une somme importante à la disposition de sa sœur ; il surveilla lui-même les travaux, il pourvut aux besoins des religieuses, et certes il fit bien les choses. Ce fut une nouvelle consolation pour celle qui aimait toujours profondément les siens, même quand sa sublime vocation la faisait aspirer à la solitude. Laurent devait aussi lui confier sa petite Teresita qui, à peine âgée de sept ans, charma le cloître par sa naïveté, sa douceur angélique et son affection pour sa tante. « Nous devrions toujours, disait celle-ci, en avoir une de cet âge avec nous. »

Enfin les choses marchèrent de mieux en mieux. Dès qu'on n'eut plus besoin de personne, tout le monde s'offrit. Un ecclésiastique de la ville tint à orner la chapelle où allait se dire la première messe, et à tout disposer pour attirer les sympathies d'une

1. Un peu plus tard, elle écrit qu'à peine arrivée à Tolède (après avoir quitté l'Andalousie), elle s'était senti « le même courage qu'autrefois ».

population toujours si amie des démonstrations extérieures. Grâce à lui rien ne manqua : murs décorés, tentures de taffetas jaune et cramoisi, chants, musique, concours de peuple, procession, fontaine d'eau parfumée dans le sanctuaire de la chapelle, et, au dehors, *coups de canon* ! et fusées qui eussent mis le feu sans une sorte de protection extraordinaire. Cette *feria* dura jusqu'à la nuit. Bref, chacun disait qu'on n'avait jamais rien vu de pareil à Séville. « Par ce récit, termine la Mère, vous voyez, mes filles, quels honneurs on rendait à l'envi à ces pauvres carmélites auparavant si dédaignées qu'il ne semblait pas qu'on voulût seulement leur donner un verre d'eau, bien qu'il n'en manquât pas dans la rivière de cette ville[1] »

Malgré le souvenir de cette fête bruyante — dont elle ne parle pas sans une petite pointe d'ironie — la fondatrice ne peut s'empêcher de redire dans ses lettres : « Les gens d'ici ne me vont guère, je ne m'entends pas beaucoup avec les habitants de ce pays ». En vain sentait-elle sa santé se raffermir à la faveur du climat, et aussi du repos qu'on lui laissait, car les Andalous ne faisaient pas autant de cas d'elle que les Castillans et ne l'accablaient pas de demandes de conseils et de prières. En vain était-elle satisfaite de mettre ses filles dans une jolie maison achetée à bon compte où le *patio* semblait fait « d'alcoza[2] », où l'on ne souffrait pas de la chaleur, où — ce qu'elle appréciait tant — le jardin était très agréable et la

1. Elle en savait quelque chose, puisqu'elle avait failli s'y noyer.

2. Pâte blanche que les pâtissiers composent de farine et de sucre.

vue délicieuse. En vain jouissait-elle de la société de Marie de Saint-Joseph qu'elle allait établir prieure, et voyait-elle la novice calomniatrice remplacée par une fille spirituelle du P. Gratien, Béatrix de la Mère de Dieu, qui allait devenir une des meilleures religieuses de la réforme! Rien de tout cela ne l'empêchait de soupirer après la Castille comme après « la terre de promission ». Somme toute, elle le déclare, le souvenir le plus précieux qu'elle emporte de Séville, c'est celui de toutes les tribulations qu'elle y a subies pour la salutaire pénitence de ses péchés.

Elle alla donc, dans le cours de 1576, fonder Caravaca, au cœur de la province de Murcie. Là l'attendaient depuis un an trois demoiselles riches qui, touchées de la grâce après le sermon d'un Père jésuite, avaient fait le voyage d'Avila pour offrir tout ce qui était nécessaire à la fondation d'un couvent réformé. Comme toujours il y avait eu des difficultés : l'une d'elles était qu'il fallait être délié d'une dépendance locale à l'égard de la Commanderie de Saint-Jacques. Une lettre de la fondatrice à Philippe II fit encore une fois lever tout obstacle. Elle n'eut donc plus qu'à affronter les fatigues d'une route à faire à pied ou à mule, par des *caminos de perdices*, en escaladant successivement trois crêtes de cordillières. C'est à propos de Caravaca cependant qu'elle nous parle d'une épreuve plus douloureuse, le départ, une fois le couvent établi. « C'était pour moi la peine des peines, lorsque, partant d'un endroit pour un autre, je devais quitter mes filles et mes sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je le déclare, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Mon cœur se déchirait, surtout lorsque je pensais que je ne les reverrais plus, que j'étais témoin de leur dou-

leur et de leurs larmes. Elles sont détachées de tout en ce monde ; mais Dieu ne leur a pas accordé de l'être de moi ; il l'a peut-être ainsi permis pour que ce me fût un plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles. »

CHAPITRE VIII

LA GUERRE DES MITIGÉS. — SUITE ET FIN DES FONDATIONS

Ici s'ouvre dans les fondations une lacune nouvelle de quatre années. Elle est remplie par ce qu'on peut appeler, à trop juste titre, la guerre des mitigés et des réformés. Nous n'avons à en raconter que ce qui est nécessaire pour comprendre le rôle qu'y a joué sainte Thérèse.

Cette guerre avait commencé dès 1575, dans cette année même où se fondaient les deux couvents de Véas et de Séville. Le nonce du Pape, Hormaneto, d'accord avec le roi, et même alors avec le Général P. Rubeo, favorisait hautement la réforme. Il avait, nous l'avons vu, nommé le P. Gratien visiteur des Pères de l'observance ou des mitigés en Andalousie et du Carmel tout entier dans la Castille. Cette mission donnée à un Père si jeune encore fut une occasion de protestation et de murmures. Les mitigés d'Italie surtout s'effrayaient des progrès de la réforme : ils craignaient sans doute, d'après le mot d'un cardinal, qu'elle ne les obligeât un jour ou l'autre à se réformer eux-mêmes. Aussi tenaient-ils (1575) à Plaisance un chapitre où ils votaient divers décrets restrictifs de l'action des réformés : ils les contraignaient, sous des

peines sévères, à un certain nombre de concessions qui étaient bien près d'équivaloir à la fin de leur entreprise.

Le Général, jusque-là si favorable à sainte Thérèse, fut circonvenu et prit le parti du chapitre. En conséquence, le chapitre et lui envoyaient en Espagne un Portugais, à la fois habile et violent, le P. Tostado, chargé, comme vicaire général pour toute l'Espagne, de l'exécution des décrets. La sainte en était avisée à Séville, en mai 1576, et tout de suite elle redoutait ce qu'elle appelait « les affaires de Rome ».

Elle avait la loyauté de reconnaître que si le P. Gratien avait eu la prudence et la modération qu'elle désirait de lui, le P. Antoine de Jésus et le P. Ambroise de Mariano n'avaient que trop réussi à tout compromettre. « Que Dieu leur pardonne ! écrit-elle à Marie de Saint-Joseph. Ils auraient pu éviter toutes les difficultés qu'ils ont avec les Pères mitigés, s'ils avaient adopté une autre mesure. Notre Père[1] en est très chagrin. » Le premier, en effet, par esprit de sainteté intransigeante et un peu brouillonne, le second par un reste de ses habitudes séculières et par tempérament napolitain, avaient gâté les choses en affichant contre les mitigés une humeur bien batailleuse. La réformatrice avait dû, dans des lettres au P. Rubeo[2], qui sont des chefs-d'œuvre, avouer et excuser tout à la fois les imprudences commises, en s'efforçant néanmoins de bien mettre à part le P. Gratien[3]. Elle

1. *Lettres*, I, p. 260.
2. *Lettres*, I, p. 179, 180, 224.
3. Elle eut grand'peur un instant que celui-ci ne se fût mis dans son tort en laissant voter une mesure que Jean de la Croix et lui cependant n'approuvaient pas (la nomination du P. Antoine comme provincial, faite au chapitre d'Almodovar).

démasquait en même temps les intrigues des mitigés qui, en Italie, disaient une chose et en Espagne en disaient une autre.

Les circonstances exigeaient donc bien des ménagements qui coûtaient à sa franchise et à sa vaillance. Il fallait soutenir les siens et en même temps les modérer; il fallait se dégager, les dégager eux-mêmes de leurs imprudences, et il ne fallait pas paraître trop les désavouer. C'est alors que commence entre elle et le P. Gratien cette correspondance si curieuse où, pour dérouter ceux qui liraient ses lettres indûment et par surprise, elle désigne les principaux personnages (à commencer par elle-même et le P. Gratien) avec des noms de convention. Elle appelle, par exemple, les mitigés, tantôt les Pères *du drap* (à cause de leur habit de drap fin), tantôt les *chats* (expression dont le symbolisme n'a pas besoin d'être expliqué). Elle devinait bien que la cause de ses amis, de ses fils, devait être présentée sous un jour faux. « Si, disait-elle, dans une lettre du 15 septembre 1576, les carmes mitigés présentent au Pape ces fausses informations, et que nous n'ayons à Rome aucun des nôtres pour les réfuter, ils obtiendront autant de brefs qu'ils en voudront contre nous. » C'est pourquoi elle aurait voulu qu'on envoyât auprès du Saint-Père quelques carmes réformés. Sans doute elle avait pour elle le

« Quand je songe, lui disait-elle, qu'on viendrait à vous blâmer avec quelque fondement, je perds courage. Au contraire, viendrait-on à vous critiquer sans motif, je me sentirais plus remplie d'énergie. » (Lettre du 15 avril 1578, *Lettres*, II, 205.) Cette lettre cependant, qui contient un avertissement sérieux et de très sages conseils sur cette question, alors très embrouillée, de juridiction, ne renferme pas de blâme très positif.



roi et le nonce Hormaneto ; mais sur des avis ou tout humains ou surnaturels, elle prévoyait la mort prochaine de ce dernier. C'est pourquoi elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour gagner le roi Philippe II à l'idée d'ériger le Carmel réformé en une province séparée de la vieille observance.

L'orage cependant grondait de plus en plus. Le nonce Hormaneto mourait : il était remplacé par Philippe de Sega, évêque de Plaisance, qui arrivait avec la volonté et même la mission d'anéantir la réforme. Avant son arrivée, le Conseil royal avait suspendu le pouvoir du vicaire général Tostado. Le nouveau nonce à son tour suspendait les pouvoirs du P. Gratien et chargeait de la visite des réformés le P. Ange de Salazar, celui dont la Mère, avons-nous vu plus haut, disait un jour : « Je ne me suis jamais bien entendue avec lui ». Ce fut le moment des plus grandes épreuves.

La plus lourde ne fut pas, tant s'en fallut, l'ordre qu'elle avait déjà reçu et qui n'avait été suspendu que par égard pour sa santé, de renoncer à ses voyages et de se retirer dans un monastère. Tant qu'elle n'avait fait, en poursuivant ses fondations, qu'obéir à des ordres, elle en avait accepté avec joie toutes les fatigues. Mais la vieillesse arrivait à grands pas, et elle aggravait ses infirmités ; la sainte Mère en venait donc à trouver que cette fois l'obéissance, où elle avait toujours aimé jusqu'alors à trouver une croix, lui devenait un fardeau singulièrement léger. Les troubles qui, de toute façon, faisaient tant de tort à la piété, les calomnies propagées contre son « fils chéri » et contre les carmélites qu'il avait sous son obédience, les contradictions incessantes entre des pouvoirs distincts et qu'on ne savait comment concilier (car les

uns n'étaient pas encore expirés, les autres non encore mis à l'abri de toute réserve et de tout appel), tout cela lui faisait dire : « Vraiment, ces démêlés sont de nature à nous donner une idée de ce qu'est le monde! » Elle gémissait de voir tant de violence et de perfidie mises au service de la moins bonne cause. Enfin, vint le jour où elle dut défendre la liberté et même la vie de Jean de la Croix et de Gratien. C'étaient eux qui avaient été les plus conciliants et c'était à eux qu'on semblait en vouloir le plus. « Je préférerais, écrivait-elle au roi, les voir entre les mains des Maures, ils y trouveraient peut-être plus de pitié. » Le premier était détenu prisonnier dans le couvent des carmes mitigés de Tolède, et l'on ignorait où il était. Quant au second, la sainte craignait de le voir empoisonné : aussi lorsqu'il était à Séville, le faisait-elle en secret, et malgré la règle, manger dans le parloir des carmélites; encore, par surcroît de précaution, lui avait-elle remis, à ce qu'on assure, un contrepoison.

Ses amis — entendons surtout ses amis du monde — n'étaient pas moins passionnés. Nous sommes bien ici au XVIe siècle et dans cette Espagne où, plus tard, au cours des grandes guerres civiles de notre époque, un parti — plus modéré, croyait-il, que les autres — avait inscrit sur son drapeau : « Mort aux exaltés! » Un jour courut le bruit (tout à fait imaginaire du reste) que le P. Gratien, effrayé de la lutte, renonçait à la réforme et cessait de faire partie des déchaussés. Sa mère[1] aussitôt lui fit dire qu'elle ne le connaîtrait

1. Juana d'Antisco, fille d'un ambassadeur de Pologne, qui, après avoir eu vingt enfants, passait encore pour une des plus belles personnes de l'Espagne. Sainte Thérèse eut pour elle une amitié très vive. Elle lui en donnait une marque

plus pour son fils, et un des plus dévots amis de la réforme, le comte de Tendilla, parlait tout simplement de le poignarder.

Malgré son amour pour la réforme et les réformateurs, sainte Thérèse, au milieu de tous ces violents, semble — et est en effet — un prodige de sérénité. Elle sait — ne l'oublions pas — que tout finira comme Dieu le veut. Elle donne bien la note de ses sentiments habituels, quand elle écrit à une autre prieure : « Vous n'exagérez point les dispositions hostiles du P. Tostado contre les carmes déchaussés et contre moi ; il en a donné assez de preuves. Nous devons donc prier sans cesse avec ferveur, afin que Dieu délivre notre Père de ces hommes, et que la paix règne enfin dans nos monastères. »

En septembre 1578 cependant, Jean de la Croix sortait de prison, et la Mère avertissait bien vite le P. Gratien de le soigner de son mieux. Quant à elle, plus que jamais, elle voulait envoyer à Rome des personnes sûres pour y demander la séparation des deux Provinces, mais elle aurait voulu que ce voyage fût secret, et elle hésitait à y envoyer des Pères déchaussés ; elle disait : « Ils n'ont pas assez d'expérience des affaires de Rome[1] ». Elle préférait en-

peu commune en l'embrassant le jour où elle la quittait près de la porte de Saint-Joseph.

1. Nulle part, elle n'a rien écrit (dans ce qui nous est parvenu) sur les misères de la cour pontificale de la Renaissance. Pourtant le P. Grégoire de Saint-Joseph nous restitue le passage suivant d'une *relation* qu'il croit avoir été écrite entre 1576 et 1577 : « Me trouvant un soir de Fête-Dieu devant le Saint-Sacrement exposé, je vis le Christ Notre-Seigneur descendre de la custode et venir à moi. Il paraissait triste et avait la tête toute ensanglantée. Il me dit : « *Ce sont les chefs de mon Église qui m'ont mis dans cet état* ». Ce langage est dur.

voyer un laïque et faire contribuer tous les couvents aux frais du voyage[1]. Enfin, après bien des démêlés, bien des craintes et bien des mouvements de sainte colère, le roi fit venir le nonce et lui reprocha son hostilité envers la réforme sur un ton qui ne souffrait pas de réplique. En 1580, il obtenait la séparation définitive des deux Provinces, et le P. Gratien était nommé Provincial des réformés. En même temps, Saint-Joseph d'Avila était ramené de la juridiction épiscopale à la juridiction commune de l'Ordre du Carmel. A la sainte et au P. Gratien, mais à la sainte surtout, peut-on dire, revenait l'honneur de la victoire.



Dans les quatre années qu'elle venait de passer ainsi, de 1576 à 1580, elle n'avait pas seulement déployé toutes les ressources de sa diplomatie et lutté par ses conseils, par ses démarches, pour la défense de ses œuvres et de ses amis. Elle avait repris (si tant est qu'elle l'eût jamais quittée) sa vie intérieure. A tout le moins, avait-elle été amenée à en scruter de nouveau les profondeurs et à en donner aux autres le secret, autant qu'elle pouvait le leur donner. C'est à cette époque qu'elle écrivit le *Château de l'âme* et quelques-unes de ces *Relations*, où elle achève d'expliquer ses états surnaturels. En même temps elle recevait des révélations, entre autres celle qui, dans le petit ermitage de Nazareth, à Saint-Joseph,

Qui l'a tenu? On est tenté de se dire: c'est l'espagnole toujours si en défiance contre la politique italienne. Mais n'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui a parlé ici à sa servante?

1. On envoya cependant le P. Jean de Jésus (de la Roca) et la Mère parut satisfaite de lui.

lui traçait les quatre règles fondamentales du gouvernement des carmes déchaussés[1].

Tolède, où elle avait reçu l'ordre de rester en 1577 et en 1578, n'avait cependant pas été pour elle un Pathmos tout rempli de gémissements et d'extases. C'est peut-être là, au contraire, qu'elle a donné les témoignages les plus exquis de cette grâce légère dont elle savait parer la direction énergique qu'elle donnait à tant de gens, religieux et religieuses, prêtres et séculiers, supérieurs et inférieurs, égaux et parents. Au cours de ses luttes et dans les moments les plus critiques, sa correspondance nous la montre faisant face à tout, n'oubliant rien, ni des intérêts du ciel ni de ceux de la terre, s'occupant même avec bonheur des petites postulantes qui, à son gré, ne rient pas assez ou qui rient avec des lèvres trop « pincées », ce qu'en vérité, elle ne peut pas tolérer. Son frère Laurent avait acheté un domaine (à la Serna). Elle n'entendait point qu'avide, comme il l'était alors, d'oraison et de pénitence,

1. « Au milieu d'un recueillement profond, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : « Tu diras de ma part « aux Pères Carmes déchaussés de s'appliquer à garder « quatre choses. Tant qu'ils y seront fidèles, cette réforme « ira en grandissant....

« La première, que les supérieurs aient uniformité de vues.

« La seconde, que malgré le grand nombre de monastères, « il y ait peu de religieux dans chacun.

« La troisième, que les religieux aient peu de rapports avec « les personnes du dehors, et encore pour le seul bien des « âmes.

« La quatrième, qu'ils prêchent plus par les œuvres que par les paroles. »

« Cela arriva l'année 1579 (la veille de la Pentecôte). Et comme c'est la pure vérité, je le signe de mon nom. »

il négligeât la fortune de ses enfants : elle savait même lui montrer dans cette indifférence comme un piège tendu au faux détachement de certains mystiques. « Jacob, lui écrivait-elle, ne laissait pas d'être saint parce qu'il s'occupait de ses troupeaux ; j'en dis autant d'Abraham et de saint Joachim ; mais comme nous voulons fuir le travail, tout nous devient fatigue. »

Quelques jours après ce petit rappel au bon sens, Don Alvaro de Mendoza lui donnait à juger une série de réponses faites à une sorte d'énigme pieuse. Il s'agissait de cette parole qu'elle avait entendue dans une oraison : « Ame, cherche-toi en moi, » et des explications qu'en avaient données Don Laurent, François de Salcedo, Julien d'Avila et Jean de la Croix. Elle devait les critiquer tous les quatre, sous forme de *vejamen*, c'est-à-dire de cet examen critique où les étudiants espagnols restent « sur la sellette », à la veille de leur examen de docteur.

Or, elle sut à des mots piquants[1] allier une cri tique profonde, dont le résumé était : ces messieur avaient tous visé trop haut. Elle n'exceptait pas Jean de la Croix, et ce qu'elle dit à son sujet ne vaut pas seulement, tant s'en faut, comme trait d'esprit :

« La réponse, dit-elle, n'a rien à voir avec la question qui nous occupe. Triste sort que le nôtre, si nous ne pouvions chercher Dieu qu'après être morts au monde ! La Madeleine, la Samaritaine, la Chananéenne ne l'étaient pas certes, quand elles ont trouvé le Sauveur. Il s'étend beaucoup sur la nécessité de

1. Comme celui-ci : « M. de Salcedo ne cesse de répéter dans tout son écrit : Ceci est de saint Paul, ceci est du Saint-Esprit ; et il termine en déclarant qu'il n'a écrit que des sottises.... Je vais le dénoncer à l'Inquisition, qui est tout près »

devenir une même chose avec Dieu en s'unissant à Lui ; or, quand cela arrive, quand cette faveur est accordée, on ne doit pas dire que l'âme cherche Dieu, puisqu'elle l'a déjà trouvé. Que le Seigneur me délivre de gens tellement élevés en spiritualité qu'ils veulent, coûte que coûte, tout ramener à la contemplation parfaite ! Cependant, nous lui savons gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous ne lui demandions pas ; voilà pourquoi c'est une chose excellente de parler toujours de Dieu. Le profit vient d'où nous ne l'attendions pas. »

La suite de ses lettres est bien digne de ce joli fragment, par la sagesse des conseils, par la simplicité des remerciements, par la familiarité des détails d'administration qui se mêlent aux négociations les plus épineuses. C'est ainsi qu'elle remplit les intervalles de ses fondations....

Maintenant, elle allait reprendre ces voyages que le dernier nonce lui avait tant reprochés. « Ne me parlez pas de cette femme, avait-il dit à Jean de la Croix, c'est une coureuse, une vagabonde, une femme inquiète et désobéissante, une ambitieuse, qui se mêle d'enseigner les autres comme un docteur, malgré la défense de saint Paul[1]. » Il oubliait que si elle avait affronté tant de voyages, c'était sur l'ordre de ses supérieurs. Lui-même d'ailleurs ne tardait pas à retirer ce peu charitable jugement.

Pour redevenir la carmélite sédentaire et amie de la cellule qu'elle avait été, elle aurait eu plus d'une raison ; car, ainsi qu'elle l'écrit, les maladies et les infirmités ne cessaient de « pleuvoir sur cette pauvre vieille ». Elle s'était cassé le bras en tombant du

[1] *Hist. gén.*, L, IV, chap. IV. Cf. Boll. n° 799.

haut d'un escalier; et ici, comme dans sa jeunesse, on lui avait amené une empirique dont les manœuvres violentes avaient considérablement ajouté à ses souffrances. Mais on la réclamait depuis longtemps à Villeneuve de la Xara, dans la Vieille-Castille. Neuf demoiselles, dont quatre étaient sœurs, avaient formé là librement une petite communauté où elles vivaient dans une pénitence et une pauvreté très rigoureuses. Elles désiraient devenir membres d'un Ordre régulier, et elles imploraient la venue de la Mère dont la réputation allait grandissant tous les jours.

Elle résista longtemps. Elle alléguait surtout que des personnes ayant déjà pris des habitudes (si louables fussent-elles) avaient toujours de la peine à accepter une règle étrangère toute faite et à s'y plier. Elle trouvait aussi que Villeneuve de la Xara était bien éloigné de l'ensemble des fondations; d'où sans doute elle concluait qu'il serait moins facile encore d'y maintenir, dans son intégrité, l'esprit commun des monastères. Les prières de ces pauvres filles et de ceux qui s'intéressaient à leur demande vinrent à bout de ces hésitations. Un jour d'ailleurs, elle se vit réprimander par Notre-Seigneur qui lui reprocha sa pusillanimité. Elle partit donc avec confiance et avec joie.

Elle prit deux religieuses de Saint-Joseph d'Avila et la sœur converse dont elle ne pouvait plus se passer depuis qu'elle s'était cassé le bras, la bonne Anne de Saint-Barthélemy. Elle traversa les lieux où s'était retirée la bienheureuse Catherine de Cardone, la descendante des rois d'Aragon, l'ancienne gouvernante de Don Carlos et de Don Juan d'Autriche. Là s'étaient établis des Carmes déchaussés qui

l'accueillirent par un chant du *Te Deum*, avec des voix qui attestaient leurs mortifications, nous dit-elle. Son voyage fut d'ailleurs une sorte de longue procession. De village en village, on se précipitait au-devant d'elle, on escaladait les murailles des maisons où elle recevait l'hospitalité, et il fallait une intervention de l'autorité pour frayer un passage à ses pauvres voitures qui se disloquaient au moindre choc. Un riche laboureur ayant appris qu'elle devait passer sur ses terres lui avait préparé dans sa demeure « un bon repas et une collation ». Elle ne voulut, malgré ses instances, rien accepter, ni mettre pied à terre. Alors il réunit tous ses fils, ses filles, ses gendres et même ses troupeaux; puis, comme un patriarche de la Bible, dit très bien la carmélite de nos jours, il s'en alla se poster sur son passage avec sa maison tout entière. Il voulait avoir au moins sa bénédiction. Elle la lui donna, profondément émue.

Quand elle fut à peu de distance de Villeneuve (où elle arriva le premier dimanche de Carême 1580), toutes les cloches de la ville l'annoncèrent, les petits enfants vinrent au-devant d'elle et s'agenouillèrent en sa présence. Le conseil municipal en corps, le curé, tous les membres du clergé, les personnes les plus honorables de la ville étaient à l'entrée, pour accompagner le Saint Sacrement à la maison qui devait devenir le monastère. Une procession s'organisa avec des chœurs de musiciens et des bannières, et l'on s'arrêtait de temps en temps à des autels préparés dans les rues.... Mais rien ne lui causa plus de joie que l'intimité dans laquelle, peu d'instants après, elle se trouvait avec les âmes de celles qui l'avaient appelée. Elle fut accueillie avec

des larmes de joie et elle donna à toutes l'habit tant désiré du Carmel.

Dans la même année elle devait recevoir un accueil presque aussi touchant des habitants de Palencia. Elle y était appelée par son ancien évêque d'Avila, Don Alvaro de Mendoza. Mais elle voulait faire cette fondation sans revenus, et elle croyait que la ville n'offrait pas assez de ressources. Le Père Ripalda et le Père Balthazar Alvarez ne pouvaient cette fois la convaincre. Il est vrai que, dans l'intervalle, après un séjour d'un mois à Villeneuve de la Xara, et un court passage à Tolède, elle avait été atteinte, à Valladolid, d'une maladie qu'on avait crue mortelle. Mais une fois encore des paroles de Notre Seigneur la firent sortir de sa faiblesse et de l'espèce de découragement qui en résultait. « Que crains-tu? s'était-elle entendu dire sur un ton de douce réprimande. Quand est-ce que je t'ai manqué? Je suis maintenant le même que j'ai été envers toi! » — « Oh! grand Dieu — ajoute-t-elle après avoir rappelé cette faveur — que vos paroles sont différentes de celles des hommes! A l'instant même ma résolution de vous obéir fut si inébranlable et mon courage si ferme, que le monde entier se serait en vain ligué contre moi pour m'arrêter[1] ». Le monde ne se ligua pas contre elle. Tous les obstacles s'aplanirent; c'est même à cette occasion que le corré-

1. Avec ce souci constant de tout remarquer et de tout analyser, elle dit ailleurs : « Ma lâcheté disparut instantanément, preuve évidente qu'elle ne venait ni de la maladie, ni de la vieillesse ». C'est trop d'humilité; mais elle eût pu dire avec justesse : Si je devins plus résolue, ce ne fut point assurément que ma maladie fût guérie, et ma vieillesse encore moins.



gidor dit au Père Gratien : « Allez, mon Père, qu'on réalise immédiatement ce qui est demandé. La Mère Thérèse de Jésus doit avoir en main quelque provision du conseil royal de Dieu, car nous nous trouvons tous obligés de faire, malgré nous, tout ce qu'elle veut. »

Les fondations qui suivirent à Soria et à Grenade (la sainte n'alla point procéder elle-même à cette dernière) se firent « avec beaucoup de douceur et de suavité » ; c'est ainsi qu'elle les résume, car pour elle les quelques fatigues du retour de Soria, où elle avait plusieurs fois perdu son chemin, ne comptaient pas.

En revanche, Dieu réservait à la dernière de toutes, à celle de Burgos, des épreuves de plus d'un genre; car décidément elle paraissait destinée à trouver moins bon accueil dans les grandes villes que dans les petites. Les tribulations qui l'attendaient dans la ville du Cid n'étaient d'ailleurs que le résumé de celles qu'elle avait éprouvées, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Au lieu des chaleurs intolérables de Séville, elle eut les froids rigoureux du nord et des inondations telles que ses chariots marchaient comme ils pouvaient, tantôt sur des routes escarpées, d'où ils faillirent être précipités dans le gouffre sur lequel ils penchaient, tantôt dans des bas fonds ou au milieu des eaux, sans qu'on sût où était le chemin : maintes fois les voyageuses furent sur le point d'être noyées. Par surcroît, la Mère souffrait d'une paralysie partielle et d'un mal de gorge intense, sans parler de ses maux d'estomac, d'une fièvre continuelle et des douleurs si souvent renouvelées dans son bras cassé.

A Burgos encore, lorsque enfin elle y arriva, elle

se vit en présence d'un archevêque trop tenté d'oublier ses promesses. Il avait donné oralement toute permission, et cela devait suffire d'après le texte du Concile de Trente; mais il trouva d'ingénieux moyens de reprendre sa parole, et il fit longtemps obstacle à l'établissement définitif. C'est que les couvents mis à la charge de la population étaient déjà bien nombreux; et il entendait que les nouvelles venues eussent non seulement leur maison à elles, mais leurs rentes. En attendant..., il voulait bien déclarer qu'il leur était loisible de s'en retourner. Sur quoi, la malade, toujours gaie, ne manquait pas de s'écrier : « Oui, les chemins étaient charmants, en vérité, et le temps magnifique pour se remettre en voyage! » D'autre part, l'archevêque bien pointilleux ne voulait pas que l'acquisition de la maison fût payée par les dots des religieuses amenées pour la fondation.

Sainte Thérèse avait été cependant sollicitée de venir à Burgos par les Pères Jésuites; elle pouvait être surprise de voir en défaut leur prudence ordinaire et leur habitude du succès. Elle avait bien l'aide temporelle d'une riche dame, Catherine de Tolosa, et l'aide spirituelle de son provincial, le Père Gratien; mais celui-ci était si affligé de la triste situation de la Mère, que c'était encore à elle à lui donner du courage. Elle était loin de ces réceptions si enthousiastes et si touchantes des humbles villages. Tantôt c'était une femme qui, la voyant passer un ruisseau à côté d'elle, l'écartait brutalement et la jetait dans la boue. Tantôt c'étaient des hommes qui passant, dans une église, à côté de cette pauvre femme si mal vêtue, trouvaient qu'elle ne se dérangeait pas assez vite et la poussaient

du pied jusqu'à la faire tomber. Depuis la veille de Saint-Mathias jusqu'à celle de Saint-Joseph, elle logea dans un hôpital, travaillant toujours à acheter une maison. Elle était là, au milieu d'autres malades auxquels elle distribuait les oranges ou les limons que Catherine de Tolosa envoyait pour elle. Aussi pendant les quelques semaines de son séjour elle se concilia tellement l'affection de tous qu'on demandait constamment à la voir : on se sentait soulagé par sa seule présence; quand elle sortit, on ne pouvait se consoler de son départ.

La vigueur morale poussée jusqu'à la perfection de l'héroïsme ne faiblissait donc pas; mais la nature pliait. Aussi la sainte ne peut-elle s'empêcher de remarquer que l'état d'esprit de ses compagnes n'est pas le même que le sien. Elle admire le peu de trouble dont elles sont affectées, leur gaieté qui reparaît si vite au sortir de toutes les difficultés, qui éprouve même un certain charme à s'en entretenir. Comme toujours son humilité trouve son compte à dire : c'est qu'elles sont plus obéissantes que moi. — Non! c'était simplement que leur jeunesse réagissait davantage contre la crainte et l'abattement.

Enfin cependant, comme il était arrivé presque partout, on trouva à très bon compte une maison parfaite dont quelques communautés religieuses, par un aveuglement incompréhensible, n'avaient pas daigné s'accommoder. « Le jardin, la vue et les eaux en faisaient un séjour véritablement enchanteur. » L'archevêque qui vint visiter le tout en fut ravi; et comme il n'y a tel que le succès pour faire tomber les préventions, « ce fut une joie immense dans toute la ville ». Le jour de l'inauguration, des musiciens qu'on n'avait pas convoqués vinrent d'eux-mêmes

relever l'éclat de la cérémonie. Quant à la subsistance, elle devait être assurée par Catherine de Tolosa qui allait entrer au Carmel et y faire entrer avec elle ses deux fils et ses cinq filles.

Telle fut la dernière des fondations. Thérèse avait soixante-sept ans, et la mort n'était pas loin.

CHAPITRE IX

LE GOUVERNEMENT DE L'ORDRE

Les fondations étaient faites pour réaliser la réforme. Mais les couvents une fois bâtis et peuplés, il fallait les gouverner ou, ce qui était peut-être plus précieux encore, apprendre aux autres l'art de les bien gouverner. Ici, comme ailleurs, notre héroïne a la surabondance de toutes les grâces : car le don de gouvernement qu'elle a reçu et qu'elle exerce avec un mélange si heureux de charme et d'autorité, elle sait en donner l'intelligence, de sorte qu'ici encore ses filles sont assurées de trouver chez elle l'exemple et la doctrine.

Elle fut, comme on sait, prieure à Saint-Joseph et prieure à l'Incarnation. Mais ces fonctions ne durèrent qu'un temps assez court. Lorsqu'elle fondait un monastère, elle en nommait tout de suite la prieure, et tant qu'elle restait elle-même dans la maison, elle tenait à se montrer dans la vie quotidienne aussi soumise que les autres à l'autorité qu'elle venait de constituer. Il n'en est pas moins vrai qu'en vertu des pouvoirs qu'elle avait reçus, c'était elle qui choisissait ainsi les prieures au début de chaque fondation, qui leur traçait leurs devoirs et, tout en leur obéissant au cours des exercices, observait de quelle manière elles commandaient. C'était elle qui traitait les affaires

temporelles, donnait son avis sur l'acceptation ou le refus des postulantes, puis peu à peu se faisait rendre compte de tout et redressait ce qui lui paraissait avoir besoin d'être redressé.

Avait-elle un titre spécial? Ce n'était pas celui de supérieure générale, en tout cas. On l'appelait, semble-t-il, « la fondatrice », la *madre fundadora*, comme lui chantait un jour la petite novice Isabelle, la sœur du Père Gratien. Elle-même s'est donné ou reconnu ce titre, puisqu'elle écrit un jour à la Mère Marie de Saint-Joseph : « Que l'on me demande mon avis, et l'on vous choisira pour me remplacer comme fondatrice à ma mort. Que l'on vous nomme même de mon vivant. J'y consens de tout cœur. »

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que pendant les vingt années que durèrent ses fondations, depuis l'établissement de Saint-Joseph d'Avila jusqu'à sa mort, elle eut le gouvernement de toutes ces maisons, de fait d'abord, et on peut même dire, de droit. « Sachant ce qu'elle était, dit la Mère Marie de Saint-Joseph[1], et combien cela avait d'importance, ils (les Visiteurs apostoliques) commencèrent, avant toutes choses, à lui donner pouvoir sur tous les monastères qu'elle fonderait. » C'est ce qu'elle confirme elle-même en une lettre du 30 mai 1582 (célèbre pour sa sévérité) à la prieure Anne de Jésus : elle déclare que pour les Carmélites déchaussées, elle a pouvoirs du Père Provincial. Enfin, elle se reconnaît bien explicitement comme chargée de cette autorité, puisqu'elle se dit quelquefois bien désireuse d'en être soulagée[2].

C'est qu'en effet elle la prenait très au sérieux. Elle

1. *Le Bouquet de myrrhe*, cité par le *Mémoire* sur les Carmélites déchaussées, chap. XVII.

2. Voyez *Lettres*, I, p. 174-206.

savait que toute communauté, et surtout toute communauté de femmes a besoin d'être fermement dirigée, et que pour avoir l'autorité, il n'y a rien de tel que de la prendre par l'ascendant et par la résolution. Elle l'avait bien vu à l'Incarnation : « Je sais où en sont les choses, et dès que les religieuses voient une tête, elles se rendent immédiatement, bien qu'elles commencent par jeter les hauts cris. » Certes, elle était charitable, elle était reconnaissante, elle était miséricordieuse; et c'est en toute vérité qu'elle le dit, elle aurait joyeusement donné sa vie pour ses sœurs. Mais elle estimait que quand on a la charge du commandement, mieux vaudrait « manquer à la douceur qu'à la justice[1] » ; car l'autorité n'est rien si on ne la craint pas, c'est-à-dire si on ne sait pas que celui qui en a la charge ne tolérera jamais le mépris de l'observance et « ne déviera pas dans le chemin de la perfection quand bien même le monde s'effondrerait ».

Devant la nécessité de suffire à une obligation ainsi comprise, il n'y a humilité qui tienne. Celle qui empêcherait de commander avec clarté serait une humilité aussi fausse et aussi dangereuse que celle qui détourne de converser avec Dieu par l'oraison. C'est à un homme, c'est à un prieur, c'est à un personnage qui a joué un rôle, très discuté, il est vrai, mais à coup sûr important, au Père Nicolas Doria, qu'elle écrit ces lignes : « L'art de bien gouverner ne consiste pas, soyez-en convaincu, mon Père, à découvrir toujours ses propres misères; il faut souvent s'oublier soi-même, se rappeler qu'on tient la place de Dieu[2], qu'on agit en son nom et que Sa Majesté nous donne

1. *Manière de visiter les couvents de religieuses*, p. 14.

2. A combien de pères de famille de nos jours ceci pourrait-il s'appliquer!

ce qui nous manque, comme elle le fait pour tous les supérieurs; car il ne doit y en avoir aucun d'accompli. Ne vous laissez donc pas aller à une humilité déplacée[1] ».

Pour agir ainsi avec ce sentiment ferme de son devoir, il faut évidemment de l'esprit de suite. C'est là une chose à laquelle elle tient tant que, quand elle veut reléguer quelqu'un au second plan et dire que Dieu lui a refusé le don de gouverner, elle a cette phrase favorite : « Il ne songe qu'à faire et à défaire ». Or, dit-elle ailleurs avec fierté, cela est bon pour les femmes du monde, mais ne convient pas à des religieuses. Pour s'affranchir d'un tel péril, qu'y a-t-il à faire? Au couvent, ce n'est pas difficile; il faut s'en tenir à ses constitutions, à ses règles, à leur esprit et ne rien essayer de ce qui pourrait les compromettre. Avec une telle méthode on ne risque pas de se contredire.

On sera encore plus sûr de ne pas en venir là si on se préoccupe de la stabilité du personnel. En dehors des cas où la santé l'exige impérieusement (et encore il faut y regarder là de très près), on ne doit pas autoriser les changements de monastères. Il ne faut même pas, à moins de faute notable, changer aisément la première prieure d'une fondation. C'est beaucoup de l'avoir tirée de là où elle était pour présider à la fondation nouvelle. Mais cette fondation faite, que celle qui est venue y travailler ainsi n'en bouge plus. Autre-

1. *Lettres*, III, 285. Le mot qu'elle emploie là, *mogigato*, a été traduit d'une autre façon. Quelques-uns lui font signifier une fausse soumission hypocrite et béate; d'autres : un mélange de crainte apparente et de ruse. Il ne semble pas, sur le contexte de cette lettre, que la sainte en ait vu si long, ce jour-là.

ment, ce serait renoncer aux grâces spéciales que Dieu a dû lui donner, au salutaire contact de la ferveur qui lui a été nécessaire pour mener à bien une entreprise toujours difficile.

Cette autorité, la grande fondatrice l'exerçait, pour sa part, absolument comme elle l'enseignait. Pour le choix des novices, d'abord, car c'est là le fondement. Par-dessus tout, elle les voulait intelligentes; et par intelligentes elle entendait avec précision, non celles qui ont beaucoup d'esprit (bien qu'un jour elle ait dit fort agréablement : Personne n'en a trop!) ou d'imagination, mais celles qui ont du jugement. Elle va même jusqu'à mettre cette qualité au-dessus des élans naissants d'une piété plus grande que l'ordinaire : on peut se former à la piété; rien ne donne le jugement si on ne l'a pas. Donc, dit-elle en propres termes : « Que Dieu nous préserve des religieuses bêtes ». « Je vous le répète, et vous pouvez m'en croire, nous avons besoin de religieuses qui aient du talent[1]. »

Quand elle trouve de ces jeunes filles, la dot qu'elles peuvent apporter ne l'occupe guère. C'est même une joie pour elle de leur ouvrir sa porte et ses bras. Sans doute elle a dû souvent bénir Dieu de lui envoyer des novices qui l'aident à sortir de gros embarras, à acquérir une maison, à éteindre une rente, à payer des dettes (car celles-ci, elle ne les aime pas). Elle en était d'autant plus soulagée qu'elle aurait toujours voulu donner et non demander, et que rien ne lui coûtait plus que d'aller « mendier et quêter[2] ». Aussi quand les dons lui arrivent sans qu'elle les ait solli-

1. *Lettres*, II, 38. Cf. I, 21.

2. « Certes, ajoute-t-elle, c'est là un grand tourment pour moi, et, sans l'amour de Dieu, pour qui je travaille, je ne pourrais pas le souffrir. » (*Lettres*, II, 352.)

cités, les accepte-t-elle bien volontiers : elle remercie avec grâce, et aussi avec dignité. Mais elle est convaincue, elle a la foi que tout couvent dont les religieuses « ne se rechercheront pas elles-mêmes » sera toujours à l'abri du dénuement et recevra plus qu'il ne désire. Aussi prescrit-elle avec la plus grande fermeté à ses prieures de ne jamais rien conclure sans poser clairement toutes les conditions, de régler correctement les questions de dot (quand il y en a), mais en les reléguant toujours à l'arrière-plan, de ne jamais accepter d'héritage et d'éviter tout procès. Lorsqu'elle était engagée elle-même dans une contestation, elle avait un talent particulier pour faire sentir qu'elle connaissait son droit, qu'elle comptait assez sur l'honneur des gens pour ne pas douter qu'il ne fût respecté d'eux; mais elle n'entendait pas aller plus loin.

Les novices une fois acceptées, elle attendait d'elles... la perfection et la sainteté. Eh oui! c'est pour cela qu'elle les veut à la fois intelligentes et courageuses; et c'est pour cela aussi qu'elle surveille toutes les fissures par où l'imperfection peut se glisser. Aucun détail ne lui est indifférent; et quand les constitutions ont formulé une prescription quelconque, elle n'admet ni que les inférieurs la dédaignent, ni que les supérieurs ne se donnent pas la peine de vérifier si elle est ponctuellement observée. Son opuscule, écrit sur l'ordre du Père Gratien, *de la manière de visiter*[1] *les couvents de religieuses*, est un modèle achevé de précision. Elle entend que le visiteur ne recule lui-même devant aucune partie, si humble qu'elle puisse paraître, de sa tâche; il doit en effet tout justifier par la connaissance des âmes, de leurs

1. C'est-à-dire d'inspecter.

besoins, de leurs faiblesses, et par l'adaptation bien comprise de tous ces moyens à la fin toujours en vue, la perfection du monastère.

Mais ces règles essentielles une fois bien assurées par une vigilance ponctuelle, elle entendait que les religieuses ne fussent les esclaves... de rien ni de personne, que de cette règle même. Cette règle, il faut la leur expliquer jusqu'à ce qu'elles en aient compris — ce qui est quelquefois difficile pour certaines âmes, — tout le sens, tout l'esprit, toute la nécessité. Mais cela fait, il faut laisser à chacun le soin de gouverner son intérieur et de choisir sa voie, ou du moins d'aller dans celle que semble lui indiquer l'Esprit-Saint. Aucune sans doute n'est abandonnée à elle-même, à son sens tout personnel, puisqu'elle a une direction; mais aucune ne doit être forcée de subir une direction qui ne lui conviendrait pas. Aucune ne doit être ni poussée, ni même engagée à garder toujours la même. « Tout est saint, à coup sûr (dans la confession, veut-elle dire). Mais Dieu nous délivre de ces confesseurs auxquels on s'adresse depuis de longues années[1] ! » Elle voit là un abus qui conduit à la routine ou prouve qu'on y est déjà, et dès lors il n'y a plus de vie vraiment spirituelle. Au confesseur ordinaire, que chacune dise ses péchés promptement, en y ajoutant le moins de paroles possible. Il restera ensuite la liberté si précieuse de converser avec d'autres. La prieure a ici un rôle important de conseillère discrète et d'amie qui doit savoir se faire accepter avec suavité. Mais la grande réformatrice ne ménage ni ses blâmes ni même ses railleries spirituelles au visiteur qui voudrait chaque année allonger la liste des règlements, à la prieure

1. *Lettres*, III, 204.

qui prétend que toutes ses filles se mortifient comme elle se mortifie elle-même, pratiquent le même système d'oraison, pensent à quoi elle pense, et qui ne tient ainsi aucun compte ni de la capacité naturelle, ni du degré d'avancement spirituel, ni des dons spéciaux de la grâce.

Ce mélange d'inflexibilité dans le règne absolu de la règle et de liberté dans la vie intérieure de l'âme doit donner au couvent le bien le plus nécessaire et quelquefois cependant le plus menacé, c'est-à-dire la paix. La prieure, ne cherchant point à faire prédominer ses vues personnelles, ne mettra de passion en rien. La règle étant la vraie souveraine, personne ne s'étonnera que la dernière des religieuses en dénonce l'oubli au visiteur et que celui-ci leur en fasse à toutes un devoir strict. De plus, toutes étant tenues pour également dignes de respect et d'affection, il n'y aura point d'amitiés particulières, et le langage de la conversation sera libre et simple. « Il ne ressemblera pas à celui des mondaines qui se servent d'expressions élégantes, nouvelles, à la mode.... Je crois, dit la sainte, qu'on appelle cela des *minauderies*[1]. »

De toutes ces conditions réunies sortira la gaîté. Sainte Thérèse n'est ni la première ni la seule à y voir l'un des signes les plus caractéristiques de la vraie vocation religieuse; mais on peut dire qu'elle y tenait tout particulièrement et qu'elle en donnait l'exemple. Gaîté tantôt familière et presque rustique, puisque beaucoup de Carmels d'Espagne conservent encore les tambours et tambourins et tambours de basque du temps de la sainte; tantôt assaisonnée de chants et de poésies.

1. *Manière de visiter*, p. 37.

Pour être bien sûre que rien ne compromette gravement l'essor de cette joie, elle a toujours en vue un ennemi qu'elle étudie, qu'elle dépiste, qu'elle pourchasse et qu'elle veut absolument mettre en fuite par tous les moyens en son pouvoir. C'est ce qu'elle appelle la mélancolie. — Pas de sainteté de mélancolie[1]! « Racontez, dit-elle ailleurs, les malheurs que nous avons eus avec les dévotes de ce genre.... Il vaudrait mieux ne faire aucune fondation que d'y mener des religieuses mélancoliques. Des religieuses de cette sorte sont la ruine des monastères[2]. »

*
* *

Qu'on me permette de m'arrêter ici quelque peu; car la sainte est revenue bien des fois sur ce point. Dans un chapitre de ses *Fondations*, elle nous donne un vrai traité sur la matière, tant elle sent qu'il y a là pour elle et pour ses prieures un des soucis principaux de leur gouvernement!

La méthode qu'elle suit — car elle en a une et très rigoureuse — est fondée sur une observation à laquelle rien n'a échappé. Pour ceux qui connaissent déjà ou croient connaître cette femme extraordinaire, n'est-ce pas encore une surprise, en effet, de lire chez elle des descriptions et une classification qui non seulement sont dignes de Charcot et des médecins de la Salpêtrière, mais qui les devancent? On peut se demander

1. *Lettres*, I, 215. Cf. *ibid.*, II, 108-420.
2. A-t-elle pu l'étudier sur elle-même? Peut-être! car elle dit dans une lettre de mai 1574 : « Je me porte presque bien. Le sirop dont je parle à notre Père m'a enlevé le tourment de mélancolie dont je souffrais, et m'a, ce semble, délivrée complètement de la fièvre. »

tout d'abord ce qu'elle désigne sous le nom de mélancolie. Est-ce un simple état de tristesse ? Est-ce une affection plus prononcée du cerveau, une vraie maladie mentale ? Eh bien, il ne faut pas craindre de le dire, elle voit admirablement qu'il y a là une série de troubles inégaux, mais voisins, mais parents ; car dans ses conseils elle vise des états que nos praticiens appelleront tantôt neurasthénie, tantôt hystérie, tantôt manie, mais elle démêle très bien comment ces divers états forment une hiérarchie[1] ascendante qui, en définitive, les maintient dans un même groupe.

Elle commence par voir très nettement qu'il y a là plus qu'une tournure de caractère, plus qu'un vice accidentel ou voulu de l'imagination. « Il faut, dit-elle, donner à cette fâcheuse humeur le nom de maladie, de maladie très dangereuse, et la traiter comme telle... ». « Elle est d'autant plus dangereuse, ajoute-t-elle, qu'il est également rare qu'on en meure ou qu'on en guérisse, à la différence des autres maladies qui finissent nécessairement par la santé ou par la mort. »

Elle en voit aussi, dirons-nous, les degrés. Et comment les voit-elle ? Un philosophe, qui est en même temps docteur en médecine, a écrit, il y a quelques années à peine, un petit traité des *États intellectuels de la mélancolie*, où il résume l'enseignement des maîtres contemporains. « On admet ordinairement, dit-il, quatre variétés de cet état morbide : la mélancolie avec conscience, la mélancolie dépressive, la mélancolie anxieuse et la mélancolie avec stupeur. » La première est toute voisine encore de la neurasthénie et s'en distingue assez difficilement ; la der-

1. Pour toute cette analyse, voir les *Fondations*, VII et VIII.

nière est incontestablement une des pires formes de la folie, et les formes intermédiaires paraissent bien avoir avec l'hystérie plus d'un point de ressemblance et de contact.

Or, sans les nommer avec cette précision, sainte Thérèse a très bien vu ces quatre périodes et elle les a caractérisées avec une énergie toute scientifique. N'est-ce pas la mélancolie avec conscience qu'elle a en vue quand elle parle de ces personnes qui, avec la mélancolie, conservent la raison..., qui se font un tourment perpétuel de leurs afflictions intérieures, de leurs imaginations, de leurs scrupules; « ces derniers causés par l'ignorance où elles sont que l'imagination est trop souvent indépendante de la volonté : aussi raisonnent-elles sans fin sur leurs scrupules, et chacune de leurs tentations est pour elles une cause d'accablante tristesse. »

Voici maintenant la mélancolie dépressive. Elle affecte les natures qui n'ont pas « de principe intérieur de résistance » ; aussi la vie leur est-elle « un martyre », à moins qu'elles ne se sauvent en prenant, soit d'elles-mêmes, soit par crainte ou par contrainte, le parti d'obéir toujours.

N'est-ce pas ensuite la mélancolie anxieuse que celle qui, d'après la profonde observatrice, refuse de se laisser conduire parce qu'elle croit avoir des visions, tandis que ces visions ne sont guère que « le produit d'une imagination en délire » ?

Enfin, nous arrivons bien, ce semble, à la mélancolie avec stupeur, quand elle nous dit : « Quelquefois la mélancolie fait perdre entièrement la raison, et alors, à quelque extravagance qu'on se porte, on ne pèche pas plus qu'on ne ferait dans la démence. » Tel est, en effet, le dénouement sinistre des quatre

actes, dont le prologue est la neurasthénie, non nommée, mais, en somme, très bien connue et très bien décrite par la réformatrice du Carmel.

Si elle savait observer, elle savait aussi se renseigner. Elle avait retenu, par exemple, qu'il existe des folies partielles. Il paraît que certains médecins de son temps le lui avaient expliqué. Or, si elle avait été fort éprouvée par les empiriques qui avaient failli deux fois la tuer, elle semble avoir pour les médecins véritables et instruits quelque chose du respect qu'elle a pour les confesseurs possédant « de la doctrine ». Quand elle recommande à l'une de ses sœurs, dans ses lettres, un remède quelconque, elle ne s'en rapporte pas uniquement à son expérience, même si elle s'en est très bien trouvée; elle ajoute : « Parlez-en à votre médecin ».

Est-ce après les avoir consultés elle-même qu'elle indique à ses prieures ce qu'elles ont à faire contre les atteintes de cette mélancolie, fléau de quelques monastères ? En tout cas, elle est là, comme en toutes choses, très maternelle et très pratique. Si la religieuse est éprouvée par ces excès que nos contemporains appelleraient du surmenage... en dévotion et en ascétisme, autrement dit, si elle est épuisée par ses pénitences, il faut les lui faire suspendre et la mettre pour un temps au grand air. Si elle est trop affaiblie par les jeûnes, il faut la faire manger, boire et dormir plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que les forces naturelles soient revenues : il faut lui donner de la viande[1]. Si c'est une personne dont l'imagination affaiblie n'enfante plus que des choses vaines et

1. Elle ne craint pas d'entrer dans des détails plus terre à terre. Elle dit pour les mélancoliques : « Il faudra veiller à ce qu'elles ne mangent du poisson que très rarement » (*Fon-*

insensées, il faut lui interdire l'oraison prolongée et la mettre à la vie active en l'employant aux divers offices de la maison. Si c'est un esprit chez qui la faiblesse des nerfs, en supprimant le pouvoir de se maîtriser, ait ouvert la voie à la passion et au caprice, à tout prix il faut obtenir qu'il se remette entre les mains d'un autre. S'il ne le fait pas volontairement, il faut l'y contraindre coûte que coûte : c'est le seul moyen d'écarter d'abord de gros dangers, puis de rétablir un ordre qui fasse régner son influence pacificatrice en allant progressivement du dehors au dedans et des habitudes corporelles aux habitudes de la pensée.

La science qu'elle avait du gouvernement ne se bornait donc pas à une accumulation de règlements; car de ceux-ci, on l'a vu, elle ne connaît que ce qui est dans les constitutions, lesquelles sont brèves. Elle a un art qui repose sur une connaissance merveilleuse de l'être humain et qui est animé par une charité ne dédaignant absolument rien d'utile. Dans son opuscule sur la *manière de visiter les couvents*, elle dit : « Il y en a quelques-unes arrivées à une perfection si extraordinaire, à leur avis, que tout ce qu'elles voient leur paraît défectueux; ce sont précisément celles-là qui commettent le plus de fautes ». Tel n'était point son cas. Elle demandait la perfection, mais elle la demandait comme une personne qui ne croyait pas y être elle-même arrivée. C'est

dations, VII). J'ai demandé à ce sujet des explications à un docteur en médecine qui me répondit : « On défend généralement le poisson aux herpétiques, aux arthritiques; or beaucoup de neuropathologistes croient que les neurasthéniques descendent souvent de ces malades-là. » — Est-ce là ce qu'a deviné ou observé sainte Thérèse ?

précisément pourquoi, sans le savoir, elle en donnait l'exemple. Ni sa haute piété, ni son oraison surnaturelle, ni sa science profonde ne l'absorbaient au point de lui faire négliger quoi que ce fût de ce qui était nécessaire à la sage administration économique de ses maisons. Elle est donc dans la complète et pure vérité quand elle écrit ingénument et plaisamment à son frère[1] :

« Ce n'est pas peu que j'aie pu m'occuper de tous ces comptes; mais avec ces maisons de l'Ordre, qui sont celles de Dieu, je suis devenue tellement entendue et versée dans les affaires que maintenant je sais de tout. Je me réjouis d'avoir cette connaissance, parce que je regarde vos affaires comme étant celles de Dieu. »

1. *Lettres*, I, 57.

CHAPITRE X

LES AMITIÉS ET LES CONTRADICTIONS
LES CONFESSEURS

Plus ou moins, toute grande œuvre est collective. Si elle ne l'est pas par un côté, elle l'est par un autre; et cela est surtout vrai dans l'Église. Ce sera donc compléter l'étude d'une si belle âme et d'une si grande vie que de chercher comment elle eut à correspondre à plus d'une amitié, à résister à plus d'une contradiction. Ce sera rentrer encore plus dans le cadre d'une telle étude que de comprendre les principaux confesseurs de la Sainte, soit parmi les amis qui l'ont le plus soutenue, soit parmi les contradicteurs qui l'ont le plus éprouvée.

Commençons par les confesseurs, puisque ce sont eux qui par leur inexpérience ou leur expérience, par leurs maladresses ou leur sagesse, ont le plus fortement intéressé l'essor de sa vie spirituelle.

C'est un fait pleinement acquis, bien connu de tous ceux qui ont entendu parler de sainte Thérèse, qu'elle est restée vingt ans sans trouver un confesseur qui la comprît. C'est elle-même qui le dit[1]. Il

1. Voyez *Vie*, IV et VII. Et elle fait dater le début de cette période de 1535 ou 1537 (suivant qu'on adopte une des deux

est non moins certain que parmi les vingt-cinq confesseurs qui l'ont écoutée, c'est à peine si elle en a trouvé cinq ou six de qui elle eût lieu d'être pleinement satisfaite. Elle le dit, du reste : « Ce n'est pas une petite affaire de me contenter ». Sur ce point comme sur tant d'autres elle a été la sincérité même et elle n'a point ménagé l'expression de ce qu'elle ressentait. C'est à un tel degré, ce me semble, que pour prendre comme il convient ces plaintes souvent amères, il faut se bien souvenir que les saintes Thérèse sont rares, et rares aussi par conséquent les prêtres à la hauteur de telles âmes. Il est même assez piquant, pour le dire en passant, que la sévérité des jugements de la Sainte et la vivacité de ses regrets aient eu précisément pour cause principale la profondeur de son humilité. La réflexion toute naturelle que nous venons de présenter, en effet, on peut être sûr que, quant à elle, elle ne la fit jamais.

De quoi se plaignait-elle donc le plus? De ceci, que les hommes auxquels elle ouvrait son âme étaient beaucoup trop timides. « Hélas! à cause de nos péchés, qu'ils sont rares, ces maîtres spirituels, qui ne soient pas d'une discrétion excessive! » — « Pour m'aider, dit-elle encore, à tomber (dans la tiédeur, dans l'indifférence aux grandes grâces) je n'avais que trop d'amis; mais pour me relever, je me trouvais dans une effrayante solitude. » Il est deux qualités qu'elle réclamait de ses confesseurs. C'était d'abord la doctrine, c'est-à-dire la science, et il paraît qu'elle fut bien longtemps sans la rencontrer à un degré suffisant. C'était ensuite une chose infiniment plus dif-

chronologies entre lesquelles on hésite pour fixer l'époque précise de son entrée dans la vie religieuse).

ficile : elle l'appelait l'expérience. Mais faisons bien attention que pour elle ce mot voulait dire... l'expérience des grâces qui lui étaient faites, l'expérience des voies par où elle-même était appelée. Cependant, à défaut de ces deux conditions, ils auraient, suivant elle, dû satisfaire à une troisième : ils auraient dû comprendre qu'un confesseur doit toujours tendre à porter sa pénitente au-dessus de lui, plutôt que de la maintenir à son niveau, s'il ne peut, quant à lui, monter du même vol. Autrement dit, il devrait toujours favoriser plutôt que comprimer toute âme qui aspire à une perfection plus élevée. Cela, elle ne le dit pas toujours très explicitement, mais elle le pense, et elle le laisse comprendre à mainte reprise.

Ceci dit, écartons les confesseurs trop vulgaires et à plus forte raison ceux qu'elle eut à convertir elle-même. Allons à ceux qui méritent de compter, qu'elle estima, qu'elle admira, qu'elle aima, même quand elle ne fut pas d'accord avec eux.

Avec les Jésuites, mais surtout avec celui d'entre eux qui la confessa le plus longtemps, le P. Balthasar Alvarez, elle fut une élève, une élève encore craintive et tenue fortement en bride, on peut même dire comprimée dans ce que ses élans avaient d'exceptionnel.

Avec le Franciscain Pierre d'Alcantara, comme avec Jean de la Croix, elle fut une émule en mysticisme et en ascétisme, émule parfaitement comprise et pleinement encouragée.

Avec les Dominicains, elle fut une amie.

Avec les Carmes de la réforme — un peu avec Jean de la Croix, beaucoup avec le P. Gratien — elle fut une mère, mais une mère si fière de ses fils qu'elle mettait quelque orgueil à paraître leur obéir, alors

même que c'était elle qui achevait de les tremper et de les former[1].

Reprenons maintenant ces divers groupes.

*
* *

Le P. Balthasar Alvarez fut un saint; et personne n'a plus contribué que sainte Thérèse à lui en faire la réputation méritée. Mais il faut savoir dans quelles conditions ils se rencontrèrent. Quand il prit la direction de son âme (force nous est de remonter en arrière pour un instant), la question de savoir si les phénomènes surnaturels qui s'accomplissaient en elle étaient bien de l'esprit de Dieu, lui donnait déjà de très grands soucis. Elle ne se formait guère de doutes quant à elle. Mais deux de ses amis d'Avila[2] s'ingéniaient à lui en donner.

L'un était un prêtre, Gaspar Dazà; l'autre un pieux gentilhomme, un sincère ami, François de Salcedo qui, devenu veuf, fut plus tard ordonné prêtre (en 1570), mais qui — circonstance à remarquer — s'était mis lui-même, dès 1558, très peu de temps avant la Sainte apparemment, sous la direction du P. Balthasar Alvarez.

De Gaspar Daza elle vante beaucoup les vertus, mais elle dit : « Il paraissait prendre la réforme de mon âme comme une affaire qu'il pouvait terminer

1. Les caractères des divers Ordres auxquels elle s'adressa peuvent nous donner en partie l'explication de ces différences. Mais pour être tout à fait impartial et juste, il importe de rappeler comment ces étapes coïncident avec les principales phases de sa jeunesse, de sa maturité, de sa vieillesse, puis avec le développement de sa sainteté et les progrès de sa grande renommée.

2. Voyez plus haut, p. 68. — Voyez aussi au chap. VI.



du premier coup, et je sentais qu'elle demandait beaucoup plus de soin. J'en suis convaincue, si je n'avais jamais eu d'autre directeur, je n'aurais pas pris mon essor du sein de ma misère[1]. » Il prenait évidemment trop à la lettre l'humilité de sa pénitente, et les aveux où elle se défendait de réaliser — du jour au lendemain — le genre de perfection qu'il attendait d'elle. Peut-être aussi était-il comme ceux qui, ayant connu quelqu'un dans sa jeunesse et ayant vécu avec lui dans la même ville, ont peine à le considérer comme un être supérieur. Bref, il la croyait encore peu digne de recevoir de Dieu de si grandes grâces : en conséquence, un syllogisme aidant, il concluait que si ce qui se passait en elle n'était pas l'œuvre de Dieu, c'était l'œuvre du démon. Il partageait en cela l'opinion du très doux, mais très craintif François de Salcedo. Plus tard, ils devaient, en commun, prouver à la Sainte toute la sincérité de leur dévouement, car on sait combien ils l'aidèrent dans la fondation de Saint-Joseph[2]. Ici ils étaient d'accord contre elle.

1. *Vie*, XXIII.

2. Voyez plus haut, p. 134. Ce fut toujours d'ailleurs un ami fort intime et vivement apprécié. Dix ans ans plus tard elle lui écrivait de Valladolid (*Lettres*, I, 31) avec son charme habituel : « Ne vous imaginez pas que c'est du temps perdu de m'écrire, j'ai besoin que vous le fassiez quelquefois, mais à condition que vous ne me disiez plus si souvent que vous êtes vieux, cela me peine au plus intime de l'âme.... Plaise à Dieu de vous prolonger la vie jusqu'à ce que je meure! Mais ensuite, afin de ne pas être là-haut sans vous, je supplierai Notre-Seigneur de vous y appeler promptement. »

Elle nous donne aussi de jolis aperçus sur l'intérieur du bon Salcedo, simple et généreux, qui portait lui-même aux religieuses les radis et les pommes de son jardin.... C'était

Salcedo tendait, lui, à voir dans la jeune carmélite une bonne religieuse, mais fort en danger d'être séduite par le mauvais esprit et de tomber dans ses pièges. Il le croyait d'autant plus qu'à lui aussi elle se donnait comme une infidèle, indigne du regard de son Dieu. Puis c'était une âme conduite dans les voies de la crainte et qui n'avait pas du tout l'expérience de ce sur quoi on le consultait.

Deux Jésuites vinrent, pour un peu de temps, mais pour un temps trop court, réparer les effets des conseils pessimistes de Salcedo et de Daza. Ce fut d'abord, en 1551, le P. Jean de Padranos. De celui-là elle a toujours conservé un souvenir reconnaissant. Quinze ans après, dans sa correspondance, elle le traitera de précieux ami, et même, dans une lettre où elle lancera cependant sur la Compagnie des épigrammes un peu vives, elle parlera de sa « haute perfection ». C'est qu'il lui avait donné « lumière sur son état », et lui avait rendu la confiance et le courage en lui « prophétisant » — c'est le mot de la Sainte — ce que le Seigneur devait accomplir à son égard. De plus, il lui donnait une double méthode. Il lui apprenait d'abord à prendre la mortification comme fondement de l'oraison; et, tout en lui défendant ce qui pourrait nuire à sa santé, il lui enseignait des pénitences un peu plus sévères sans doute que celles qui étaient habituelles au couvent de l'Incarnation. Puis il lui avait fait faire, au moins en partie, les Exercices de saint Ignace. Bref, « il me conduisit, dit-elle, par les voies de l'amour de Dieu, et il

sa domestique qui veillait de haut au respect de l'étiquette castillane. Aussi Thérèse ne manque-t-elle pas de l'appeler la *Señora* Hospedal.

me laissait libre sans autre contrainte que celle que mon amour m'imposait ».

En 1557, au moment où le P. de Padranos allait quitter Avila, François de Borgia la visita. Le pas qu'il fit faire à ses dispositions personnelles est bien marqué. Il approuva tout du P. Padranos, sauf un reste de « résistance » qu'il jugeait devenue inutile. Il demandait toujours la préparation de l'acte contemplatif par la méditation pure et simple; mais il facilitait ce passage. « Désormais, dit-elle, je devais toujours commencer par un mystère de la Passion; si ensuite Notre-Seigneur, sans effort de ma part, élevait mon esprit à un état surnaturel, je devais, sans lutter davantage, m'abandonner à sa conduite. Il déclara que ce serait donner dans l'erreur que de résister plus longtemps. »

Ces deux encouragements successifs ne purent qu'accélérer de plus en plus le mouvement qui portait Thérèse vers l'abandon à la forme supérieure de l'oraison. Elle n'en devait que sentir plus vivement et plus douloureusement l'espèce de choc qui allait bientôt survenir. Par malheur[1], ceux qui l'avaient ainsi consolée s'éloignaient d'Avila et la laissaient aux prises avec une « résistance » nouvelle et qui allait durer bien longtemps. Le P. Balthasar Alvarez — il est temps de revenir à lui — devenait son confesseur.

Ici, comme en tant d'autres circonstances, la Sainte s'explique, dans sa *Vie*, avec une telle franchise et une telle clarté qu'on est en quelque sorte découragé de rien chercher en dehors de ce qu'elle a elle-même

1. Sous la réserve qu'on est toujours libre de penser à la préparation providentielle d'épreuves utiles à la sainteté...,

écrit. Voici donc ses paroles : « Il était fort prudent et fort humble ; mais sa grande humilité m'attira bien des peines. Quoiqu'il fût savant et homme de grande oraison, il ne se fiait pas néanmoins à lui-même, Notre Seigneur ne conduisant pas son âme par les mêmes voies que la mienne.... Il me confessa pendant trois ans[1] qui furent pour moi un enchaînement d'épreuves. Mon dessein, en rapportant ces particularités, est de faire voir combien souffre une âme lorsqu'elle manque, dans ces voies spirituelles, d'un maître qui en ait une connaissance expérimentale. »

Pour bien comprendre ces passages, il faut d'abord ne pas oublier qu'en 1558 le P. Balthasar (né dans la Vieille-Castille en 1533) avait tout juste vingt-cinq ans et qu'il venait d'être ordonné prêtre, après deux années d'études un peu confuses. Le Vénérable Louis du Pont, qui a écrit sa vie, nous le donne à connaître en une page que la traduction de René Gautier[2], dans son français du XVIIe siècle, rend encore plus savoureuse. Écoutons-le :

« Peu de jours après l'an 1556, on l'envoya au collège d'Avila pour achever d'ouïr encore deux années qui lui manquaient de la théologie, au couvent de Saint-Thomas des Jacobins ; d'autant que la Compagnie n'ayant pas lors des maîtres, on envoyait les escoliers ès Universités de Salamanque ou d'Alcala ou aux collèges et couvents des Jacobins de

1. Elle veut dire trois ans consécutifs et sans interruption, mais elle redevint sa pénitente, avec moins de régularité, pendant deux ou trois années encore.

2. Il mérite d'être mentionné et cité, car ce fut un des principaux patrons de l'établissement des Carmélites en France. Le livre de Louis du Pont a été aussi traduit par le P. Bouix.

Valladolid et d'Avila où on faisait des leçons exactes et ponctuelles, ainsi que chacun sait. Il étudia serré deux ans, avec un mélange de plusieurs occupations, à cause que le collège d'Avila était nouvellement fondé et qu'il fallait vaquer à plusieurs choses qui manquent en ce temps-là même en de si pauvres maisons. Nonobstant tout cela, il ne laissa pas de bien profiter et fut l'un des meilleurs escoliers de son cours; et quoiqu'il ne fût pas des plus profonds en la théologie scolastique, il répara ce défaut en excellant dans la mystique où il obtint de Notre Seigneur, comme nous le verrons cy-après, par l'oraison, ce qui coûte beaucoup de veilles aux autres; de manière qu'il pût suffisamment exercer tous les offices et ministères dont on le chargea, comme de confesseur, de maître de cours, de Recteur, de Provincial et Visiteur; gouvernant et conduisant toutes sortes de personnes, séculières et religieuses, de la Compagnie ou hors d'icelle; parlant et discourant, en public et en particulier, des choses spirituelles, et avec tant d'excellence, qu'il put être un modèle de perfection à tous ceux qui exercèrent de semblables offices[1]. »

« Un modèle de perfection! » Il put et dut le devenir, assurément; mais son historien a peut-être eu le tort de faire ce que l'on fait encore si souvent : il juge son héros en bloc et sans distinguer assez les diverses phases de sa vie. Ce qu'il ajoute de précieux, c'est que le jeune P. Alvarez avait personnellement une grande tendance à être un homme d'oraison et d'oraison répétée. Celui-ci trouva même

1. La *Vie du P. Balthasar Alvarez*, trad. de l'espagnol du P. Louis du Pont, par maître René Gautier, conseiller du Roy en son Conseil d'Etat. Paris, 1618, chap. 1.

un jour que ses supérieurs l'employaient trop à des offices qui l'en détournaient; mais il reconnut — c'est son historien qui le dit et qui ne pouvait pas ne pas le dire — que cette plainte était une imperfection; aussi s'en corrigea-t-il, ce qui veut dire qu'il obéit. Si donc il rendit la pauvre sainte Thérèse bien malheureuse, il partagea le malheur avec elle, sans le lui dire[1]; car il la comprimait comme on le comprimait lui-même.

Ce n'est pas ici une conjecture. La sainte d'abord nous apprend qu'il éprouva, lui aussi, des tribulations sans nombre, et que sans un secours extraordinaire de Dieu, il lui eût été impossible de supporter tout ce qu'il eut à souffrir à cause d'elle ; car si fort qu'il la retînt, malgré elle et peut-être malgré lui, on trouvait partout qu'il ne la retenait pas encore assez. Le Vénérable Louis du Pont, un jésuite lui aussi, nous dit catégoriquement (au chapitre XIV de son livre) que le P. Balthasar « fut retenu seize ans dans l'oraison ordinaire, comme la Mère Thérèse y fut arrêtée dix-huit ans ». — « ... D'autres saints, ajoute-t-il, ont aussi longtemps attendu. »

N'oublions pas que nous sommes ici chez les Jésuites. Or chaque Ordre a son caractère et doit l'avoir : c'est en y restant fidèle qu'il accomplit son œuvre propre et sa mission. On ferait bien de se le rappeler quand on est tenté d'établir entre l'un et l'autre des comparaisons parfois puériles. On devrait se dire que s'ils étaient obligés de se ressembler tous, l'Église serait bien mal avisée d'en avoir tant : un seul suffirait[2]. Or, le propre des Jésuites, pris dans

1. C'eût été découvrir ses supérieurs et les blâmer indirectement.

2. Une des conséquences de ces diversités est que le carac-

leur ensemble, et le service considérable qu'ils rendent, c'est d'offrir à l'immense majorité des fidèles d'instruction moyenne, une méthode de piété claire, pratique, raisonnée, une série d'exercices engageant l'âme tout entière et faisant servir toutes ses facultés, maintenues ou remises en équilibre. Plus précisément, la méthode chère aux Jésuites, celle dont la théorie leur est aussi familière que la pratique, c'est la méditation, la méditation active, discursive, cherchant prudemment ses points d'appui.

Cela est si vrai et était si vrai à l'époque qui nous occupe, que quand le P. Balthasar s'abandonnera lui-même par la suite à son élan si longtemps arrêté vers l'oraison surnaturelle, il sera de nouveau suspect. « On se préoccupa, dans l'Ordre, de savoir si cette méthode d'oraison n'était pas en contradiction avec celle de saint Ignace. » Louis du Pont nous dit plus encore : « Il y en eut même qui le menacèrent de la sainte Inquisition; craignant peut-être qu'il n'eût part à quelques erreurs des Illuminés, ils le soupçonnaient de mépriser la manière de prier, discursive et méditative, qui se pratique en la Compagnie, et de vouloir conduire les nôtres par des sentiers égarés et dangereux. » C'était en effet une crainte générale; elle avait eu sa part dans le martyre de Jeanne d'Arc. En Espagne surtout, au XVI[e] siècle, les gardiens de l'orthodoxie voyaient des illuminés un peu partout. Ils avaient eu peur d'en rencontrer un dans le jeune Ignace de Loyola, sous prétexte qu'il en savait trop long avant d'avoir ter-

tère de chacun, ne convient pas à tous; mais il en résulte aussi que chacun, ici ou là, est plus sûr de trouver ce qui convient à son caractère, et c'était ce que voyait parfaitement bien sainte Thérèse.

miné son cours d'études : sainte Thérèse, nous l'avons vu, avait subi à Séville la même suspicion. Le P. Balthasar avait donc à redouter qu'on ne l'accusât de favoriser la secte et en lui-même, et dans l'âme de sa pénitente. Voilà pourquoi, disent les Bollandistes, « il fut peut-être plus timide que de raison » (*timidior forte quam æquum erat*).

Sans doute, lorsque la question fut examinée doctrinalement, il fallut bien reconnaître que la Compagnie ne niait ni ne condamnait nécessairement tout ce qui était en dehors de ses goûts et de ses traditions. Mais cette concession théorique, accompagnée de l'observation facile à prévoir sur le nombre extrêmement restreint des âmes favorisées de dons surnaturels, ne pouvait empêcher les membres de la célèbre Compagnie de donner en fait à leur système une adhésion à bien peu de chose près exclusive. Le Père B. Alvarez fut élevé plus tard « à l'oraison plus qu'héroïque de quiétude et union et à la parfaite et calme contemplation ». Le mouvement longtemps refoulé ne se précipita qu'avec plus de force; mais son historien tire de son exemple une leçon : « La manière extraordinaire d'oraison, de silence et de quiétude n'est donnée, dit-il, qu'à un petit nombre, après longue préparation...; elle ne dispense pas de l'autre sur laquelle elle s'appuie... Comme la contemplation est rare, elle provient le plus souvent de la méditation, laquelle enseigne et découvre aussi les choses qu'il faut demander à Dieu, les titres et raisons qu'on doit lui alléguer, les offres qu'il faut lui faire, les tirant du mystère qu'on médite; et c'est pourquoi il importe qu'il précède quelque méditation, afin que l'oraison vocale soit attentive et dévote; que si l'entendement pénètre tout le sens

des paroles qu'il dit, le fruit en sera plus grand.... Ceux mêmes qui ont monté à cette manière d'oraison de quiétude, ont besoin de s'entretenir en l'exercice de méditer...; quand on manque l'un, on revient à l'autre comme en un lieu de refuge[1]. »

Que ces maximes soient le bon sens et la vérité mêmes, il semble bien qu'il n'y ait guère lieu d'en douter. Sainte Thérèse leur a fait certainement une bonne part, même pour les âmes d'élite adonnées à la haute oraison, et même pour elle[2]. Elle s'appliquait, nous l'avons vu, à distinguer entre *discourir* sur un mystère et *penser* à ce mystère. D'où venaient donc pour elle l'épreuve et la souffrance indéniables au temps de ses rapports avec le P. Alvarez? De ceci, d'abord, on peut bien le dire, que trop de gens se mêlaient de ces affaires de conscience : on allait, avec une indiscrétion[3] bien étonnante pour nous, questionner la religieuse et son confesseur et leurs supérieurs respectifs; on s'interposait entre les uns et les autres. Elles venaient aussi, semble-t-il, de ce que le P. Balthasar n'ayant encore ni la longue expérience, ni l'autorité, ni la largeur d'esprit d'un François de Borgia[4], était vraiment bien minutieux, bien mortifiant, bien « malgracieux » — c'est la propre expression de sa pénitente. — Elles venaient enfin, et surtout, de ce qu'à une personne si con-

1. Voir surtout le chap. XLII.

2. Voyez plus haut, p. 81-83.

3. Elle s'explique par l'intérêt passionné qu'on portait alors aux questions religieuses.

4. On peut cependant s'étonner — et les Bollandistes eux-mêmes s'en étonnent avec discrétion — qu'il n'ait pas tenu plus de compte du jugement de l'illustre ami de saint Ignace : il devait le connaître.

vaincue d'avoir entendu Jésus lui-même, il parlait à chaque instant du démon. Et c'est ici qu'elle jette ce cri qui se passe de tout commentaire[1].

« Je ne comprends pas ces craintes qui nous font dire : le démon, le démon, quand nous pouvons dire : Dieu, Dieu, et faire trembler notre ennemi. Et ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement si le Seigneur ne le lui permet? Que signifient donc toutes ces terreurs? Quant à moi, c'est certain, je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même; car pour lui, il ne saurait me faire de mal, tandis que les autres, surtout s'ils sont confesseurs, jettent l'âme dans de cruelles inquiétudes. J'ai tant souffert pour ma part pendant quelques années, que je m'étonne maintenant d'avoir pu y résister. Béni soit le Seigneur qui m'a tendu une main si secourable! »

*
* *

Ce fut donc pour la sainte un bien grand soulagement quand lui arriva l'amitié de Pierre d'Alcantara. Celui-ci l'encouragea dans l'abandon à ses grâces surnaturelles, il l'encouragea dans ses désirs de mortification, de pauvreté, de retour aux règles primitives, de confiance absolue en la Providence. Lui-même, d'ailleurs, donnait l'exemple, puisqu'il avait observé toute sa vie la première règle de saint François. Aussi, avec quel bonheur ne peint-elle pas cet auguste vieillard si franc dans son examen, si net dans ses explications, si peu craintif dans son approbation, si décisif dans ses arrêts, bref, d'un caractère si parent du sien! Elle le salue donc sans hésiter

1. *Vie*, XXV

de ce nom : « Un si grand maître de la vie spirituelle » ; et voici comment elle résume leurs entretiens[1] :

« Comme je n'ai jamais rien caché à mes guides des plus secrets replis de mon cœur, et que dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait m'être contraire, je lui rendis compte de toute ma vie et de ma manière d'oraison le plus clairement qu'il me fût possible. Je vis presque d'abord qu'il m'entendait par l'expérience qu'il avait de ces voies, et c'était ce dont j'avais besoin; car Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce qu'il m'a accordée depuis, de savoir faire comprendre aux autres les faveurs dont il me combla ; ainsi, pour les connaître et pour en porter un jugement sûr, il fallait en avoir reçu de semblables....

« .... Il me donna une très grande lumière, et elle m'était très nécessaire.... Il me dit de ne plus craindre, mais de louer Dieu.... Il se consolait beaucoup avec moi..., heureux de voir que Notre Seigneur m'inspirait une si ferme résolution pour entreprendre les mêmes choses.... Il ajouta qu'il me restait encore beaucoup à souffrir et qu'il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendît.... Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que l'esprit de Dieu agissait dans mon âme. »

Malheureusement la mort vint interrompre assez vite une amitié si bien commencée, mais la grande mystique n'en continua pas moins à respirer. Le soulagement s'accentua quand le nouveau recteur de la Compagnie de Jésus, le P. Gaspar de Salazar, fort différent de son prédécesseur Don Vasquez, com-

1. *Vie*, xxx.

manda au P. Balthasar de ne « plus la conduire par une voie si serrée » ; et alors elle entonna, pour ainsi dire, en l'honneur de l'arrivant, un cantique d'allégresse.

*
* *

C'est à cette même occasion de la fondation de Saint-Joseph, où, toujours trop réservé, le P. Alvarez la seconda si peu, qu'elle reprit, et pour assez longtemps, ses relations avec l'Ordre de Saint-Dominique.

Déjà elle avait reçu, à des titres divers, l'aide spirituelle de deux de ses membres, le P. Vincent Baron et le P. Louis Bertrand. Celui-ci l'enhardissait, comme on l'a vu, par l'avis résolu qu'il lui donnait d'aller de l'avant dans sa grande entreprise. Quant à celui-là, qui avait été le confesseur de son père, il fut aussi un instant le sien, et le premier, peut-on dire, qui fût digne d'elle. Ce fut lui qui lui ouvrit les yeux sur sa trop grande sécurité devant les périls de certaines libertés du couvent de l'Incarnation, lui aussi qui lui recommanda de revenir à l'oraison, bref, la retira, comme elle le dit, de son sommeil. C'est très vrai semblablement lui, quoiqu'elle ne le nomme pas, qu'elle rencontra plus tard à Tolède, avant ses fondations. Cette fois, elle était en avance sur lui, et ce fut elle qui l'entraîna plus avant, après l'avoir recommandé d'une façon toute particulière à Notre Seigneur. « Depuis quelques années, écrit-elle, je ne saurais rencontrer une personne dont les heureuses qualités me charment, que je ne me sente poussée soudain d'un violent désir de la voir toute à Dieu. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux que je voulais voir parfait, et je dis à Dieu sans détours : « Seigneur, vous ne devez pas me refuser cette grâce !

« Considérez que c'est un excellent sujet pour être « de nos amis. » Sa prière fut exaucée, car elle ne tarda pas à voir en lui des progrès dont elle était surprise et ravie.

Nous venons en effet à cet instant de sa vie où elle fut encore plus utile à la sainteté de ses confesseurs que ceux-ci ne le furent à la sienne. Le P. Ribera ne craint pas de l'affirmer pour le P. Ybañez. Et d'ailleurs, nous avons un témoignage encore plus précieux, celui de la sainte. On a vu comment il l'avait aidée au moment de l'orage qui faillit empêcher la fondation de Saint-Joseph. Il l'apprécia tellement qu'il lui demanda d'écrire l'histoire de son âme; et ce fut ainsi, sur son ordre, qu'elle composa, en 1561, la première rédaction (qui n'existe plus) de sa vie[1]. Dans le billet qui accompagnait l'envoi de son manuscrit, elle ne craignait pas de lui dire : « Vous verrez par ce récit quel trésor on gagne à se donner tout entier, comme vous avez commencé à le faire, à Celui qui se donne à nous sans mesure aucune[2] ». Et plus tard, dans sa seconde rédaction, elle dit : « J'ai lieu de croire que cette communication fut très utile à son âme ».

Ce saint religieux mourut en 1565. Mais à celle qu'il avait ainsi admirée, son Ordre réservait un confesseur non moins remarquable et un ami non moins empressé, dans la personne du P. Bañez.

Dominique Bañez était né en 1527, et il était entré à dix-sept ans chez les Dominicains de Salamanque. Ce fut un théologien remarquable : on lui doit un commentaire sur saint Thomas en six volumes in-

1. Ce fut un autre dominicain, Garcia de Toledo, frère du duc d'Albe, qui lui commanda d'écrire la seconde.

2. *Lettres*, I, p. 10.

folio, et il fut nommé professeur de théologie dogmatique à l'Université de Salamanque, au temps où il confessait sainte Thérèse. On se rappelle comment il l'aida dans Avila, après la fondation faite, comme son confrère le P. Ybañez l'avait défendue avant. C'est ainsi qu'ils devinrent amis. Elle l'eût ensuite pour confesseur pendant six années, et plus tard, elle resta en correspondance avec lui : elle le consultait chaque fois qu'elle avait quelque difficulté. En somme, c'est avec lui qu'elle déclare « avoir traité le plus longtemps des affaires de son âme ».

La suite de ces rapports nous fait assister à une sorte de tournant dans la vie spirituelle de la sainte. Elle n'était pas encore entièrement délivrée de tous les doutes qu'on lui avait suggérés de tant de côtés sur le caractère de ses états surnaturels. Elle voulait alors, non pas tant scruter sa propre conscience — car elle était aussi sûre que possible d'elle-même et de ses dispositions — mais savoir si ce qui se passait en elle était tout à fait conforme à la sainte Écriture. C'est pourquoi elle s'adressait, dit-elle, à des théologiens de l'Ordre du glorieux saint Dominique. Le P. Bañez fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la rassurer, et il entendit même le faire de telle sorte qu'il n'y eût plus à y revenir. Il lui avait demandé des « relations », il avait lu sa Vie, l'avait soumise au saint-office. Maintenant c'était fini : il n'y avait plus de place pour les scrupules, les avis des « savants » n'étaient plus nécessaires, et il lui donnait l'ordre de cesser dorénavant de les consulter. C'est à ce point qu'elle redoutait un jour une réprimande pour avoir envoyé à Jean d'Avila le manuscrit de sa Vie.

Il semble même qu'il y ait ici chez elle comme un

revirement bien compréhensible d'ailleurs. Autant elle se révoltait jadis contre ceux qui voulaient voir en elle le jouet du démon, autant son humilité redoutait maintenant un excès de confiance : elle éprouvait une sorte de confusion à voir l'idée si favorable qu'on avait d'elle. C'est alors qu'elle écrit (en 1575) ces lignes remarquables et dont il faut savoir comprendre l'extrême délicatesse : « Malgré les affirmations de ses directeurs, elle n'a jamais cru, de façon à pouvoir l'affirmer par serment, que ces choses venaient de Dieu. Les effets des grandes faveurs, dont elle était l'objet parfois, semblaient bien le prouver. Néanmoins, ce qu'elle n'a pas cessé de désirer surtout, ce sont des vertus.... »

Quoi qu'il en soit, l'assurance du P. Bañez et l'ordre même qu'il lui donna de cesser ses consultations théologiques, ne contribuèrent pas peu à lui apporter enfin le calme et le sang-froid. L'âge aidant (elle avait douze ans de plus que le bon dominicain), elle se mit avec lui sur un pied d'aimable et charitable familiarité. Ce n'est pas seulement qu'elle paraît bien connaître ses habitudes et que, de loin, elle veille sur sa santé, en lui faisant dire, par exemple, que s'il couche par terre pendant une station de l'Avent, il ait au moins la précaution de se couvrir les pieds. A son tour, il avait des troubles de conscience, et alors les rôles sont retournés. Elle le gronde : « Je désirerais bien vous parler quelque jour de ces craintes que vous avez. Vous perdez le temps par là, et vous manquez un peu d'humilité en ne voulant pas me croire. Le P. Melchior est plus docile que vous[1]. »

1. *Lettres,* I, 219 et 130.

Mais elle allait bientôt s'affermir de plus en plus dans ce rôle maternel. La réforme des Carmes lui en donnait plus que l'occasion.

*
* *

Le premier qui fut en même temps son fils et son père fut Jean de la Croix. Elle avait, on s'en souvient, taillé et cousu de ses mains son premier habit de réformé. Dans leurs entrevues successives, c'était à qui des deux s'agenouillerait devant l'autre et lui demanderait sa bénédiction. Leur égalité se consacrait dans ces extases communes où les religieuses les surprenaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, de la grille du parloir de l'Incarnation. Aussi pouvait-elle écrire, en 1578, à quelques-unes de ses carmélites : « Considérez-le comme un autre moi-même ». Elle ne tarit pas d'éloges sur cet homme ... « petit de taille, mais grand devant Dieu » — qu'elle a « mis à l'épreuve » et en qui elle n'a jamais découvert « aucune imperfection ». Il est vraiment « le père de son âme[1].... » « Vous ne sauriez croire, dit-elle, dans quelle solitude me laisse son absence. » Elle ne comprend pas qu'on ne l'apprécie pas davantage. « J'ai trouvé charmant, mes filles (c'est à Anne de Jésus qu'elle écrit) que vous vinssiez vous plaindre avec si peu de motifs, quand vous aviez là un homme céleste et divin, mon père Jean de la Croix. » Et ailleurs : « Je ne m'explique pas cette infortune, mais on ne trouve personne qui se souvienne de ce saint : il nous en resterait peu comme lui, s'il venait à mourir[2] ».

Par la grâce de Dieu, cependant, il lui fût resté

1. C'est bien de lui qu'elle l'a dit!
2. *Lettres*, II, 304 et 275.

son compagnon de lutte et plus tard de disgrâce devant les hommes, il lui fût resté le P. Gratien.

Nous avons vu quel avait été le rôle si important joué par le P. Gratien dans l'entreprise héroïque de la réforme des Carmes et dans la lutte terrible qui l'avait accompagnée. Il est inutile de revenir sur ces incidents; mais il est souverainement intéressant, pour la connaissance de l'âme que nous étudions, de descendre ici avec elle et à la lumière de ses propres écrits, dans cette amitié mémorable. Elle fut surnaturelle dans son origine et par sa fin; elle fut naturelle aussi, a-t-on bien le droit de dire, par beaucoup des émotions tour à tour fortes et tendres qui remuèrent, non pas précisément la sensibilité, mais — on ne trouve pas d'autre expression — le cœur de la sainte. Il faut aller aux rapports de saint François de Sales et de sainte Chantal pour en trouver l'équivalent.

C'étaient les Carmélites de Pastrana qui, l'ayant connu les premières, avaient prié ardemment et avec succès pour son entrée dans le Carmel réformé. Leur fondatrice en avait été heureuse; car elle avait connu tout de suite la haute valeur de ce théologien, de ce savant, de cet homme d'action, de cet orateur au talent précoce. Agitée comme elle l'était par les erreurs des uns, par l'obstination des autres, épuisée dans son corps vieilli, mais toujours ardente en son âme pleine de vaillance, sentant croître en même temps son zèle apostolique et son impuissance à le satisfaire par ses efforts personnels, elle s'applaudissait de trouver de la résolution et de la douceur, c'est-à-dire du calme dans l'aide qui lui était providentiellement envoyé. Il n'est pas enfin défendu de croire qu'il y avait en elle de ce sentiment particulier que

les mères éprouvent à l'égard de leurs fils, et qui n'est pas semblable, tout en étant égal, à celui que leur inspirent leurs filles. N'allons pas plus loin : ceci suffit.

Ce qu'il importe de dire, c'est que le célèbre vœu d'obéissance envers le P. Gratien — vœu qu'elle fit en 1575 — précéda et hâta leur intimité; il n'en découla pas. Elle nous raconte elle-même comment l'idée lui en fut donnée par une vision. Elle hésita cependant, et ne se détermina qu'après des angoisses profondes; elle considéra à la fin que n'ayant pas encore assez payé sa dette à l'Esprit-Saint, elle s'acquitterait peut-être envers lui par ce suprême sacrifice; et elle a soin d'ajouter : « Je ne songeais pas alors à l'affection que j'ai pour le P. Gratien, ni aux qualités dont il est doué pour le bien de mon âme; je le considérais, au contraire, comme un étranger. »

Bientôt elle appliqua tout son bon sens à mesurer l'étendue de son vœu, à se rendre compte de ce qu'il impliquait et de ce qu'il n'impliquait pas. Loin d'y voir sa liberté étouffée, elle la sentit renaître avec une force que favorisait d'ailleurs la perfection d'une entente pleine de sécurité. « La liberté (antérieure) dont elle jouissait, dira-t-elle d'elle-même deux ans après (en 1577), était pour elle un tourment; au contraire, la sujétion où elle était lui paraissait préférable. Elle trouve en effet quelqu'un qui l'aide à amener des âmes au Seigneur. »

Mais cette union des deux âmes a un autre aspect. Elle avait fait vœu d'obéir au jeune Père en toutes les choses importantes, et elle tenait beaucoup à se décharger sur lui du gouvernement des monastères. Mais pour tout ce qui intéresse sa vie à lui, sa vie temporelle, le soin de sa réputation, pour tous les

cas enfin où il doit être rappelé à la prudence, alors, prévenue qu'elle est de certains périls, elle se retrouve avec sa soif de dévouement servie par une expérience incomparable. On serait tenté de dire à certains moments qu'elle ne lui a délégué ses pouvoirs que pour avoir plus le loisir de s'occuper de lui. Lui, de son côté, trouve le moyen de ne pas rendre ce rôle de mère et de conseillère incompatible avec son vœu. Dès les premiers temps, il avait mis sous ses yeux un écrit qu'il avait composé au plus fort des tentations de sa jeunesse : « Je sais, disait-elle à ses filles (au *Livre des fondations*) que ce Père n'en a jamais tant dit à nul autre, même à ses confesseurs. Il me parlait avec cette ouverture parce qu'il jugeait qu'à cause de mon grand âge et de ce qu'on lui avait dit de moi, je devais avoir quelque expérience. » Aussi, dans la suite, s'applique-t-elle à lui signaler tous les pièges dont il doit se détourner. Qu'il se défie des religieuses qui, quand elles désirent une chose trop vivement, vous en présentent mille pour arriver à leur fin. Qu'il ne reste pas trop en Andalousie, c'est un pays dangereux, et le P. Jean de la Croix a bien raison de ne pas l'aimer. Qu'il donne donc plus souvent de ses nouvelles, et qu'il en donne de plus détaillées : « l'amour, là où il est, ne dort pas si longtemps ». Un jour il a signé une de ses lettres : « Votre fils chéri! » Oh alors, elle le remercie, et de quelle façon! « Immédiatement, je me suis écriée, parce que j'étais seule : qu'il a bien raison! »

Elle a dit cela, « parce qu'elle était seule ». Oui, en effet, elle le sait, et elle l'explique avec la droiture et la clarté qu'elle aime en toutes choses, beaucoup de leurs mutuelles confidences doivent rester secrètes pour ne pas être mal interprétées et pour

ne pas donner un exemple dangereux. « Je sais, dit-elle, avec qui je traite, et mon âge le permet, mais ce que les sœurs m'entendraient dire ou me verraient faire, elles s'imagineraient le pouvoir, et elles auraient raison.... Votre Paternité et moi sommes chargés d'un fardeau trop lourd, et nous devons rendre compte de notre conduite à Dieu et aux hommes ».

Tel fut le dernier ami de la sainte, destiné, comme elle, plus qu'elle encore, peut-être, à l'épreuve et presque au martyre. Ce fut le dernier de ceux qui exercèrent sur son âme une action digne d'elle. Il est impossible de le nier : en avançant vers le terme de sa vie, elle gardait, malgré elle, dirons-nous un ressentiment? non, mais un souvenir où l'estime était tempérée, mêlée de quelque impatience à l'égard de la méthode dont le P. Balthasar avait usé avec elle dans sa jeunesse. Elle reconnaissait le grand mérite des Jésuites qu'elle voyait autour d'elle : elle était prête à faire, elle faisait même pour eux ce qu'elle pouvait, et de son propre mouvement et de grand cœur, surtout quand elle leur connaissait quelques difficultés; d'autre part, elle croyait qu'elle avait besoin de les ménager en raison des doutes qu'elle leur connaissait.... Qu'on dise si ces nuances et d'autres non moins délicates ne se retrouvent pas dans ces passages (récemment traduits) d'une lettre de 1576, à Marie de Saint-Joseph : « .... Les Pères de la Compagnie de Jésus sont dans l'étonnement à la vue de notre vie si austère[1].... Il serait bon, malgré ce que vous me dites, que vous eussiez de temps en temps quelque Père de la Compagnie pour vous con-

1. Il y en a peut-être encore quelques-uns qui sont dans ce cas, à notre époque....

fesser : un tel moyen contribuerait beaucoup à leur enlever cette crainte qu'ils ont de nous. Que Dieu leur pardonne! » Deux mois après, la négociation semble devoir aboutir; mais il reste à savoir comment on se comportera de part et d'autre. « Ces Pères, est-il écrit à la même prieure, veulent qu'on leur obéisse. C'est ce que je vous prie de faire. Et si ce qu'ils disent n'est pas toujours ce qui convient le mieux, il faut le leur passer à cause de la nécessité que nous avons de leur concours. Cherchez ce que vous pouvez avoir à leur demander, car ils aiment beaucoup cela. Quand ils se chargent d'une chose, ils ont raison de s'en bien acquitter. C'est ainsi qu'ils agissent partout où ils entreprennent une œuvre. »

Elle ne s'en tient pas toujours à ces allusions fines et à ces spirituels sous-entendus. Quand le P. Gaspar de Salazar eut le projet de quitter la Compagnie de Jésus pour entrer chez les Carmes réformés parce qu'on les persécutait, les siens poussèrent les hauts cris et l'on parut un instant vouloir s'en prendre à la Mère elle-même ou réclamer son intervention contre le transfuge. Alors, étant sur la défensive, elle prend un ton plus vif et fait entendre, avec une certaine hauteur — qu'on me pardonne l'expression — qu'elle n'a pas l'habitude, elle, de se mêler de ce qui ne la regarde pas.... Elle ne laisse pas perdre enfin cette occasion pour dire au Provincial à qui elle écrit (10 février 1578) : « Plaise à Sa Majesté que les serviteurs du Fils et les serviteurs de la Mère se montrent toujours des soldats pleins de courage et ne cherchent qu'à suivre l'étendard de notre Roi, afin d'accomplir sa volonté! Si nous, enfants du Carmel, nous marchons vraiment dans cette voie, il

est clair que ceux qui portent le nom de Jésus ne peuvent pas s'éloigner de nous, *comme j'en suis trop souvent menacée.* »

Et maintenant s'étonnera-t-on que, trois ans plus tard, en 1581, l'avant-dernière année de sa vie, elle souhaitât qu'avec prudence et ménagement on arrivât dans certains couvents, à avoir d'autres confesseurs que les Jésuites[1], à pouvoir « se passer d'eux » ?

De ces textes — inutiles à dissimuler — que conclurons-nous ? Tout simplement ceci : que la méthode moyenne si calculée, si habile, si fine, si pratique de la Compagnie, ne convient apparemment pas à tout le monde. Sainte Thérèse l'eût peut-être, l'eût certainement recommandée à un très grand nombre d'âmes, si elle n'avait été si occupée d'intérêts spirituels d'un autre genre. Mais décidément on peut dire qu'elle mourut sans avoir oublié les petits griefs qu'à tort ou à raison elle croyait personnellement avoir envers les frères du P. Alvarez[2].



Si elle eût vécu dans le monde, elle eût joué dans les destinées de sa famille un grand rôle. Celui qu'elle y a eu, du fond de sa cellule, est remarquable, et il fut toujours bienfaisant. Elle savait quels étaient envers ses parents ses devoirs de reconnaissance d'abord, puis ses devoirs de tutelle. Elle s'occupait de leurs partages et de leurs difficultés matérielles ; elle travaillait à les faire rentrer dans les sommes qu'ils avaient avancées. Elle les conseillait même dans les choses les plus minutieuses. Mais en vue de quoi ? En

1. Voyez *Lettres*, III, 193.
2. Peut-être devenaient-ils, à son gré, trop italiens...?

vue d'obtenir que tout se passât selon la justice, puis — elle ne le dissimulait pas — en vue de leur maintenir, à eux et à leurs enfants, — dont elle plaidait quelquefois la cause avec une indulgence maternelle — cette « considération » qu'elle jugeait nécessaire de ne compromettre à aucun point de vue. Aller plus loin dans l'ordre temporel, elle ne le faisait pas ; elle jugeait que ce n'était pas son rôle ; et si elle eut avec son frère Laurent des relations plus abandonnées, plus confidentielles, c'est qu'avec lui elle parlait, comme elle le voulait, de Dieu et des choses saintes.

C'est à cette liberté qu'elle mesurait, en quelque sorte, la dose de confiance et d'amitié qu'elle réservait à ses amies. Dans Marie Briceno à la dévotion gracieuse, dans Marie Diaz à la piété courageuse et familière, elle trouva des âmes qui ne lui furent pas inutiles. Dans la société de ses Carmels, elle eut deux groupes d'amitiés qui lui furent chères à divers titres : d'un côté la bonne sœur converse Anne de Saint-Barthélemy, sa providence visible dans les maladies et les fatigues, sa compagne inséparable, qu'elle guérissait par son seul attouchement, les jours où elle avait elle-même besoin de ses services ; et de l'autre, ces deux femmes de tête, qui avec moins de charme et de tendresse, la valaient presque par l'étendue de leur intelligence et la vigueur de leur volonté, Anne de Jésus, l'entreprenante, et Marie de Saint-Joseph, l'invincible[1].

1. La première fut la grande introductrice du Carmel en France et dans les Pays-Bas. La seconde qui mourut prieure à Lisbonne, est l'auteur d'une admirable *Instruction sur la manière de gouverner les religieuses* (traduite partiellement par le P. Bouix dans son édition des Lettres de sainte Thérèse).

Elle trouvait en elles deux, beaucoup plus accusée que chez elle-même, cette pointe — comment dirai-je ? — de féminisme (pour employer un mot compris de tous aujourd'hui) qu'on rencontre assez souvent chez les religieuses, fussent-elles carmélites ; car toutes les deux paraissent avoir pris contre les confesseurs qui ne leur plaisent pas des précautions assez énergiques : sainte Thérèse en rapporte quelques-unes sans peut-être les louer précisément, mais bien certainement sans les blâmer[1].

Quand elle écrit à ces deux femmes, elle se sent visiblement en présence d'âmes très fortes, et elle les traite comme telles : dans les éloges et dans les marques d'amitié, comme dans les reproches qu'elle leur adresse, rien n'est médiocre. A l'une comme à l'autre, elle aurait pu dire ce qu'elle écrit à l'une des deux : « Ma fille et ma couronne, je ne me lasse pas de remercier Dieu de la grâce qu'il m'a accordée en amenant Votre Révérence à notre Ordre ». Il en est une des deux cependant vers laquelle elle était portée par un penchant plus vif : elle ne le cache pas, et elle ne cache pas non plus qu'elle en souffre quelquefois. Il s'agit de Marie de Saint-Joseph.

Sachant un jour cette prieure malade, la fondatrice écrivait au P. Gratien : « Si elle venait à mourir, nous perdrions en elle le meilleur sujet de l'Ordre. Quant aux fautes qu'elle a commises, elle en est tellement corrigée, paraît-il, qu'elle n'agira plus maintenant qu'avec sagesse. Je l'aime beaucoup. N'oubliez pas de la recommander instamment à Dieu. Le monastère de Séville serait en quelque sorte

1. Voyez *Lettres*, II, p. 75 (édit. du P. Grégoire de Saint Joseph) et dans l'édit. du P. Bouix, t. II, p. 522.

perdu, supposé qu'elle vînt à manquer. » Tel est en gros le sentiment de la sainte. Mais en voici une traduction adressée directement à l'intéressée elle-même, alors que c'est un peu la femme qui parle à la femme. « Vos lettres m'ont procuré une telle joie, que j'en ai été attendrie, mais tous ces pardons que vous me demandez me font rire. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout le passé et même l'avenir. » Et dans une autre lettre elle lui dira encore : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant ».

Dans ce passé et dans cet avenir, qu'y eut-il donc qui méritât tant d'être pardonné ? Laissons de côté une petite discussion sur une maison qu'il s'agissait ou de garder ou de quitter dans Séville. Toutes les deux avaient là leurs volontés bien arrêtées de part et d'autre et qui ne concordaient pas. L'une trouvait que sa maison était malsaine, et elle voulait changer. L'autre voulait que l'on restât où on était parce qu'on y avait un beau jardin et une belle vue. « Je lui ai écrit, dit-elle, des lettres terribles ; c'est comme si j'avais frappé sur une enclume. » Mais au fond, ce qu'il y avait surtout, le voici : Sainte Thérèse s'adressait ici à une personne de vingt ans moins âgée qu'elle ; un amour vraiment maternel s'ajoutait donc à celui d'une âme toujours aussi avide d'être aimée que d'aimer, avide également de franchise et d'abandon. Or, sous ce rapport, Marie de Saint-Joseph, si étonnamment douée qu'elle fût, ne valait pas la fondatrice : ce que celle-ci lui reproche donc le plus, c'est son trop de réserve. Peut-être à la vérité, la grande sainte était-elle là victime de ce respect profond et de cette admiration qu'inspirait, de son vivant même, le mystère de ses grâces et de ses

vertus. Mais c'était là encore une idée qui ne pouvait même pas se présenter à son esprit, et le regret dont cette naïve ignorance est la cause ne fait que donner à sa plainte un charme de plus[1].

1. En ne cachant pas les démêlés de notre héroïne avec quelques jésuites, ai-je voulu prolonger une sorte d'antagonisme entre une partie du Carmel et la Compagnie? A Dieu ne plaise! Une supérieure de Carmélites m'écrit que, dans son ordre, « les âmes conduites par des voies plus particulièrement spirituelles trouvent chez les jésuites des directeurs aussi sûrs et aussi larges » qu'elles peuvent le souhaiter. Je n'en doute pas. Tout au plus ferai-je observer que l'expérience de sainte Thérèse et les enseignements qui se sont dégagés de ses plaintes n'ont pas pu être inutiles aux successeurs du P. Alvarez. Les saints sont faits pour donner des leçons. Ils n'en donnent pas seulement à ceux qui ne sont pas saints; ils s'en donnent réciproquement, et ils en profitent mieux que les autres.

Sur les rapports de la sainte avec sa famille, le P. Grég. de Saint-Joseph me donne ce fragment inédit, venu de Quito. Voici en quels termes touchants la sainte rappelait à son neveu, le fils de Don Laurent, qui allait se marier aux Indes, une fillette illégitime dont elle avait, semble-t-il, pris la charge.

« *C'est une grande miséricorde de Dieu que vous ayez pu rencontrer si bien et vous marier si promptement, car vous avez commencé de si bonne heure à vous dissiper que nous aurions eu beaucoup de peine à votre sujet. Je vois par là combien je vous aime. Certes, je suis profondément affligée de l'offense qui a été faite à Dieu, mais, quand je vois cette enfant vous ressembler si bien, je ne puis m'empêcher de l'accueillir et de l'aimer beaucoup. C'est étonnant comme elle rappelle, toute petite qu'elle est, la patience de Thérèse. Dieu veuille en faire sa servante! car ce n'est pas elle la coupable; aussi vous ne devez rien négliger pour qu'elle soit bien élevée : quand elle sera plus âgée, il ne faudra pas la laisser où elle est : elle sera mieux chez sa tante; nous attendrons pour voir ce que Dieu veut en faire. Vous pouvez envoyer ici une certaine somme d'argent que l'on placerait, et les rentes serviraient à sa subsistance. Certes elle le mérite, car elle est très gentille. Il n'eût pas été nécessaire de nous envoyer de l'argent pour elle, si ce monastère ne se trouvait actuellement dans la plus grande pauvreté.* »

CHAPITRE XI

LES DERNIERS JOURS, LE TESTAMENT, LA MORT L'HÉRITAGE

Ses derniers jours lui réservaient une douleur pire que la plupart de celles dont elle avait été abreuvée ; et celle-là pourtant, nous ne la connaissons que par d'autres ; car elle était telle que s'en plaindre eût été l'aggraver tristement. Elle s'était arrêtée à Valladolid où sa nièce Marie-Baptiste était prieure. Don Laurent était mort, et on attaquait son testament. La sainte eût voulu se retirer de ces contestations qui lui répugnaient et où tous ne lui paraissaient pas avoir eu l'attitude la plus correcte. Il avait bien fallu cependant qu'elle exprimât une opinion, et c'est alors qu'elle avait rencontré la plus affligeante contradiction. Qu'un avocat vînt l'insulter, malgré son grand âge, elle s'en accommodait encore, et elle se bornait à lui répondre doucement : « Dieu vous rende, monsieur, la grâce que vous me faites ! » Mais que sa nièce la prieure, qui avait toujours été jusque-là un modèle d'humilité, de foi, d'obéissance, prît parti contre elle avec une obstination froide et en même temps violente, qu'elle la mît, disons tout, à la porte de son couvent ; quelle croix plus infamante pouvait-elle atten-

dre désormais ? Et n'était-il pas temps de mourir[1] ?

Elle ne voulut pas cependant que les religieuses du monastère fussent privées d'un adieu qu'elles avaient bien mérité, et, avec une sérénité vraiment sublime, elle leur écrivit :

« Mes filles, en quittant cette maison, je suis bien consolée, soit de la perfection et, de la pauvreté que j'y vois, soit de la charité que vous avez les unes pour les autres.

« N'accomplissez pas vos exercices par coutume ; mais faites des actes héroïques qui soient de jour en jour plus méritoires.

« Appliquez-vous à avoir de grands désirs ; on en retire des fruits très précieux, alors même qu'on ne pourrait les mettre à exécution. »

Ce devait être là son testament spirituel ; et il était digne d'une telle vie !

Déjà elle avait adressé à Marie de Saint-Joseph son *nunc dimittis* : « Je vous en conjure, veuillez, vous et vos filles, ne plus désirer que je reste sur terre, ni prier dans ce but. Demandez, au contraire, que j'aille goûter le repos éternel ; car je ne vous suis plus d'aucune utilité. » Son vœu ne devait pas tarder à être exaucé ; car elle était dans l'année où elle savait de longue date que son « exil » devait prendre fin.

Après avoir achevé sa fondation de Burgos, elle

1. La carmélite de Caen atténue beaucoup, ce qui est parfaitement compréhensible, le récit d'une scène si pénible. Les Bollandistes ont traduit sans hésiter le récit d'Anne de Saint-Barthélemy. Le voici (je le laisse dans son latin) : « Edixit nobis ut suo cœnobio abiremus. Quod ubi facere cæperamus, prope ostium veste me apprehendens : Abite, ait, nec amplius huc revertamini ».



aurait désiré revenir à Avila. Elle y était prieure, et elle devait y donner le voile à la fille de son frère, destinée à s'appeler, elle aussi, Thérèse de Jésus : c'eût été enfin pour elle une consolation que de mourir dans sa ville chérie. Mais à Medina del Campo elle se rençontra avec le Père Antoine de Jésus. Cet homme excellent n'avait pas encore tout à fait fini de mettre à l'épreuve la patience de la Sainte. Il venait la chercher pour la conduire à Albe de Tormès, où la duchesse dona Maria Henriquez l'attendait. Dans un suprême effort d'obéissance elle se résigna, et elle partit pour Albe, sans avoir reçu de sa nièce « aucune provision pour le voyage ». Elle était si souffrante qu'en route elle s'évanouit. Pour la réconforter dans sa défaillance, on ne put même pas trouver un œuf dans le village qu'elle traversait. On n'eut à lui offrir que quelques figues sèches, ce qui lui fit dire : « Ne vous affligez pas, mes filles, beaucoup de pauvres gens n'en ont pas tant ». Et à l'étape suivante, on ne trouva encore à lui donner que quelques herbes cuites avec de l'oignon. Enfin elle arriva au terme de son voyage, et elle se mit au lit avec une immense lassitude.

Le lendemain cependant, elle se leva comme à l'ordinaire, fit la visite de la maison et communia; elle continua ainsi pendant quelques jours. Mais la veille de la Saint-Michel, elle se sentit attaquée par un flux de sang, et elle se mit au lit pour ne plus se relever.

Si le grand peintre de sa patrie, Murillo, avait pu reproduire la scène de sa mort, il se fût sans doute plu à accentuer, comme il le fait si souvent, un émouvant contraste entre certains détails empruntés à la réalité commune et une gloire mystique qui ne pou-

vait manquer de jeter là son rayon suprême. Le Père Antoine de Jésus l'assistait; il lui apportait les derniers sacrements, et il crut devoir lui demander où elle voulait qu'on l'enterrât. « Elle lui montra par son visage, dit Ribera, que cette question lui faisait de la peine », non certes qu'elle évoquât pour elle une image attristante, mais elle paraissait donner quelque importance à sa sépulture. « Est-ce bien à moi, répondit-elle, à m'occuper de ces choses, et ne me donnera-t-on pas bien quelque part un coin de terre par charité ? » Quant à la fidèle Anne de Saint-Barthélemy, elle s'était trouvée un instant seule avec la Mère, et elle avait recueilli d'elle cette parole : « Ma fille, l'heure de ma mort est venue ». Aussi ne voulait-elle point quitter le chevet du lit. Le Père Antoine l'avait forcée à aller prendre quelque nourriture ; pendant cette courte absence, la mourante inquiète la cherchait de ses yeux à droite et à gauche, et sur les questions qu'on lui posait, elle faisait signe que c'était bien son retour qu'elle attendait.

Sachant combien la Mère avait toujours aimé la propreté, la bonne infirmière avait voulu adoucir une dernière fois les souffrances de ce corps épuisé, que les médecins venaient de tourmenter inutilement par des ventouses. Elle lui avait apporté du linge et l'avait changée de tout, même de coiffe et de manchettes. La sainte l'en avait remerciée par un bon sourire ; puis elle s'était fait mettre dans ses bras et elle ne devait plus les quitter vivante.

Ces derniers adieux à la terre et à l'une des plus douces amitiés de ce monde avaient-ils retardé l'impatience de l'amour qui brûlait d'aller s'unir avec son Dieu pour l'éternité ? Nous lisons dans le récit de Ribera : « Lorsqu'elle vit entrer le saint sacrement

dans sa cellule, tout se transforma en quelque sorte en elle. Quoique profondément abattue auparavant et dans une prostration mortelle qui l'empêchait de faire le moindre mouvement, elle se leva soudain sur son séant sans l'aide de personne ; il semblait qu'elle voulait s'élancer de son lit, et il fut nécessaire de la retenir. Son visage devint très beau et enflammé, il imprimait un saint respect, et surnaturellement rajeuni, il ne gardait aucune trace de la vieillesse. Elle était dans une attitude céleste, les mains jointes. »

C'est alors que sortit d'elle ce cri de foi, d'espérance et d'amour, l'un des plus magnifiques qui aient jamais été poussés sur la terre : « Seigneur, il est temps de nous voir ! »

Malgré la vision où elle jouissait déjà de la récompense, elle tint à se redire fille obéissante de l'Église, à demander pardon pour ses fautes, et, toujours dévote aux grands textes de l'Écriture, à réciter le *Miserere*. Le dernier jour elle resta en oraison dans une paix profonde et sans faire aucun mouvement. « Aux approches de la dernière heure, dit Ribera, une sœur qui était à côté d'elle, et qui la regardait avec beaucoup d'attention, découvrit sur sa figure des mouvements et des signes qui indiquaient que Notre Seigneur lui parlait et lui montrait de grandes choses ; car elle paraissait étonnée et ravie de ce qu'elle voyait. »

Ce fut sa dernière extase, et elle expira un jeudi, le 4 octobre 1582, à neuf heures du soir. Elle était âgée de soixante-sept ans six mois et sept jours. Elle avait passé quarante-neuf ans dans la vie religieuse, dont vingt-neuf à l'Incarnation et vingt dans le Carmel réformé.

La réforme du calendrier, qui supprima dix jours,

reporta l'anniversaire de sa mort et par conséquent sa fête au 15 octobre.

*
* *

Elle laissait un bel héritage. Le souvenir de son existence d'abord! Car elle y avait révélé à la race humaine, comme peut-être on ne l'avait jamais fait depuis la mort du Christ, tout ce que l'âme qui nous a été donnée peut renfermer d'amour, et de quelle force elle est capable de s'élever à un commerce familier avec l'idéal éternel.

Si nous lui cherchons des précurseurs et des ancêtres dans l'ordre de la nature, il n'y a pas à craindre un instant de viser trop haut. Par le fond de son intelligence, elle est de la famille de ces grands génies qui, dans le paganisme, avaient sauvé l'idée de l'esprit pur, l'idée de l'amour pur, l'idée de la contemplation désintéressée, les Socrate, les Platon, les Aristote. Qui nous reprochera de la mettre ainsi près des métaphysiciens les plus sublimes? Ce ne sera pas Arnauld, lui qui l'a traduite. Ce ne sera pas Descartes, lui qui a écrit cette lettre si belle et si peu citée sur l'amour de Dieu. Ce ne sera pas Malebranche, qui a pu trouver en elle une inspiratrice. Ce ne sera pas Leibniz, qui écrivait, en 1696, à Morelli : « Vous avez bien raison d'apprécier les écrits de sainte Thérèse. J'y ai rencontré cette belle pensée : l'âme de l'homme doit considérer les choses comme si dans le monde entier il n'y avait qu'elle et Dieu. C'est là une idée qui m'a été bien utile dans mes recherches philosophiques, et je m'en suis utilement servi dans mes hypothèses. »

Pour elle, ce ne sont pas des hypothèses qu'elle a laissées; car jamais l'œil de la foi n'avait pénétré avec

tant de lucidité dans le monde surnaturel; jamais l'amour n'avait fait de ce monde invisible une réalité si sentie. Elle a aimé Jésus mort comme Madeleine l'avait aimé vivant : elle l'a aimé avec autant de compassion, autant de dévouement, autant d'humilité et autant de confiance. Elle l'aimait dans son union substantielle avec l'infini comme dans son humanité rédemptrice, unissant ainsi ce que la dévotion trop purement sensible des uns et plus encore l'intelligence trop abstraite des autres a souvent le malheur de séparer.

Tout cela, elle en a fixé dans ses écrits, non pas la trace et le souvenir, mais le sentiment vivant et contagieux. Les dons qui paraient sa riche nature s'aperçoivent aisément dans tous : le pathétique profond et l'art d'analyser tout avec une exactitude rigoureuse, la précision dans la vue et dans le contact ému du mystère, la gaieté dans l'amour de la souffrance, la finesse et l'enthousiasme, le bon sens et la sublimité. Mais il est bien intéressant aussi de retrouver dans l'allure particulière de chacun d'eux, l'action des années et l'influence des événements.

Dans sa *Vie* bouillonne encore une jeunesse ardente, tourmentée par des repentirs saintement exagérés, par une soif d'amour que rien sur terre ne pourra jamais désaltérer : elle se livre et elle se surveille, elle s'analyse et elle adore : elle parle d'elle et de son Dieu, comme de deux amis qui se connaissent et comptent l'un sur l'autre; elle s'arrête avec quelque complaisance sur les beautés des âmes et même sur celles de la nature, mais à la condition d'y retrouver toujours le moyen de remonter sûrement et vite à l'infinie perfection.

Dans le livre des *Fondations*, nous rencontrons

une mère qui, pour la consolation de ses filles, aime à raconter des événements de nature à les édifier : elle ne se refuse pas, elle aime à les récréer de temps à autre par des réflexions piquantes, par des récits captivants et ingénieux.

Dans le *Chemin de la perfection* domine la clarté des avis pratiques inspirés par le sentiment d'une haute vocation, par l'expérience et par la plus judicieuse de toutes les piétés.

Dans le *Château de l'âme* parle un docteur de l'Église, mais moins appliqué à dogmatiser, à réfuter, à combattre, qu'à faire embrasser d'un coup d'œil rasséréné la suite ascendante de ces états dont les mystères, sans cesser d'être augustes et troublants, lui sont devenus si familiers.

Dans la *Correspondance* enfin, nous trouvons successivement tous les tons, mais surtout l'accent naturel d'une personne qui doit faire face à mille soucis et qui, sans hésiter, sans tarder, sans chercher ni ménagements, ni détours, parle à chacun comme le réclame le devoir de l'heure, pour ne pas dire de la minute où elle écrit. Elle aurait voulu que toutes ses filles lui écrivissent comme elle leur écrivait elle-même : « La lettre de sœur Saint-François, dit-elle un jour, manifeste son peu d'humilité, d'obéissance.... Elle ne doit pas s'étendre dans ses lettres ni exagérer ; elle croit ne pas mentir avec ses détours ; mais son style est bien en dehors de la perfection qui ne permet de parler qu'avec clarté. » Cette perfection, elle l'avait atteinte, elle, comme elle avait atteint toutes les autres. Elle sait qu'il faut vivre sur terre, elle sait qu'il faut s'y accommoder aux nécessités qu'il a plu à la Providence de nous imposer : elle sait de plus ce que sont les hommes, et enfin elle a la

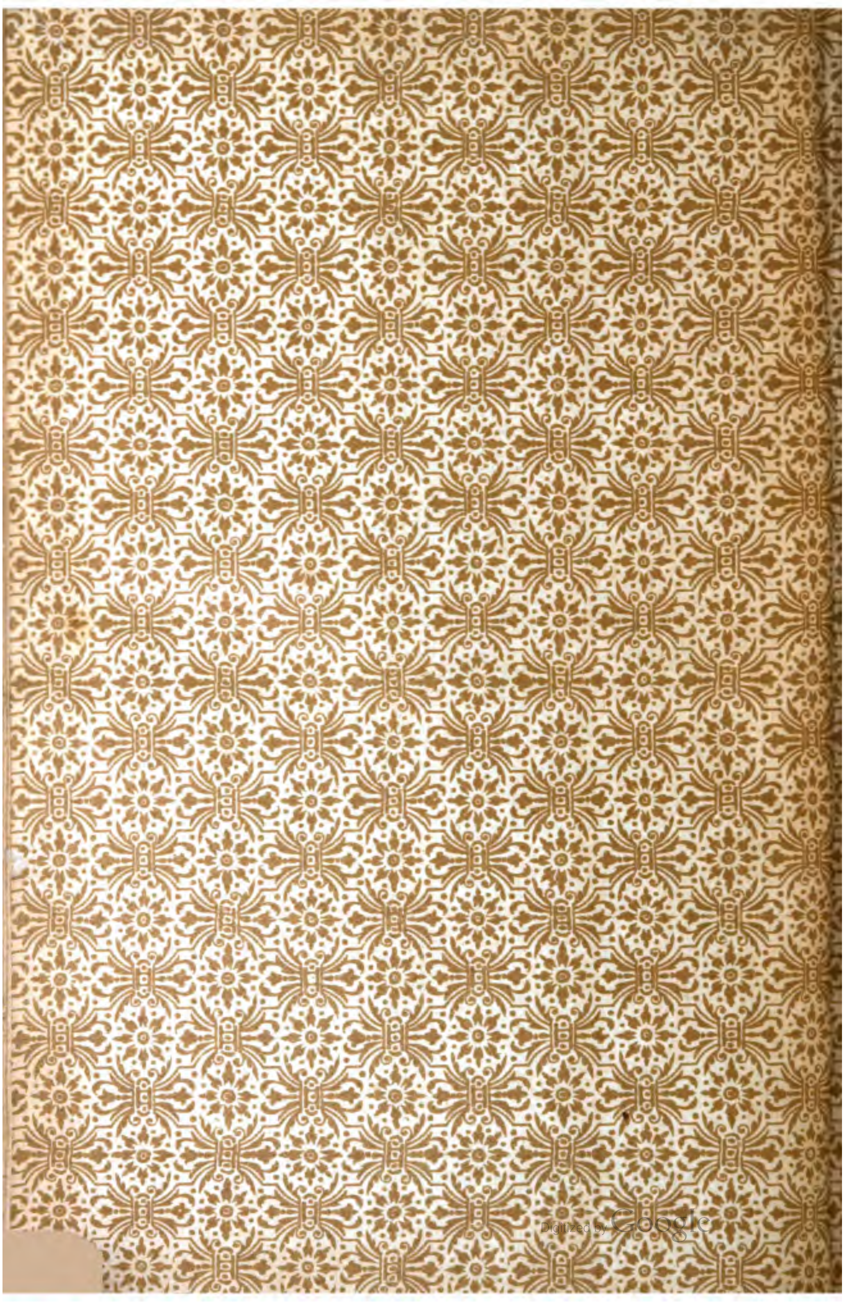
charge de monastères qui ne vivent, en quelque sorte, que par elle ; aussi ne dédaigne-t-elle jamais d'expliquer tout ce qui lui paraît utile, juste, inévitable. La femme reconnaissante, gracieuse et sensée qu'elle fut toujours dans les moindres occasions de la vie, se retrouve à chaque instant, dans une incidente, dans une fin de paragraphe, dans un post-scriptum ; ce sont des mots rapides où elle saisit les petits côtés qui se dissimulent, devine les faiblesses, égaye une semonce. Elle nous entraîne à sa suite de la pitié au dédain, du dédain à l'indignation et à des révélations d'une sublimité toute biblique. D'autre part elle interrompra facilement les considérations les plus élevées et les conseils les plus graves, pour donner, pour demander, pour transmettre un détail ou aimable sur l'embonpoint et la physionomie d'une de ses sœurs, ou tout à fait pratique sur le fourneau de la cuisine d'un monastère. C'est précisément le passage incessant et toujours aisé d'un ton à l'autre qui fait la suprême originalité de cette correspondance, heureusement complétée depuis peu. Ce qui chez une autre aurait été un contraste déconcertant, se concilie en elle avec une aisance qui laisse à peine au lecteur le loisir d'en être surpris, tant la force d'où cette aisance émane réussit à se faire oublier !

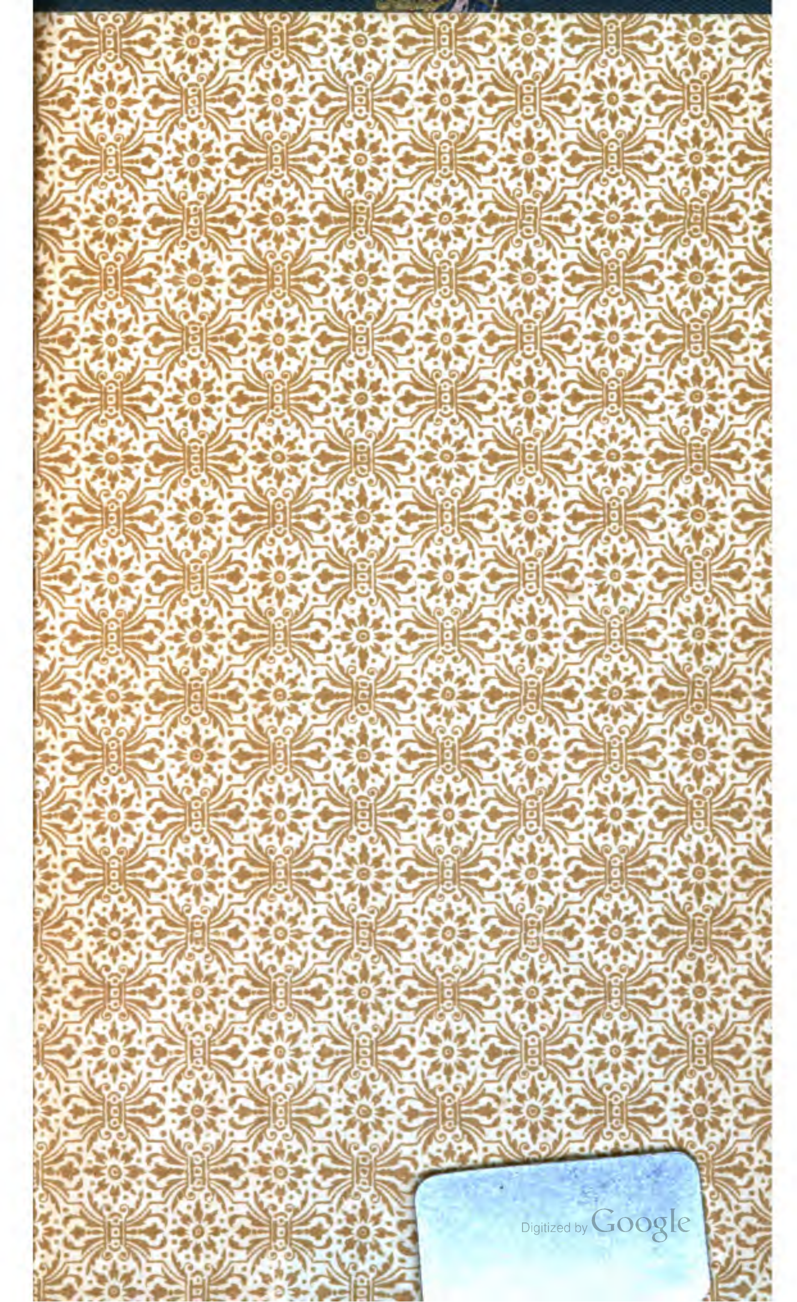
Elle a laissé enfin un héritage dans ce Carmel réformé qui continue, sur tous les points du monde, à abriter les âmes désireuses de porter haut, comme leur Mère l'a si bien dit, le drapeau de la vie d'abnégation, de sacrifice et d'immortelle espérance. Pour qu'il y ait un peu de ce parfum salutaire répandu dans ce monde toujours porté à la jouissance présente et à l'oubli, ne fallait-il pas qu'il y en eût beaucoup, comme condensé, dans un petit nombre d'âmes d'élite et à la vo-

cation privilégiée ? Et n'est-il pas vrai qu'un peuple qui les condamne à l'exil est hélas! un peuple qui s'avilit et qui se dissout? Que d'énergies qui se fussent plus encore amollies dans la défiance de soi et de Dieu, que de désirs de sainteté qui eussent encore plus reculé devant des difficultés tenues faussement pour insurmontables, et d'autre part que de piétés qui se fussent encore plus égarées dans des rêveries puériles ou vaniteuses, si l'image de la grande Carmélite n'était là pour réconforter les uns, pour attendrir les autres, pour assagir les impatients, pour relever les humbles, pour apprendre enfin à tous quelles sont les ressources d'une âme qui, parce qu'elle a renoncé aux faux plaisirs, n'a renoncé pour cela, tant s'en faut, à aucun don et à aucun bien véritables! C'est pourquoi tant d'élans et tant de prières vont à celle qui a honoré notre nature à ce point que son confesseur le P. Bañez a pu dire d'elle en un style aussi expressif qu'exact : « Elle est grande de la tête aux pieds ; mais de la tête au delà, elle est incomparablement plus grande encore! »

TABLE DES MATIÈRES

48150. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.







UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN - UNIV LIBS
3024327950
0 5917 3024327950